

soumis à des statuts, en 1695, par Christian V. Cet ordre n'a qu'un seul degré, celui de chevalier. Il se confère seulement aux monarques, aux princes, aux grands fonctionnaires du royaume et aux personnages illustres de l'étranger. Il a pour devise : *magni animi pretium*. Il est si estimé, qu'un ambassadeur de Danemark disait un jour fièrement : « l'Eléphant est la Jarretière du roi mon maître. »

Eléphant (Ile de l'), une des Nouvelles-Shetland, dans l'océan Austral, découverte en 1819.

Eléphant (Ile de l'), ile du Sénégal, à 160 kil. de son embouchure; elle renferme le comptoir français de *Podor*.

Eléphant (Rivière de l'), fleuve d'Afrique dans la colonie du Cap, tributaire de l'Atlantique.

Eléphant blanc, animal adoré par les Hindous, et spécialement par les Siamois et les Birmans. Ils croient que les âmes des rois ou des héros passent dans le corps des éléphants blancs, et regardent comme une faveur inappréciable la possession de ces animaux rares. Les naturalistes attribuent leur couleur à une maladie.

Eléphants de guerre. Les éléphants furent souvent utilisés par les anciens dans les batailles; Alexandre en ramena de l'Inde. Les Ptolémées et les Séleucides s'en servirent, et le gain de la bataille d'Ipsus fut dû aux éléphants de Séleucus (501). Pyrrhus en amena en Italie. Ils effrayèrent les Romains à Héraclée, et mirent le désordre dans leur cavalerie par leurs cris et leur odeur. Les Carthaginois en avaient toujours un grand nombre, et Annibal en conduisit 25 en Italie; il perdit le dernier en traversant les marais de Clusium. Les Romains possédèrent des éléphants dans la guerre contre Philippe de Macédoine. — Ces animaux étaient ordinairement placés en première ligne; chacun était dirigé par un cornac à cheval sur le cou de la bête, et chargé d'archers ou de machines de guerre. Ils combattaient eux-mêmes, arrachant les palissades avec leur trompe, renversant les hommes et les foulant aux pieds; souvent on protégeait leur tête et leur poitrail de plaques de fer; quelquefois même on leur donnait une cuirasse complète. Cependant les éléphants étaient peu redoutables pour des soldats expérimentés qui savaient les harceler à coups de flèches, leur lancer des brandons enflammés, les effrayer par le bruit des instruments, et tourner ainsi leur fureur contre l'armée qui les suivait. Aussi les Romains en firent-ils peu souvent usage. Aujourd'hui, les éléphants de guerre seraient inutiles en face des armes à feu.

Eléphanta, petite ile dans la baie et à 9 kil. E. de Bombay, golfe d'Oman, côte de Malabar. Elle est célèbre par son temple souterrain taillé dans le roc, haut de 59 mètres, et dont la voûte est soutenue par 49 colonnes colossales.

Eléphantine, ile du Nil, à 6 kil. au-dessous des cataractes ou rapides de Syène. Carrières de granit exploitées par les anciens Egyptiens. Ruines nombreuses de temples et de fortifications construites par les Egyptiens et les Romains contre les Ethiopiens. La ville moderne d'*Assouan* est en face d'Eléphantine.

Elésyces, tribu ligurie qui habitait sur la rive droite du bas Rhône (Garonne), chassée au IV^e siècle av. J. C. par les Volkes Arécomiques.

Eleusinies, fêtes annuelles de Cérès et de Proserpine. Pendant 9 jours, des *théories* ou processions se rendaient à pied d'Athènes à Eleusis, où avaient lieu des sacrifices, des jeux et des initiations.

Eleusis, bourg de l'ancienne Attique, à 16 kil. N. O. d'Athènes, près du golfe Saronique;auj. *Lepsina*. Eleusis fut pillée au commencement de la guerre du Péloponnèse par Archidamus, roi de Sparte, et, après cette guerre, par les trente tyrans. Périclès y avait consacré un temple à Cérès qui fut détruit par Alaric, roi des Wisigoths. Ce qui faisait la célébrité d'Eleusis, c'étaient ses *mystères*, auxquels on se préparait par le jeûne, la prière et la contemplation; les initiés s'appelaient *époples* ou voyants. Il y avait peine de mort contre celui qui dévoilait les mystères.

Eléuthère (Saint), 12^e pape, 177-192, fut aidé par saint Irénée, docteur de Lyon, dans sa lutte contre les montanistes, et envoya les missionnaires Fugacius et Damien dans la Grande-Bretagne pour y prêcher la foi. On l'honore le 26 mai.

Eléuthère (Saint), évêque de Tournay, en 496, élève de saint Médard, lutta contre le paganisme et l'hérésie qui se partageaient la Gaule Belgique, et mourut d'une blessure à la tête reçue dans une sédition des hérétiques, 532. On lui attribue plusieurs opuscules in-

sérés dans la *Bibliothèque des Pères*, édition de Lyon, t. VIII. On l'honore le 20 février.

Eleuthères, tribu gauloise du pays de Rodez, au N. des Cadurques.

Eleuthères, bourg sur les confins de l'Attique et de la Béotie, dont l'acropole dominait la route d'Athènes à Thèbes. Les murs subsistent encore.

Eleutheries, ou *fêtes de la liberté*, fêtes de l'ancienne Grèce, célébrées d'abord tous les 5 ans, puis tous les ans, dans la plaine de Platée, en mémoire de la victoire qui y fut remportée sur Mardonius, général de Xerxès.

Eleuthéro-Laconie, côte S. O. de l'ancienne Laconie, affranchie par Auguste de la dépendance de Sparte; ch.-l. *Gythium*.

Eleuthéropolis, v. de l'anc. Judée, tribu de Dan.

Elf-Dalen, bourg de Suède, sur l'Oster-Dal, près des monts Dofrines, dans le Swealand; 5,000 hab. Mines de porphyre. On l'appelle aussi *Elfuedal*.

Elfes, génies des Scandinaves.

Elfsborg, une des 24 préfectures de la Suède, dans le Gothland, sur la frontière de Norvège. Ch.-l. *Wenersborg*; 225,000 hab. Céréales, pommes de terre, fer, bois.

Elgin, v. d'Ecosse, capit. du comté d'Elgin ou de Murray, sur la Lossie, près de la mer du Nord et à 180 kil. N. d'Edimbourg; 5,000 hab. Ruines de la cathédrale brûlée en 1590. — Le comté d'Elgin, ou *Murray* ou *Murray*, est situé au N. E. de l'Ecosse, sur la côte S. du golfe de Murray. Il a 217,000 hectares et 57,000 hab., plus agriculteurs qu'industriels. Une enclave du comté d'Inverness le divise en deux parties.

Elgin (Thomas Bruce, comte d') et de **Kincardine**, antiquaire anglais, 1769-1842. Il servit d'abord son gouvernement comme diplomate à Berlin et à Constantinople, puis quitta les affaires et visita la Grèce. Accompagné d'artistes, il fit lever des plans, et rassembla une collection précieuse de statues, de bas-reliefs, de colonnes, de chapiteaux et de vases de marbre; il y joignit des bronzes, des camées, des monnaies grecques, et publia les résultats de son voyage. Cet ouvrage a été traduit en français par Barère, en 1820, sous ce titre : *Antiquités grecques, ou Notice et mémoires sur les recherches faites en Grèce, dans l'Ionie et dans l'archipel grec en 1799 et années suivantes*. Il transporta sa collection en Angleterre en 1814, et, malgré la perte d'un de ses vaisseaux à Cérigo, il vendit ses marbres au prix de 35,000 livres sterling. Ils sont au British-Museum, sous le nom de Marbres d'Elgin. Ils forment, au jugement de Canova, ce que l'art a produit de plus parfait, même au temps de Phidias et de Praxitèle. On a souvent appelé spoliation l'empressement indiscret avec lequel lord Elgin a ravi tant d'objets d'art au vandalisme des Turcs.

El-Hadi, 4^e calife abbasside, 785-786, triompha de son compétiteur Hussein, et eut pour successeur son frère Haroun-al-Raschid.

Elhuyart (Fausto d'), métallurgiste espagnol, 1755-1831, a découvert le métal appelé *tungstène*, 1781.

Eliacin, roi de Juda, fils de Josias, fut placé sur le trône par le roi d'Egypte, Néchao, 608 av. J. C., fait prisonnier par l'armée de Nabuchodonosor et transporté chargé de chaînes à Babylone. Il avait régné 11 ans.

Elias Lévitte ou **Elia Levi ben Ascher**, écrivain israélite, 1472-1549, fut professeur d'hébreu à Padoue, enseigna sa langue au cardinal Egidio, et mourut à Venise. Il était à la fois grammairien, critique et poète. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Commentaire sur la grammaire de Moïse Kimchi*, 1508, traduit en latin par Munster; le livre *Bacher*, grammaire hébraïque très-estimée, 1518; le livre *Aarcava*, ou *la Composition*, dans lequel sont expliqués les mots irréguliers du texte sacré, 1518; *Masore de la Masore*, ouvrage de critique sur le texte biblique et ses auteurs, 1558-1571; le *Mé-turgheman*, ou Lexique chaldaïque, 1560, etc.

Elide, pays de l'anc. Grèce, dans le Péloponnèse, bornée au N. par l'Achaïe, à l'E. par l'Arcadie, au S. par la Messénie, à l'O. par la mer Ionienne. Sur sa frontière était le mont Erymanthe; elle était arrosée par le Pénée, l'Alphée, l'Enipée et le Ladon. Villes princ.: Elis, Pise et Pylos. On y trouvait l'*Elide propre*, la *Pisatide* et la *Triphylie*. Près de Pise était la célèbre *plaine d'Olympie*, où la Grèce entière se réunissait tous les quatre ans pour la célébration des jeux olympiques. L'Elide fut d'abord habitée par les Epiéens, puis par les Etoliens venus avec les Héraclides. A partir du VIII^e s. av. l'ère chrétienne, ce pays fut gouverné par un con-

seil de 90 membres à vie, et par 10 *Hellanodiques* ou directeurs des jeux. — L'Elidé et l'Achaïe composent auj. un des dix nomes ou départements du royaume hellénique; ch.-l., Patras.

Elie, prophète hébreu, né à Thisbé, vivait sous le règne d'Achab, vers l'an 900 av. J. C. Il annonça à l'impie Achab une sécheresse terrible, se retira dans le désert de Kérith, où il fut nourri par des corbeaux, multiplia l'huile et la farine de la veuve de Sarepta, qui l'avait reçu, et ressuscita son fils. Il confondit sur le Carmel 360 faux prophètes qu'il fit mettre à mort par le peuple. Sur l'ordre de Dieu, il oignit Hazael roi de Syrie, Jéhu roi d'Israël et Elisée pour prophétiser à sa place. Sur les bords du Jourdain, il fut enlevé au ciel dans un tourbillon, en laissant son manteau à Elisée.

Elie (Saint), volcan de l'Amérique russe, sur la frontière de l'Amérique anglaise, près des côtes du grand Océan; 5,415 mètres.

Elie de Beaumont (JEAN-BAPTISTE-JACQUES), jurisconsulte français, 1752-1786, renonça, à cause de la faiblesse de sa voix, à la carrière d'avocat, qui lui promettait des succès, et acquit par ses Mémoires judiciaires une grande réputation; le plus connu est le *Mémoire pour les Calas*, publié à Paris en 1762: Voltaire en admirait les pensées et en blâmait les fautes de goût et le « pathos de collége. »

Elie le Taciturne, écrivain militaire grec du 1^{er} s., composa un traité en 55 chapitres *Sur la disposition des troupes grecques dans les batailles*, qu'il dédia à l'empereur Adrien. Ouvrage traduit en français par Bouchard de Bussy, Paris, 1757, 2 vol. in-12.

Elie le Sophiste (CLAUDIUS AELIANUS SOPHISTA), écrivain grec, mort vers 260 de notre ère, né à Préneste (auj. Palestrina), acquit une connaissance parfaite de la langue grecque, bien qu'il fût Romain. De ses nombreux ouvrages il nous reste: *Histoires variées*, en XIV livres, extraits trop souvent altérés d'un grand nombre d'auteurs, précieux à cause des fragments d'écrivains perdus qu'ils renferment. Ce livre a été édité par Périzonius, Dresde, 1701, 2 vol. in-8°; Coray, Paris, 1805; il a été traduit par Dacier, Paris, 1772 et 1827; — *De la nature des animaux*, en XVII livres, recueil d'anecdotes qui contient beaucoup de fables; édité par Jacobs Léna, 1832, 2 vol. in-8°; — *Épîtres rustiques*: ce sont 20 lettres supposées écrites par des agriculteurs athéniens, qui sont de purs rhétoriciens.

Eliezer, serviteur d'Abraham, fut chargé par son maître de trouver une épouse à Isaac; il ramena de Mésopotamie Rébecca.

Eliezer, prophète hébreu du 1^{er} s. av. l'ère chrétienne. Il prédit au roi de Juda, Josaphat, que Dieu ne favoriserait pas ses entreprises commerciales, parce qu'il était l'allié de l'impie Achazia, roi d'Israël: les vaisseaux partis d'Asiongaber furent détruits par la tempête.

Elimberis, nom ancien d'Auch.

Elio (DON FRANÇOIS-XAVIER), général espagnol, 1767-1822, reprit Montevideo sur les Anglais en 1805, servit glorieusement en Espagne contre les Français, et fut nommé par Ferdinand VII capitaine-général de Valence et de Murcie. Il s'attira la haine du parti libéral par son austère obéissance aux ordres du roi absolu, et fut condamné à mort par un tribunal révolutionnaire: il subit le supplice du garrot, 1822. Ferdinand, rétabli par le duc d'Angoulême, pensionna sa veuve et donna à son fils aîné le titre de marquis de la *Fealtad* (de la Fidélité).

Elipand, archevêque de Tolède et disciple de Félix, évêque d'Urgel, soutint comme son maître que Jésus était le fils *nuncupatif* ou adoptif de Dieu. Condamné par les prélats que Charlemagne avait rassemblés à Ratisbonne, puis par le pape Adrien 1^{er}, au concile de Francfort, 794, il refusa de se rétracter.

Elis, v. de l'anc. Elide, sur le Pénée, auj. *Kalosciopi* (Belle-vue); patrie de Pyrrhon, chef des sceptiques, et de Phédon, chef de l'école d'Elis. Cyllène lui servait de port.

Elisa Bonaparte, sœur de l'empereur Napoléon 1^{er}, née à Ajaccio en 1774, morte en 1820, près de Trieste, fut élevée à Saint-Cyr, se retira à Marseille pendant la Révolution, épousa le prince romain Bacciocchi, 1797, et devint princesse de Lucques et de Piombino, 1805, puis grande-duchesse de Toscane, 1808. Elle gouverna sagement son Etat, se retira en 1815 en Autriche, près de sa sœur Caroline Murat, et prit le titre de comtesse de Compignano. V. NAPOLÉON.

Elisabeth (Sainte), de la race des lévites, était pa-

rente de sainte Anne, mère de la Vierge Marie. Elle épousa le grand-prêtre Zacharie, et fut la mère de saint Jean-Baptiste.

Elisabeth de Hongrie (Sainte), fille d'André II, roi de Hongrie, femme de Louis IV, le Saint, landgrave de Thuringe, 1207-1251, montra dès son enfance une piété ardente et extatique, une profonde compassion pour les malheureux et une charité sans bornes et même sans mesure. Veuve en 1227 avec trois jeunes enfants, elle fut privée de la régence par son beau-frère Henri Raspon, et se retira chez son oncle, l'évêque de Bamberg: il fallut que son confesseur lui défendit d'aller mendier son pain. Victime de tout le monde et de ses propres austérités, elle mourut usée par l'excès des privations, à l'âge de 24 ans. Le pape Grégoire IX la canonisa en 1255, et l'empereur Frédéric II déposa une couronne d'or sur son tombeau. L'Eglise l'honore le 19 novembre. — V. sa *Vie*, par M. de Montalembert.

Elisabeth d'Angoulême, reine d'Angleterre, était destinée par son père à Hugues de Lusignan, comte de la Marche; mais, le jour de son mariage, elle fut enlevée par Jean sans Terre, roi d'Angleterre, qui l'épousa. A la mort de son mari, 1216, elle épousa son ancien fiancé. L'orgueil de cette reine tombée au rang de comtesse alluma la guerre entre Hugues et saint Louis, et aurait causé la ruine de son mari, si le roi de France avait voulu pousser à bout les conséquences de ses victoires de Taillebourg et de Saintes. Elle se réfugia bientôt à l'abbaye de Fontevault, où son fils Henri III, roi d'Angleterre, lui éleva une statue.

Elisabeth de Portugal (Sainte), fille de Pierre III, roi d'Aragon, et de Constance de Souabe, épousa Denis le Libéral, roi de Portugal. Belle et sage, elle s'entretint entre les rois de Castille, d'Aragon et de Portugal, entre son mari et son beau-frère, et réussit à réconcilier trois fois son fils révolté avec le roi. A la mort de son mari, elle se réfugia au couvent de Sainte-Claire, à Coïmbre, et fonda le monastère des Clarisses; elle y mourut, en 1356. Canonisée par le pape Urbain VIII, 1625, elle est honorée le 8 juillet.

Elisabeth de Pologne, reine de Hongrie, épousa, 1319, Charobert d'Anjou et de Sicile, roi de Hongrie, et eut de lui trois fils: Louis le Grand, qui devint roi de Pologne; André, qui épousa Jeanne, reine de Naples; Etienne, duc d'Esclavonie. Elle mourut en 1381.

Elisabeth de Bosnie épousa, 1363, Louis le Grand, roi de Pologne et de Hongrie, devint, à la mort de son mari, 1382, régente pour sa fille, la reine Marie. Mais Charles de Durazzo, parent de Louis, se fit couronner à Albe-Royale; il fut massacré par le palatin Nicolas de Gora, et vengé par Jean de Horwarth, ban de Croatie, qui surprit Elisabeth et la jeta dans une rivière.

Elisabeth Woodville, reine d'Angleterre, était fille de Richard Woodville, depuis lord Rivers, et de Jacqueline de Luxembourg, duchesse de Bedford. Veuve de John Gray et dépouillée de ses biens, elle inspira une vive passion à Edouard IV, qui l'épousa en 1464. Chassé du trône par le comte de Warwick, que ce mariage avait blessé, le roi se réfugia aux Pays-Bas et la reine à Westminster. Elle en sortit après le triomphe d'Edouard, et devint veuve en 1483. Richard de Gloucester fit périr ses deux fils; Henri VII l'enferma dans un couvent. Elle mourut à Barmondsey, en 1488.

Elisabeth d'Angleterre, fille d'Edouard IV et d'Elisabeth Woodville, épousa Henri VII, qui unit ainsi les deux branches de Lancastre et d'York. Elle mourut en 1502.

Elisabeth, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boleyn, naquit en 1533 et mourut en 1605. Lorsque son père épousa Jeanne Seymour, elle fut déclarée illégitime et exclue de la succession au trône, mais cet acte fut rapporté après le mariage de Henri avec Catherine Parr. Pendant le règne d'Edouard VI, son frère, elle passa sa vie dans une retraite studieuse, de sorte qu'à 17 ans elle savait la musique et le chant, parlait parfaitement le latin et entendait le grec. Sous le règne de sa sœur Marie, la protestante Elisabeth n'eut pas trop de sa dextérité politique pour échapper aux dangers qui l'entouraient. Impliquée dans la conspiration de Wyatt et sollicitée d'épouser le duc de Savoie, elle échappa à la mort et au mariage. Devenue reine en 1558, elle répondit fièrement à l'ambassadeur de Philippe II, comte de Feria, qui l'assurait de l'appui de son maître: « Ma position présente, je la dois au peuple, et je ne m'appuie que sur le peuple. » Là est le secret de sa fortune. Elisabeth se montra dès lors telle que la vit l'ambassadeur vénitien Micheli, « avec un esprit

excellent, beaucoup d'adresse et d'empire sur elle-même, d'un caractère impérieux et hautain dont elle avait hérité de son père Henri VIII. » Elisabeth eut les petites capricieuses d'une femme coquette et la hauteur de pensées d'un grand roi. Dès son avènement, elle rétablit la religion protestante, fonda l'Eglise anglicane par le bill des *trente-neuf articles*, imposa à tous les fonctionnaires le serment de reconnaître sa suprématie spirituelle, et choisit pour ministres des anglicans, Bacon, Cecil, Walsingham. A l'extérieur, elle se fit le défenseur de la Réforme contre Philippe II, roi d'Espagne. En France, elle donna des secours à Condé et à Coligny, qui lui livrèrent le Havre, 1562. En Ecosse, elle soutint le prédicateur Knox et ses adhérents contre la régente Marie de Lorraine, et excita contre Marie Stuart, dont elle enviait la beauté et dont elle craignait les prétentions sur l'Angleterre, l'audace des réformés et la turbulence des nobles. Lorsque Marie, vaincue, vint chercher un asile chez sa bonne sœur; elle feignit la pitié, puis l'emprisonna, mit à mort ses amis et ses adhérents, et, après les complots de Trockmorton, Parry, Parsons et Babington, elle la fit juger, décapiter, 1587, puis reprocha à ses serviteurs d'avoir outrepassé ses ordres. Philippe II haïssait Elisabeth, qui avait secouru les *Gueux* révoltés, et envoyé des corsaires dans ses colonies. Il se porta le vengeur de Marie; mais son *Invincible Armada*, désarmée par la tempête, fut achevée par les marins anglais, 1588. Alors Drake ravagea les côtes d'Espagne, Hawkins celles d'Amérique, le comte d'Essex bombarda Cadix, et une flotte soutint en Portugal don Antonio de Crato. En même temps, la reine envoyait à Henri IV des secours effectifs et contribuait à chasser les Espagnols de la France. — A l'intérieur, Elisabeth fut plus puissante encore que son père. « Elle régna sur son peuple, dit Prescott, en véritable reine anglaise, confondant ses propres intérêts avec ceux de l'Angleterre; elle en fut récompensée par le dévouement le plus profond du peuple, et réunit autour de sa mémoire ces souvenirs patriotiques qui, en dépit de ses fautes, rendent encore aujourd'hui son nom cher aux Anglais. » Elle convoqua rarement le Parlement, et préféra engager ses domaines, surveiller l'économie de sa maison et vendre des privilèges. Elle châtia les Chambres quand elles essayèrent d'être libres, et institua des tribunaux d'exception, la *Chambre étoilée* et la *Cour de haute commission*. Mais elle encouragea l'industrie, le commerce et la marine; elle attira des ouvriers flamands, fonda la Bourse de Londres, 1571, forma des compagnies de commerce pour établir des relations avec la Russie, la Turquie, l'Afrique et les Indes orientales, et fit entreprendre les expéditions maritimes de Cavendish, Raleigh, Hawkins, Frobisher et Drake. La gloire des lettres couronna cet heureux règne: Spencer, Bacon et Shakspeare furent les contemporains d'Elisabeth. La reine refusa constamment la main de ses prétendants, et, si elle ne mérita pas toujours le nom de *reine vierge*, elle put toute sa vie s'en parer. Le duc de Leicester et le comte d'Essex furent ses principaux favoris; celui-ci, ayant voulu soulever Londres, fut condamné à mort et exécuté; Elisabeth mourut peu de temps après. Avec elle finit la branche des Tudors.

Elisabeth Stuart, fille de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, épousa l'électeur palatin Frédéric V, le détermina à accepter la couronne de Bohême, 1619, et mourut à Londres, après la défaite et la spoliation de son mari.

Elisabeth, fille de la précédente, 1618-1680, reçut les leçons de Descartes à Leyde, et eut un savoir assez remarquable pour que le philosophe en fit l'éloge dans la dédicace des *Principes de Philosophie*.

Elisabeth de Valois, reine d'Espagne, 1545-1568, fille de Henri II, promise à Edouard VI, roi d'Angleterre, destinée à don Carlos, fils de Philippe II, épousa Philippe lui-même, 1559. Ce mariage se fit contre son gré, il fut malheureux, et Elisabeth mourut à 23 ans.

Elisabeth d'Autriche, reine de France, 1554-1592, fille de l'empereur Maximilien II, épousa le roi Charles IX, montra au milieu des passions furieuses de son temps un caractère doux et conciliant. Elle prodigua à son époux les soins les plus touchants, et, après l'avoir perdu, 1574, elle se retira près de son frère, l'empereur Rodolphe II.

Elisabeth de France, reine d'Espagne, fille de Henri IV, 1602-1644, épousa le roi Philippe IV. Elle accusa le ministre Olivares d'avoir poussé le roi vers le dérèglement pour l'éloigner d'elle et des affaires, obtint sa disgrâce, décida le roi à prendre le commande-

ment de ses troupes et se chargea du gouvernement. Elle mourut trop tôt pour le bien de l'Espagne. Elle fut la mère de Marie-Thérèse, qui épousa Louis XIV.

Elisabeth Farnèse, reine d'Espagne, fille d'Ottoard II, prince de Parme, 1692-1766, épousa le roi Philippe V en 1714, grâce aux intrigues d'Albéroni et de la princesse des Ursins. Dès la première entrevue elle chassa de sa présence M^{me} des Ursins, se rendit maîtresse de l'esprit de son époux, et fut d'un poids très-grand dans les affaires. Conseillée par le cardinal Albéroni, elle entra avec lui dans de ténébreuses menées et de grands projets, et l'abandonna quand il eut échoué. Lorsque Philippe V eut abdiqué en faveur de son fils Louis, elle le suivit dans sa solitude, puis, à la mort de Louis, 1724, elle le décida à reprendre la couronne en lui rendant à elle-même le pouvoir. On peut dire que pendant trente ans elle troubla la plus grande partie de l'Europe pour procurer des Etats à ses fils, don Carlos et don Philippe; elle vit le premier roi des Deux-Siciles et le second duc de Parme et de Plaisance. Elle dut se résigner à la retraite à la mort de son mari, 1746.

Elisabeth Petrovna, impératrice de Russie, 1709-1762, était fille de Pierre le Grand et de Catherine I^{re}. D'après le testament de Catherine, elle devait régner après Pierre II, son neveu, et Anne de Holstein, sa sœur. Mais des intrigues de cour firent monter sur le trône Anne de Courlande, nièce de Pierre I^{er}, puis le jeune Ivan de Brunswick. Elisabeth, qui paraissait se contenter d'une retraite voluptueuse, prêta l'oreille aux suggestions de Lestocq, son chirurgien, souleva une compagnie du régiment de Préobrajenski, et se rendit maîtresse du tzar, du palais et de l'empire. Elisabeth la *Clémentine* laissa en prison Ivan, fit mourir le père et la mère du jeune prince, relégua en Sibérie les étrangers Munich, Læwenwold et Ostermann, et remplit les cachots en abolissant la peine de mort. Elle fit deux guerres: elle conquit une partie de la Finlande sur la Suède, et la garda à la paix d'Åbo, 1745; elle prit part à la guerre de Sept Ans contre Frédéric II, roi de Prusse, dont les troupes furent battues par Apraxin à Lägerndorf, par Bestujef à Custring, par Soltikoff à Kunersdorf, de 1756 à 1761. Moscou doit à Elisabeth son université, et Pétersbourg son académie des beaux-arts; sous son règne parurent les premières compositions russes de quelque mérite. On lui reproche le désordre oriental de sa conduite, peut-être à tort si l'on veut se reporter à son époque et à l'état de la société russe; elle tint caché son mariage et afficha ses galanteries. Elle laissa le trône à son neveu Pierre III.

Elisabeth-Christine, reine de Prusse, 1715-1797, fille de Ferdinand-Albert, duc de Brunswick-Wolfenbüttel, épousa le prince de Prusse, plus tard Frédéric II. Si elle ne put conquérir l'amour de son mari, elle força son estime par sa vertu, sa charité et ses goûts littéraires. Il lui donna le château de Schoenhausen, où il la voyait en cérémonie une fois par an, et une rente de 10,000 thalers. Elle écrivit, en allemand, plusieurs ouvrages qu'elle traduisit en français: *Méditations à l'occasion du renouvellement de l'année, sur les soins que la Providence a pour les humains*, Berlin, 1777; *Réflexions pour tous les jours de la semaine*; *Réflexions sur l'état des affaires publiques en 1778*, Berlin, 1778; *la Sage Révolution*, Berlin, 1779.

Elisabeth (PHILIPPINE-MARIE-HÉLÈNE DE FRANCE, Madame), dernier enfant du Dauphin, fils de Louis XV et de Marie-Josèphe de Saxe, et sœur de Louis XVI, naquit à Versailles le 5 mai 1764, et périt sur l'échafaud, à Paris, le 10 mai 1794. Orpheline à 5 ans, elle fut élevée par la comtesse de Marsan et l'abbé Montagut. De bonne heure elle montra une bienfaisance inépuisable, employant ses pensions et les présents du roi à élever des orphelins et à secourir des vieillards. Sa main fut recherchée par l'empereur Joseph II et par le duc d'Aoste; elle se félicita de n'avoir conclu ni l'un ni l'autre de ces mariages lorsque la Révolution vint menacer la famille royale. Elle suivit le roi dans sa fuite, fut ramenée avec lui à Paris, l'accompagna au 10 août à l'Assemblée législative puis au Temple, et consacra tous ses soins à le consoler. Le 20 janvier 1795 elle reçut les adieux de son frère, le 2 août ceux de Marie-Antoinette; le 9 mai 1794 elle comparut elle-même devant le tribunal révolutionnaire, fut condamnée à mort, et, le lendemain, elle fut attachée sur une charrette avec 24 personnes et conduite à la place de la Révolution. Pendant le trajet elle disposa à la mort une vieille femme; durant l'exécution de ses compagnons elle pria pour eux; lorsque le bourreau lui ôta le mouchoir qui couvrait sa poitrine, elle

goths, elle fut la résidence d'un évêque et l'une des sept villes de la Septimanie. Elle fut brûlée sous Philippe III le Hardi (1285), détruite sous Louis XI (1474), pillée sous Louis XIII (1641), perdit son rang d'évêché et tomba en décadence. En 1795, prise par les Espagnols, elle fut reprise par Dugommier.

Eloha, pluriel **Elohina**, l'adoré et le redouté, un des noms de Dieu dans l'Ancien Testament.

Eloi (Saint), *Eligius*, né à Catillac, près de Limoges, 588-659, apprit le travail des métaux chez Abbon, qui dirigeait l'atelier monétaire de Limoges. Chargé par Clotaire II de lui faire un siège d'or enrichi de pierres, il en fournit deux avec la matière qui devait servir pour un seul. Clotaire le nomma son trésorier. Dagobert lui accorda une pleine confiance, fit de lui son ministre et son conseiller, si bien que leurs noms sont restés unis dans les souvenirs populaires. Eloi fut le plus habile de ces Gallo-Romains, serviteurs dévoués de la monarchie mérovingienne, dans laquelle ils voyaient la sauvegarde de la population contre l'oppression des grands. Il établit la paix entre Dagobert et Judicaël, duc des Bretons, contribua à la fondation de plusieurs églises et monastères, devint évêque de Noyon (640), après avoir assisté au sixième concile d'Orléans, où il attaqua la simonie et l'hérésie des monothélites. Dès lors, il se livra à l'apostolat, convertissant les idolâtres de son diocèse et allant prêcher la foi chrétienne aux Flamands, aux Frisons, aux Suèves et aux peuples sauvages riverains de la Baltique. Il mourut sous le règne de Clotaire III, et fut également regretté du roi et du peuple. Saint Ouen, son ami, a écrit sa vie; il a laissé lui-même dix-sept *Homélies*, traduites par l'abbé La Roque, 1695. Saint Eloi est le patron des artisans qui se servent du marteau. L'Eglise l'honore le 1^{er} décembre.

Elorn, riv. de France (Finistère), passe à Landerneau et se jette dans l'Océan, près de cette ville.

Elouges, bourg de Belgique, à 15 kil. O. de Mons (Hainaut); 2,400 hab. Houille.

Eloy (NICOLAS-FRANÇOIS-JOSEPH), médecin et biographe belge, né à Mons (1714-1788). Il fut conseiller-médecin de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas. Il a écrit : *Dictionnaire de la médecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-8°; *Cours élémentaire des accouchements; Mémoire sur la marche, les causes et le traitement de la dysenterie*, Mons, 1780, in-8°.

Eloy-de-Gy (Saint-), bourg de l'arr. et à 10 kil. N. de Bourges (Cher); 1,100 hab. Château-de-Dame, habité par Agnès Sorel.

Elphin, v. d'Irlande, comté de Roscommon; 4,500 hab. Evêché catholique.

Elphinston (WILLIAM), prélat et homme d'Etat écossais, né à Glasgow (1431-1514), professeur de droit canon à Paris, négociateur près de Louis XI et de Maximilien I^{er}, évêque de Ross, puis d'Aberdeen, chancelier d'Ecosse. Il a écrit une *Histoire d'Ecosse*, conservée dans les manuscrits Fairfax de la bibliothèque Bodleienne, à Oxford.

Elphinstone (JOHN), amiral russe d'origine écossaise (1720-1775), passa au service de la Russie en 1768, sous Catherine II, avec le grade de contre-amiral, conduisit une escadre dans l'Archipel, y joignit l'amiral Spiritoff, contribua à la victoire navale de Chio sur le capitaine-pacha Gazi-Hassan, poursuivit la flotte turque réfugiée dans la baie de Tcheshmé, près du cap Mycale, l'incendia à l'aide des brûlots, 7 juillet 1770, et proposa à Spiritoff de forcer les Dardanelles et de s'emparer de Constantinople. L'amiral s'y refusa, et Elphinstone, desservi auprès de l'impératrice, se retira en Angleterre.

Elpidius (RUSTICUS), médecin de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, fut questeur d'Arles, et ami des principaux personnages de l'Eglise du temps, saint Césaire, saint Avitus, Ennodius.

Elseneur ou **Helsingor**, v. de l'île de Seeland (Danemark), sur le Sund, à 58 kil. N. de Copenhague, avec laquelle elle communique par un chemin de fer; 9,000 hab. Forteresse de Kronborg qui commande l'entrée du détroit. C'est à Elseneur que les Danois percevaient sur les navires le droit de péage à l'entrée de la Baltique; ce droit a été racheté, en 1865, par les nations commerçantes. Rade vaste et sûre; station de pilotes; arsenal. — Prise par le général suédois Wrangel, en 1658, et évacuée presque aussitôt.

El-Senn, ancienne *Cæne*, v. de Turquie d'Asie, à 150 kil. S. E. de Mossoul, dans la contrée d'Al-Djésireh; 8,000 hab.

Elsgau, *Alsgaugensis pagus*, anc. pays sur les fron-

tières de l'Alsace et de la Suisse; villes: Porentruy et Delle.

Elsheimer ou **Elzheimer**, peintre allemand connu sous le nom d'Adam de Francfort (1574-1620), eut pour premier maître Offenbach, parcourut l'Italie, et fut reçu à l'Académie de Saint-Luc à Rome. Il resta pauvre, parce qu'il mettait trop de soin à ses tableaux pour être fécond. Ses créanciers le firent emprisonner, et il mourut miné par les privations et le chagrin. Il est le premier qui ait peint sérieusement de petits tableaux. Ses principaux ouvrages sont: la *Fuite en Egypte*, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, deux *Saint Laurent*, des paysages et des tableaux mythologiques.

Elsner (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), médecin allemand, né à Königsberg (1749-1820), fut professeur de médecine dans cette ville. Il a écrit, entre autres livres et opuscules: *Documents pour servir à l'étude des fièvres*, Königsberg, 1782, in-8°; *Bibliothèque de médecine légale*, ibid., 1784-86, 2 vol. in-8°; *Des rapports entre le médecin, le malade et ceux qui l'entourent*, ibid., 1794, in-8°, en allemand.

Elsner (JACQUES), érudit et théologien allemand, né à Saalfeld (1692-1750), fut professeur de théologie et de philologie à Bingen et à Berlin. Outre plusieurs ouvrages de controverse religieuse, il a écrit: *Description de l'état des chrétiens grecs en Turquie*, Utrecht, 1737, in-8°, en allemand.

Elsner (JOSEPH), compositeur de musique prussien, né à Grottkau (Silésie). Il a écrit de beaux morceaux de musique religieuse et des mémoires sur la théorie et l'histoire de la musique (1770-1840).

Elster, nom de deux rivières de l'Allemagne du Nord: l'Elster Noir, affl. de l'Elbe, prend source en Lusace et se perd au dessous de Torgau; cours de 180 kil. — L'Elster Blanc, affl. de la Saale, prend source en Saxe, passe à Plauen, Greitz, Gera et finit au dessous de Halle. Poniatowski s'y noya en 1815; cours de 250 kil.

Elster, bourg du roy. de Saxe; 1,000 hab. Eaux minérales.

Eltseh, bourg de Hongrie (Autriche), cercle de Gorn; 4,000 hab. Eaux thermales, forges.

Elus. V. ELECTION (PAYS D').

Elusates, tribu de l'anc. Gaule, dans la Novempopulanie, voisine des Auskes; cap. *Eleusa* (Eauze).

Elvas, anc. *Alba*, v. de Portugal, à 64 kil. N. E. d'Evora (Alemtéjo); 11,000 hab. Evêché. — Forteresse, enceinte casematée, arsenal, fonderie de canons. Contrebande active sur la frontière voisine d'Espagne. Prise par Junot en 1808.

Elven, ch.-l. de canton, arr. et à 16 kil. N. E. de Vannes (Morbihan); 5,515 hab.

Elvend, chaîne de montagnes de la Perse qui soutient le plateau de la Perse à l'O., continuée vers le S. E. par les monts Bakhtéry.

Ely, v. d'Angleterre, dans le comté et à 25 kil. N. E. de Cambridge, dans l'île d'Ely; 6,400 hab. Evêché, cathédrale commencée sous Guillaume le Roux. L'île d'Ely a servi de refuge aux proscrits ou *outlaws* saxons après la bataille d'Hastings (1066).

Elymais, v. de l'anc. Perse, près de Suses, habitée par les *Elyméens* ou *Elamites*.

Elymée,auj. *Grevno*, v. de l'anc. Macédoine, dans le pays appelé *Elyméotide*.

Elysée, palais national, à Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Bâti en 1728 par Molet pour le comte d'Evreux, il fut habité par M^{me} de Pompadour, le financier Beaujon et la duchesse de Bourbon. Il devint propriété de la nation en 1793, appartint à Murat, à l'empereur Napoléon I^{er}, qui y descendit après la bataille de Waterloo, au duc de Berry, au roi Louis-Philippe. Il fut la résidence du prince Président et a été restauré en 1854.

Elysées (Champs-). Les Grecs et les Romains y plaçaient les âmes des héros et des hommes de bien, comme on peut le voir dans les descriptions poétiques d'Homère (*Odyssée*, liv. XI) et de Virgile (*Enéide*, liv. VI). Suivant les uns, les *Champs-Elysées* étaient au centre de la terre; suivant d'autres, on plaçait les demeures des bienheureux en Espagne ou dans les îles Fortunées.

Elysées (Champs-), vaste promenade de Paris, depuis les Tuileries jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile. Il y avait d'abord, au xvii^e s., le *Cours-la-Reine*, qui s'étendait le long de la Seine jusqu'à Chaillot, puis le *Grand-Cours*, planté en 1760. Depuis cette époque, les Champs-Elysées ont été considérablement augmentés et embellis, surtout depuis qu'on y a élevé le Palais de

l'Industrie. Ils appartiennent à la ville de Paris depuis 1828.

Elzevier, nom d'une famille de célèbres imprimeurs hollandais qui ont exercé noblement leur profession pendant 150 ans. Ils sont au nombre de 14, dont voici les principaux : *Louis Elzevier*, né à Louvain 1540-1617, s'établit à Leyde et imprima environ 150 ouvrages. — *Bonaventure Elzevier*, son fils, 1583-1652, publia à Leyde beaucoup de ces éditions latines en petit format aujourd'hui si recherchées. — *Louis III Elzevier*, petit-fils de Louis I^{er}, né à Utrecht, 1604-1670, fonda l'imprimerie d'Amsterdam et publia, parmi 189 ouvrages, une série de classiques latins in-8^o, un Cicéron in-4^o, et surtout le *Corpus Juris*, 2 vol. in-fol., 1663, qui passe pour un chef-d'œuvre. — *Daniel Elzevier*, fils de Bonaventure, 1626-1680, publia, avec son cousin, Louis III, 118 ouvrages, et 152 après la mort de son associé. Après lui *l'Officina Elzeviriana* dégénéra tout à fait.

Emancipation, acte par lequel les anciens Romains plaçaient les enfants hors de la puissance paternelle. En présence de sept citoyens, le père faisait par trois fois la vente fictive de son fils à un ami qui l'affranchissait autant de fois. Dès lors le fils était hors de la main (*e manu*) de son père. Sous l'empereur Anastase, il suffit, pour émanciper, d'un rescrit impérial, et, sous Justinien, d'une déclaration du père devant un magistrat. Dans nos lois, *l'émancipation* est un acte qui donne à un mineur la libre disposition de ses biens et l'affranchit de la tutelle. Sous l'ancien régime, elle avait lieu par *lettres royales*, à partir de 17 ans, ou par mariage, comme aujourd'hui.

Emathie, prov. de l'anc. Macédoine, au N. de l'Haliacmon et à l'O. de l'Axius; ch.-l., *Edesse*.

Emba, fl. du Turkestan, dans le pays des Kirghiz, affl. de la mer Caspienne; 500 kil. de cours.

Embabéh, village de la Basse-Egypte, sur la rive gauche du Nil. Là fut livrée la bataille dite *des Pyramides*, 20 juillet 1798.

Embach, rivière de la Russie baltique, affl. du lac Tchondskoë ou Peïpus; 150 kil. de cours.

Embomma, v. de la Guinée inférieure ou Congo, sur le Congo ou Zaïré; 500 hab. Ancien marché d'esclaves : entrepôt de marchandises pour l'intérieur.

Embro, petite île de l'Archipel, à 16 kil. des Dardanelles. Les chevaliers de Rhodes battirent les Turcs près de cette île, en 1546.

Embrun, anc. *Ebrodunum*, ch.-l. d'arrond., à 50 kil. E. de Gap (Hautes-Alpes), par 44° 55' 45" lat. N. et 4° 9' 50" long. E.; 4,185 hab. Place forte, élevée sur un rocher qui domine la vallée de la Durance. Maisons assez bien bâties, rues étroites, sombres et tortueuses; anc. palais épiscopal transformé en casernes; près de là s'élève la tour *Brune*. Belle cathédrale de Notre-Dame, avec de magnifiques vitraux. Chapellerie; commerce de vins. — Capitale des *Caturiges*, elle devint sous les Romains la capitale des Alpes Maritimes. Au iv^e s., elle fut le siège d'un archevêché. Elle a été saccagée par les Vandales, les Lombards, les Maures, prise par Lesdiguières en 1585, et par le duc de Savoie en 1692. Capitale de la partie du Haut-Dauphiné appelé *Embrunois*. L'arrondissement d'Embrun a 5 cantons, 56 communes et 55,000 hab.

Emden ou Embden, v. de Prusse (anc. roy. de Hanovre), dans le cercle et à 24 kil. S. O. d'Aurich. Port important sur le golfe de Dollart, près de l'embouchure de l'Ems; 14,000 hab. Chantiers de construction, nombreux armements pour la pêche du hareng et de la baleine. Port sûr, rade vaste et excellente, dont l'entrée est éclairée par le phare de l'île de Borkum. Fortifications, vaste hôtel de ville. Fabriques de tabac et de bas de fil. — Emden fut ville libre impériale depuis la fin du xvi^e s., prussienne depuis 1744, hollandaise en 1806, française en 1809, hanovrienne en 1815, prussienne en 1866.

Emeriau (MAURICE-JULIEN, comte), amiral français, né à Carhaix, 1762-1845. Il se distingua dans la guerre d'Amérique sous le comte d'Estaing, contribua à faire arriver à Brest un convoi de 400 navires chargés de farine, en 1792, et combattit à Aboukir de manière à mériter les félicitations de Nelson et de Bonaparte, 1798. Sous l'Empire, il devint vice-amiral, commanda l'armée navale de la Méditerranée, défendit avec succès Toulon contre une flotte anglaise qui portait 20,000 hommes de débarquement, 1815, et fut mis à la retraite en 1816.

Emeric ou Henri, roi de Hongrie, régna de 1196 à

1204. Successeur de son père, Béla III, il repoussa les attaques de son frère André, perdit la ville de Zara, que lui enlevèrent les Vénitiens avec l'aide des croisés, 1202, et eut pour successeur son fils, Ladislas III.

Emerigon (BALHAZAR-MARIE), jurisconsulte, né à Aix, 1725-1785, fut avocat au parlement d'Aix et à l'amirauté de Marseille. Il a écrit : *Nouveau commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août 1661*, Marseille, 1780, 2 vol., et Paris, an XI, 3 vol.; *Traité des assurances et des contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol., et Paris, 1826, 2 vol. Ce livre fait autorité dans les tribunaux de commerce de l'Europe.

Emerita-Augusta, anc. v. d'Espagne, chez les Véttons (Lusitanie); aj. *Mérida*.

Émérite, *emeritus*, chez les Romains, soldat qui avait fait son temps, 10 ans dans la cavalerie, 16 ans dans l'infanterie. Sous la république, l'émérite recevait un lot de terre, ordinairement dans une colonie; sous Auguste, il reçut une somme d'argent, 5,578 fr. pour les prétoriens, 4,500 fr. pour les légionnaires. — On appelait *émérites* les professeurs de l'ancienne université de France qui avaient 20 ans de services; ceux de la Faculté des arts (lettres) obtenaient une pension de 500 livres.

Emery (MICHEL PARTICELLI, sieur d'), Italien du pays de Sienne, vint en France avec Mazarin, qui le fit contrôleur général des finances en 1643, et surintendant en 1648. Il prit la tâche difficile de pourvoir aux dépenses de l'administration, de la guerre, de la cour, à l'avidité des princes et des grands, et à celle de son patron. Il remit en vigueur l'édit du Toisé, imagina une multitude d'édits bursaux souvent fort bizarres, et tomba devant les colères du Parlement et du peuple, en 1648. Il fut rappelé en 1649 et mourut en 1650. Emery eut cependant plus d'habileté que de bonne foi : son édit du Tarif, 1646, qui établissait des droits d'octroi sur toute marchandise entrant dans les villes, était destiné à alléger la taille qui pesait sur le peuple, en augmentant les impôts de consommation qui pèsent sur chacun en proportion de son aisance. Ce genre de taxes, établi par Colbert, a toujours subsisté depuis.

Emery (L'abbé JACQUES-ANDRÉ), né à Gex, 1752-1811, fut professeur de dogme à Orléans et à Lyon, et devint supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice en 1782. Sous le Consulat, il rétablit son séminaire de Saint-Sulpice et fut sous l'Empire conseiller de l'Université. Il a écrit : *L'Esprit de Leibnitz*, 1772, 2 vol.; *Christianisme de Bacon*, 1779, 2 vol.; *Pensées de Descartes*, 1811. Dans ces ouvrages et dans plusieurs autres moins importants, il s'efforce d'emprunter aux philosophes mêmes des appuis pour la religion.

Emèse ou Emath, sur l'Oronte, anc. v. de la Célé-Syrie ou Syrie creuse; aj. *Homs*. Elle avait un temple du Soleil, où le dieu était représenté par une pierre noire conique, et dont Héliogabale fut grand-prêtre. Elle a été dévastée par les Arabes, les Turcs, les Mongols, les Mameluks d'Égypte, et ruinée par un tremblement de terre au xii^e s. — Victoire d'Ibrahim-Pacha sur les Turcs, en 1852.

Émigration. Lorsque la prise de la Bastille eut donné le signal de la Révolution, que l'Assemblée constituante eut supprimé les titres féodaux, le 4 août 1789, et que Louis XVI eut quitté Versailles pour Paris, le 6 octobre, un grand nombre de nobles passèrent la frontière, soit pour mettre leur tête à l'abri, soit pour chercher près des souverains étrangers des secours contre les mouvements populaires. Beaucoup d'*émigrés* se joignirent aux armées qui envahirent la France en 1792. La *constitution civile du clergé*, qui porta atteinte à l'orthodoxie des prêtres catholiques, détermina beaucoup d'*ecclésiastiques* à suivre l'exemple donné par le comte d'Artois, le prince de Condé, le duc de Bourbon, le comte de Provence. Les listes des *émigrés* contenaient 50,000 personnes, lorsque le Premier Consul rendit un décret d'amnistie, le 26 avril 1802.

Emile (Paul), élève de Fabius Cunctator, fut nommé consul avec Terentius Varron. Il ne put arrêter la témérité de son collègue qui, voulant avant tout garantir les alliés des dévastations d'Annibal, livra au Carthaginois la bataille de Cannes, 216. Paul-Emile y fut blessé à mort.

Emile (Paul), fils du précédent, 227-158 av. J. C., fut préteur en Espagne, triompha des Liguriens, et fut chargé, à 60 ans, de la guerre contre Persée, malgré son impopularité. Il conquiert la Macédoine par la victoire de Pydna, 168, prit le roi dans l'île de Samothrace, triompha pendant trois jours, et rapporta tant de riches dépouilles, que le sénat dispensa les citoyens d'impôt

pendant plus d'un siècle. Mais l'heureux vainqueur perdit un de ses fils avant son triomphe, et un autre après. Il saccagea l'Épire, vendit 150,000 Épirotes et emmena comme otages 1,000 Achéens. Des deux fils qui lui restaient, l'un était passé par adoption dans la famille des Fabius, l'autre dans celle des Scipions; ce dernier fut Scipion Emilien, de sorte que le petit-fils du vaincu de Cannes devint le destructeur de Carthage.

Emile (Saint), martyr en Afrique en 205, sous le règne de Septime Sévère. Fête le 22 mai.

Emili (PAOLO), en latin *Paulus Æmilius*, historien latin moderne, né à Vérone, 1460-1529. Appelé en France par Louis XII, il écrivit une histoire de France, *De rebus gestis Francorum*, qui s'étend depuis les origines jusqu'en 1488. Son style est élégant et diffus. Elle a été éditée à Paris, en 1545, et à Bâle, en 1601.

Emilie, prov. de l'anc. Gaule Cispadane, créée après la mort de Constantin, en 557, entre la Ligurie à l'O. et la Flaminie à l'E.; v. princ. *Bononia* et *Placentia*. — De nos jours, on a appelé *Emilie* les territoires de Parme, de Modène et des Romagnes soulevés contre leurs souverains (sept. 1859), réunis en un seul gouvernement provisoire et annexés au royaume d'Italie par décret du 18 mars 1860.

Emilien (CAIUS MARCUS ÆMILIANUS), empereur romain en 255 ap. J. C. Gouverneur de Pannonie et de Mœsie sous Gallus, il fut proclamé par ses troupes, défit Gallus qui fut massacré avec son fils Volusianus à Interamna; mais il fut battu lui-même à Spolète par Valérien et égorgé par ses soldats.

Emilien, un des généraux romains qui prirent la pourpre pendant l'anarchie militaire du règne de Gallien. Il régna sur l'Égypte de 259 à 268, fut fait prisonnier par Théodote, lieutenant de Gallien, et étranglé dans sa prison.

Emilienne (Voie). Construite par le censeur Æmilius Scaurus, en 110 av. J. C., elle prolongeait la voie Flaminienne d'Ariminum à Aquilée. Elle donna son nom, en 557, à la province d'Emilie qu'elle traversait.

Emilion (Saint), bourg de l'arrond. et à 10 kil. S. E. de Libourne (Gironde); 5,019 hab. Vins rouges très-estimés. Elle fut autrefois une place forte, comme le témoigne un donjon appelé Château du Roi. Patrie de Guadet.

Emineh, cap de la Turquie d'Europe, sur la mer Noire, à l'extrémité des Balkans.

Emineh-Dagh, nom turc des Balkans; anc. *Hæmus*.

Eminence, titre donné aux cardinaux par décret du consistoire pontifical du 30 janvier 1650. Auparavant, on appelait ainsi les évêques, les rois et les empereurs d'Allemagne.

Emir, mot arabe qui signifie *chef*, est le titre des gouverneurs de provinces ou de tribus considérables. On appelait les califes *Emirs-al-moumenin*, chefs des croyants; les commandants des flottes *Emirs-al-ma*, chefs de l'eau, d'où *amiraux*; *Emir-al-omra* ou chef des chefs, le commandant des soldats turcomans qui formaient la garde des califes abbassides.

Emissaire, du latin *emittere*, faire écouler. Les Romains appelaient ainsi un canal destiné à faire écouler les eaux d'un lac. Les principaux étaient ceux du lac d'Albe et du lac Fucin. Ce dernier fut exécuté par Claude, et Pline dit que 30,000 hommes y furent employés pendant 10 ans.

Emma, fille de Richard I^{er}, duc de Normandie, femme du roi anglo-saxon Ethelred II, puis du conquérant danois Canut le Grand, montra beaucoup de partialité pour les enfants qu'elle avait de son second mariage. Edouard le Confesseur lui enleva ses trésors et la reléqua à Winchester, où elle mourut en 1052.

Emmanuel, mot hébreu qui signifie *Dieu avec nous*; nom du Messie dans Isaïe.

Emmanuel le Fortuné, roi de Portugal, né en 1469, régna de 1495 à 1521, après son cousin, Jean II. Il eut la bonne fortune de fonder l'empire portugais aux Indes, d'augmenter la puissance de sa couronne et de rester en paix avec ses voisins. Sous lui, en effet, Vasco de Gama franchit le cap de Bonne-Espérance, 1497; le grand Albuquerque conquiert les côtes des Indes orientales; Alvarès Cabral aborda au Brésil. A l'intérieur, les Juifs furent persécutés, puis rangés sous la loi commune. Le *Code Emmanuel* fut publié, la convocation des Cortès fut négligée, les villes furent mises sous la domination directe du roi, beaucoup d'écoles furent fondées. Enfin des mariages unirent Emmanuel avec les maisons de Castille et d'Aragon, et, par une grande habileté

politique, il sut garder la neutralité entre Charles-Quint et François I^{er}. Son histoire a été écrite par Osorio, *De rebus Emmanuelis*, 1571, et traduite en français par Simon Goulard, Paris, 1587.

Emmanuel I^{er}, II, III, IV, ducs de Savoie. — V. CHARLES-EMMANUEL.

Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, fils de Charles III, né à Chambéry, 1528-1580, succéda à son père en 1553. Il fut chassé de ses États par François I^{er}, qui voulait s'assurer les portes de l'Italie, 1544, devint général de Charles-Quint, qu'il servit à Metz, 1552, et dans les Pays-Bas, passa au service de Philippe II, et gagna sur le connétable de Montmorency la bataille de Saint-Quentin, 1557. Le traité de Cateau-Cambrésis lui rendit son duché et lui donna pour épouse Marguerite de France, fille de François I^{er}, 1559. Il persécuta les Vaudois, se lassa de leur résistance, et leur accorda la tolérance religieuse. Dès lors il s'occupa à agrandir ses États avec cette persévérance et cette clairvoyance politique qui l'ont fait appeler la *Tête de Fer* et le *Prince aux cent yeux*. Il obtint de Catherine de Médicis la restitution de Turin, Chiari, Chivasso et Villeneuve-d'Asti, des Bernois le pays de Gex; de Henri III, roi de France, Pignerol, la Pérouse et Savigliano, essaya d'enlever le Dauphiné à la faveur des guerres religieuses, et ne cessa d'intriguer qu'en cessant de vivre. Il est le fondateur de l'université de Mondovi et le restaurateur de l'ordre de Saint-Maurice, qu'il unit à celui de Saint-Lazare en 1572.

Emmaüs, bourg de la Judée, à 11 kil. N. de Jérusalem. C'est sur la route d'Emmaüs que Jésus apparut, après sa mort, à deux de ses disciples qui ne le reconnurent pas.

Emme, nom de deux rivières de Suisse. La *grande Emme*, affl. de l'Aar, prend source à l'O. de Brienz (Oberland bernois) et se perd à Emmenholz (canton de Soleure). La *petite Emme*, affl. de la Reuss, prend source près de la précédente.

Emmendingen, v. du grand-duché de Bade; 2,000 hab. Ancienne capit. du margraviat d'Hachberg.

Emmerich, v. forte de la Prusse rhénane, à 7 kil. N. E. de Dusseldorf, sur le Rhin; 6,000 hab. Draps, toiles, port animé.

Emmuis (URBO), historien hollandais, 1547-1626, fonda la réputation de l'université de Groningue. Il a écrit: *Opus chronologicum*, 1619; *Vetus Græcia illustrata*, 1626; *Rerum Frisicarum historia*, 1607, histoire très-estimable, mais œuvre d'un fougueux protestant.

Emodes (monts), ancien nom de l'Himalaya occidental.

Emouy ou **Amouy**, v. de la Chine, prov. de Foukiang. Port excellent dans le détroit de Formose, ouvert aux marines de tous les pays depuis 1842.

Empecinado (JUAN MARTIN DIAZ, dit EL), c'est-à-dire *l'empoissé*, parce qu'il était né dans un village de cordonniers, chef de guérillas espagnols, 1775-1855. Il barcela les Français de 1808 à 1814, et fut nommé brigadier général. Sous Ferdinand VII il prit parti pour les libéraux, joua un rôle dans l'insurrection de 1820, soutint la cause des Cortès en 1825, fut pris par les royalistes et pendu après deux ans de captivité.

Empédocle, philosophe grec, né à Agrigente, vivait vers 444 av. J. C. Malgré sa fortune et sa naissance, il était le chef du parti populaire, chassa Thrasidée, tyran d'Agrigente, et refusa la souveraineté que lui offraient ses concitoyens. Législateur, poète, médecin habile, il fut regardé par ses contemporains comme un magicien et un dieu. L'historien Timée dit qu'Empédocle ne méprisait pas l'apothéose comme la royauté. Il ne paraissait en public qu'avec un vêtement sacerdotal, les cheveux flottants et la couronne en tête; c'était sans doute le naïf enthousiasme d'une science alors nouvelle qui l'enivrait. Après la prise d'Agrigente par les Carthaginois, il se retira dans le Péloponnèse. Une tradition rapporte qu'il se jeta dans le cratère de l'Etna, afin de cacher sa mort et de passer pour un dieu, mais que le volcan rejeta ses sandales d'airain. Empédocle avait écrit trois poèmes: *Sur la Médecine*, *Sur la Nature*, *Sur les Expiations*. Il nous reste à peu près 500 vers des deux derniers. Il est un libre disciple des pythagoriciens et des éléates; empruntant à ceux-là leur théorie de la transmigration, à ceux-ci leurs axiomes que rien ne vient de rien, que la connaissance humaine est opposée à la connaissance divine, et que l'anthropomorphisme est une puérité. Mais il se sépare de ses devanciers par son hypothèse de la pluralité des substances. « Apprends d'abord, dit-il, qu'il y a quatre éléments de toutes choses,

principaux collaborateurs furent Voltaire, Montesquieu, Buffon, Condillac, Mably, Duclos, Turgot, Helvétius, d'Holbach, Marmontel, Grimm, Necker, etc. Diderot écrivit le *Discours préliminaire*, où sont classées les matières de l'ouvrage avec une précision et une sagacité admirables. Ce livre est l'œuvre du XVIII^e s. lui-même, avec son esprit entreprenant, novateur, critique, philosophique et irréligieux; il donne le bilan des connaissances humaines à la veille de la Révolution française, et il prépare la chute de l'ancien régime et de l'ancienne société par l'esprit dans lequel il est conçu. Diderot mit 20 ans à terminer cette vaste entreprise, 1751-1772. L'Encyclopédie formait 28 vol. in-fol. auxquels se joignirent, en 1777, un supplément de 5 vol., et, en 1780, 2 vol. de tables. Une 2^e édition fut donnée à Genève, 1777, 59 vol. in-4^o; une 3^e à Berne et Lausanne, 1778, 72 vol. gr. in-8^o. — Plusieurs travaux du même genre ont été faits d'après celui de Diderot; l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke et Agasse, 1781-1852, 201 vol. in-4^o; l'*Encyclopædia Britannica* de Napier, Edimbourg, 1788, qui eut sept édit.; l'*Encyclopédie allemande* de Kæster et Roos, Francfort, 1778-1804, 25 vol., inachevée; l'*Encyclopédie universelle des sciences et des arts* de Ersch et Grüber, commencée à Leipzig, en 1818, qui compte aujourd'hui plus de 220 volumes.

Endéavour, partie de l'Australie, dans la Nouvelle-Galles mérid., depuis le fl. *Endéavour* jusqu'à la baie de la Trinité. — Détroit entre l'Australie et les îles du prince de Galles.

Endian, v. de Perse, à 26 kil. du golfe Persique, prov. de Khouzistan; 4,000 hab.

Endlicher (ETIENNE-LADISLAS), botaniste allemand, né à Presbourg, 1804-1849, fut professeur de botanique à l'université de Vienne et conservateur du cabinet d'histoire naturelle de la cour. Il a écrit : *Iconographia generum plantarum*, 1858; *Enchiridion botanicum*, 1844. Il a publié, dans d'autres genres d'études : *Principes élémentaires de grammaire chinoise*, 1845, et les *Lois de saint Etienne*, 1849.

Endor, ville de Judée, près du mont Thabor (tribu d'Issachar). La pythonisse d'Endor, interrogée par Saül dans sa grotte, évoqua l'ombre du prophète Samuel qui prédit au roi la défaite de Gelboë et sa mort.

Endymion, berger d'une rare beauté qui fut condamné par Jupiter à un sommeil perpétuel. Diane, qui l'aimait, le transporta dans une grotte de la Carie, où elle venait le visiter; on attribuait les éclipses de lune à ces visites. Le musée du Louvre possède un admirable tableau de Girodet représentant Endymion endormi et caressé par un rayon de la lune.

Enée, personnage mythologique qui vivait à l'époque de la guerre de Troie. Selon Homère, Enée, fils de Vénus et d'Anchise, était par son père membre de la famille royale de Troie. Mécontent de Priam, il ne prit d'abord aucune part à la guerre contre les Grecs; mais, attaqué par Achille sur le mont Ida, il devint avec Hector le défenseur des Troyens. Les dieux le firent échapper à tous les dangers parce que le Destin avait décidé qu'il régnerait à Troie; en effet, lui et sa race se substituèrent à la famille détruite de Priam. Les traditions acceptées par Virgile sont postérieures et différentes. Enée, petit-fils d'Assaracus, époux de Créuse et gendre de Priam, combattit les Grecs, échappa à l'incendie de sa patrie, où il perdit sa femme et sauva son père, et s'embarqua pour chercher un nouvel établissement. Il aborda à Carthage, où Didon ne put le retenir, et se dirigea vers le Tibre avec sa flotte. Reçu par le roi Latinus, qui lui donna sa fille Lavinie, il fonda la ville de Lavinium, fut attaqué par Turnus, roi des Rutules, à qui Lavinie avait été promise, et le tua de sa main dans une bataille. Lui-même se noya dans le Numicius et fut adoré sous le nom de *Jupiter Indigète*.

Enée le Tacticien, écrivain grec du IV^e s. av. J. C. (?), composa un traité sur l'art militaire, dont nous possédons un abrégé fait par Cinéas, ministre du roi Pyrrhus. Il a été publié par Orelli, Leipzig, 1818, 1 vol.

Enée de Gaza, philosophe grec, chrétien de religion et sectateur de Platon, vivait au V^e siècle. On a de lui un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps, intitulé *Théophraste*, publié par Boissonnade, 1836, in-8^o, avec la traduction latine d'Ambroise le Camaldule.

Enervés de Jumièges : on nomme ainsi deux fils de Clovis II qui se révoltèrent, eurent les nerfs des bras et des jambes coupés, furent abandonnés dans un bateau sur la Seine et recueillis par les moines de Jumièges. Cette légende des *enervés de Jumièges* est souvent pré-

sentée par les historiens comme une image de la race mérovingienne affaiblie par des excès précoces et dominée par les maires du palais.

Enfants de France, enfants et petits-enfants des rois, des frères et sœurs des rois et de leurs enfants. Les petits-enfants des frères et sœurs n'avaient que le titre de *princes du sang*.

Enfants (Bons-), nom d'un grand nombre de collèges et de séminaires de France. Le plus connu était le collège des *Bons-Enfants*, fondé en 1250 à Paris dans la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet par l'évêque Gauthier, donné à Vincent de Paul par l'archevêque Jean-François de Gondi, en 1625, et premier siège de la congrégation de la Mission.

Enfants perdus, soldats envoyés en avant d'une armée pour harceler l'ennemi, saisir un poste important, engager le combat ou éclairer la marche. On les tirait de diverses compagnies, et, quand leur rôle était joué, ils rejoignaient leurs corps. On les trouve surtout dans les armées du XVI^e siècle et du commencement du XVII^e.

Enfants sans-souci, confrérie célèbre, établie sous Charles VI pour représenter des *sotties* et des *morales*, et dont le chef s'appelait le *Prince des sots*. Ils étaient en grande vogue sous Louis XII et osèrent se moquer de la parcimonie royale et de la reine Anne elle-même, sous le nom de *Mère sotte*. Clément Marot fut *enfant sans-souci* jusqu'en 1515.

Enfantin (BARTHÉLEMY-PROSPER, dit le Père), né à Paris, 1796-1865, entra à l'École polytechnique en 1812 et prit part à la défense de Paris, en 1814. L'école fut licenciée. En 1825, il fut présenté à Saint-Simon mourant, et reçut avec Olinde Rodrigues ses dernières paroles. Il accepta avec enthousiasme la mission de faire connaître la doctrine saint-simonienne, et la développa dans le journal *le Producteur*. En 1828, il commença à présider des réunions publiques, et, après la révolution de 1830, il devint, avec Bazard, l'un des deux *Pères suprêmes*. Tandis que Bazard, ancien organisateur du carbonarisme en France, s'occupait à faire du saint-simonisme une doctrine politique, Enfantin cherchait dans les idées du maître des règles pour les relations intimes des individus. Séparé de Bazard, qui ne voulait pas admettre que le Père eût le droit de s'approprier toutes les femmes de la secte, il devint un apôtre, un grand-prêtre, cherchant la *femme-Messie* et prêchant le respect absolu des passions de l'homme, qu'elles fussent mobiles ou constantes. Ces périlleuses doctrines, qui avaient pour interprète le journal *le Globe*, furent vigoureusement attaquées par des membres de l'ancienne école saint-simonienne et amenèrent leurs adeptes devant les tribunaux, comme accusés d'attentats à la morale et d'association prohibée. Le 28 août 1832, Enfantin fut condamné à un an de prison par le jury. La société qu'il avait formée se sépara. Enfantin se rendit en Egypte, puis se fit cultivateur près de Lyon, et enfin exerça des fonctions importantes dans l'administration du chemin de fer de Paris à Lyon. Ses principaux ouvrages sont : *Doctrine de Saint-Simon*, dernière édition, 1854; *Economie politique et saint-simonienne*, 1851; *Colonisation de l'Algérie*, 1843.

Enfer (du latin *infernus, inferus*, lieu bas, souterrain). Les Grecs et les Romains donnaient ce nom à la demeure de Pluton et des divinités infernales, qu'arrosaient 5 fleuves, l'Achéron, le Styx, le Cocyte, le Phlégéon et le Léthé; on en plaçait l'entrée dans plusieurs endroits de l'Italie, de l'Épire, etc. Beaucoup de fables et de légendes poétiques se rattachent à cet enfer. (V. CERÈRE, CARON, PROSERPINE, MINOS, RHADAMANTHE, etc.) Plusieurs héros seraient descendus vivants dans les Enfers. Ils comprenaient les *Champs-Élysées*, séjour des bienheureux, et le *Tartare*, où les méchants étaient tourmentés. — La plupart des peuples ont eu également des lieux destinés aux bons et aux mauvais après cette vie. Chez les Egyptiens, l'*Amenthès* était le séjour des morts. Dans la religion des Indiens, les âmes vertueuses vont au ciel ou *Svarga*, les coupables sont punis dans le *Naraka*. Chez les Chinois, chez les disciples de Zoroastre, on retrouve cette croyance. Les Scandinaves avaient leur *Nifheim*. — Nous voyons dans la Bible le *scheôl*, dans le Nouveau Testament la *géhenna*, séjour sombre et triste dans le sein de la terre. L'Enfer, chez les chrétiens, est le lieu où souffrent ceux qui ont été condamnés par Dieu, sans aucune autre notion précise et déterminée. Mahomet a établi sept Enfers, de plus en plus terribles, pour les musulmans infidèles, les chrétiens, les juifs, les sabéens, les mages, les idolâtres, et pour les hypocrites de toutes les religions; les peines ne sont pas éternelles pour les musulmans.

dant la 2^e guerre punique, et fut amené de Sardaigne à Rome par Caton l'Ancien, à qui il donna des leçons de grec. Ennius s'établit sur l'Aventin où il avait une modeste maison et une seule esclave. Il ouvrit alors chez lui une école pour l'enseignement de la langue grecque et de la langue latine, qu'il connaissait ainsi que la langue osque. Sa vaillance, ses connaissances variées, la noblesse de son caractère lui valurent d'illustres amitiés, entre autres celles de Caton, de Fulvius Nobilior et de Scipion l'Africain, qui l'emmena à sa villa de Liternum. Il obtint le droit de cité, mourut à 70 ans, et fut enseveli dans le tombeau des Scipions. Du reste, il se croyait digne de tous les honneurs, proclamant que l'âme d'Homère revivait en lui, rejetant Andronicus dans le néant, Nævius parmi les Faunes, et se glorifiant de composer seul des vers capables d'enflammer les cœurs. Il était en grande vénération dans l'antiquité; Cicéron le cite à tout propos, Ovide lui promet l'immortalité, et Quintilien le compare à ces grands bois dont l'antiquité inspire un respect religieux. Il avait composé un très-grand nombre d'ouvrages, tels que des *tragédies* imitées des Grecs, surtout d'Euripide, et ses longues *Annales* en 18 livres, où il chantait en vers héroïques l'histoire de Rome, depuis les amours de Mars et de Rhéa jusqu'à son temps. Il en reste de nombreux, mais trop courts fragments. Ces fragments ont été recueillis par Maittaire, dans le *Corpus poetarum*, et, en partie, par M. Egger, dans ses *Latini sermonis vestustioris reliquæ selectæ*, in-8°, 1845.

Ennodius (MAGNUS FÉLIX), écrivain ecclésiastique, né à Arles, 475-521, d'une illustre famille gauloise, fut ordonné diacre, malgré lui, à 21 ans, et, selon son aveu, fut quelque temps diacre sans en avoir les mœurs. Saint Epiphane, évêque de Pavie, le détermina à changer de conduite, et Ennodius devint un des gardiens des lettres latines et un des protecteurs du peuple contre les Barbares. Il composa l'apologie du pape Symmaque, le panégyrique de Théodoric le Grand, et fut appelé, vers 511, au siège de Pavie. Envoyé deux fois par le pape Hormisdas près de l'empereur Anastase pour mettre un terme aux dissensions des deux églises d'Orient et d'Occident, il n'obtint rien, et mourut à Pavie. L'Eglise l'a mis au rang des saints, et l'honore le 17 juillet. On a de lui : neuf livres de *Lettres*, le *Panégyrique de Théodoric*, un *Traité pour la défense du pape Symmaque*, la *Vie de saint Epiphane*, la *Biographie* d'Ennodius lui-même, vingt-huit *Sermons*, et des *Poésies*, hymnes, épithalames, épigrammes ou inscriptions. La meilleure édition des œuvres d'Ennodius est celle de Sirmond, Paris, 1611, in-8°.

Enoch ou **Hénoch**, fils de Caïn, bâtit la première ville, *Enochia*.

Enoch, septième patriarche, fils de Jared, père de Mathusalem, vécut 365 ans, fut transporté au ciel à cause de sa piété, et ne mourut pas. Il existe un *Livre d'Enoch* que l'anglais James Bruce rapporta d'Abyssinie en 1769, et que l'Eglise ne reconnaît pas comme canonique.

Enogat (SAINT-), bourg de l'arrond. de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). Grains, bestiaux; 2,784 hab.

Enos, ville de Turquie, sur le golfe d'Enos, près de l'embouchure de la Maritza, à 57 kil. N. O. de Gallipoli (Roumélie); 8,000 hab. Port ensablé.

Enos, fils de Seth, institua le premier les cérémonies du culte divin.

Enquêteurs royaux, inspecteurs institués par saint Louis pour surveiller les officiers royaux. Ils ressemblaient aux *missi* de Charlemagne, mais disparurent à la mort du roi qui les avait créés.

Enregistrement, inscription sur des registres spéciaux des ordonnances des rois ou des arrêts des tribunaux. Etienne Boileau en donna l'exemple en faisant un recueil des actes de sa juridiction. Le parlement de Paris l'imita et eut des registres pour y placer des ordonnances royales qui devaient servir de règle à ses arrêts. Dès le xv^e s., le parlement fonda sur cet usage la prétention d'examiner les ordonnances avant de leur donner force de loi en les enregistrant. Ainsi, en 1462, il refusa d'enregistrer un don fait par le roi au comte de Tancarville, et il fallut un ordre exprès pour l'y contraindre. Le roi triomphait des résistances parlementaires au moyen d'ordonnances spéciales qui commandaient d'enregistrer ou par les *lits de justice*. Ce droit d'enregistrement, qui ne peut se justifier par l'histoire, eut des conséquences très-graves : il arrêta souvent le despotisme, mit un frein aux dépenses et donna au peuple une sorte de sauvegarde, en l'absence de représentation nationale régulière. D'autre part, il entrava quelquefois

d'utiles réformes, par exemple, lorsque le parlement refusa d'enregistrer l'édit de Nantes, 1598, lorsqu'il provoqua, par une opposition systématique à tous les édits, les premiers troubles de la Fronde, lorsque, enfin, il agita, sans les satisfaire, les esprits déjà éveillés du xviii^e s. — Aujourd'hui, l'enregistrement est tout à la fois une mesure fiscale et une garantie pour les particuliers : moyennant un droit déterminé, on fait inscrire sur les registres publics les actes et conventions, qui reçoivent dès lors force de loi. Les lois organiques de l'enregistrement sont celles du 22 frimaire an VII (27 mai 1799), du 14 août 1793, du 12 décembre 1798. Ce service est administré par un directeur général relevant du ministre des finances, par des directeurs, inspecteurs, vérificateurs et receveurs.

Ens (*Anesus*), riv. d'Autriche, affl. de droite du Danube, passe à Rastadt, Steyer, Ens, et finit après 237 kil. de cours; elle reçoit la Salza styrienne et la Steyer. Elle divise l'archiduché d'Autriche en deux parties : *Pays au-dessus de l'Ens* ou Haute-Autriche, cap. *Lintz*, et *pays au-dessous de l'Ens* ou Basse-Autriche, cap. *Vienne*.

Ens, v. de l'empire d'Autriche (Haute-Autriche), sur l'Ens, près de son embouchure dans le Danube; 4,000 h.; à peu de distance de l'anc. *Lauriacum*.

Enseignes, signes sous lesquels se rangent les soldats. Chez les Hébreux, chaque tribu avait son enseigne, Juda un lion, Zabulon un navire, etc. Chez les Egyptiens, les enseignes étaient les images des dieux. Chez les Perses, c'était un aigle ou un manteau au bout d'une lance. Les Grecs avaient une multitude d'enseignes, telles qu'un bouclier, un casque, une branche d'olivier, un sphinx. A Rome, l'enseigne de la légion fut d'abord une poignée de foin placée au bout d'une longue fourche; plus tard, la légion eut pour enseignes des figures d'aigle, de loup, de cheval, de sanglier et de minotaure, plus un morceau de laine carré ou *vevillum* pour chaque cohorte, et une main ouverte ou *signum* pour chaque centurie. Marius remplaça toutes ces enseignes par une seule, l'aigle, qui resta en usage jusqu'à la fin de l'empire. Les Gaulois avaient pour enseignes les bêtes de leurs forêts; les Francs Saliens une tête de bœuf; les Francs Ripuaires une épée. Les Français ont eu pour enseignes les fleurs de lys jusqu'en 1792, le coq gaulois sous la République, l'aigle sous l'Empire, les fleurs de lys sous la Restauration, le coq gaulois de 1850 à 1852; le 2^e empire a repris l'aigle qui avait été si illustré par les victoires du premier.

Enseignes, sous l'ancien régime, officiers d'infanterie qui portaient les *enseignes* ou drapeaux.

Enseignes, officiers de marine qui prennent rang après les lieutenants de vaisseau. A l'origine ils étaient chargés de la garde des *enseignes* ou pavillons de poupe.

Enseignes de boutiques, usage très-ancien, nécessaire lorsque les maisons ne portaient pas de numéros, c'est-à-dire jusqu'au xviii^e s. Les enseignes étaient souvent énormes et suspendues en travers de la rue. Le lieutenant de police, Sartines, ordonna qu'elles seraient accrochées à plat sur les murs, avec une saillie de 4 pouces au plus, 1761. Aujourd'hui encore beaucoup de professions font usage d'enseignes quelquefois bizarres, déraisonnables et prétentieuses.

Ensenada (ZÉNON-SILVA DE SOMODEVILLA, marquis DE LA), ministre espagnol, né à Seca, près de Valladolid, 1690-1762, devint ministre des finances sous Ferdinand VI. L'administration simplifiée, les arts encouragés, la marine militaire augmentée, le commerce protégé, la marine marchande accrue le trésor rempli préparèrent, en les facilitant, les réformes plus radicales du règne de Charles III. Le marquis de la Ensenada fut renversé en 1759, à l'avènement de Charles III.

Ensheim ou **Entzheim**, village de l'arr. et à 10 kil. S. O. de Strasbourg (B.-Alsace); 700 hab. Victoire de Turenne sur le duc de Lorraine, général des Impériaux, 4 oct. 1674.

Ensisheim, ch.-l. de canton de l'arr. et à 25 kil. S. de Colmar (H.-Alsace), sur l'Ill; 3,847 hab. Maison centrale de détention; hôtel de ville de style gothique. Autrefois capitale de la Haute-Alsace et siège du conseil souverain de toute la province, 1659-1674.

Entérinement, vérification à laquelle sont soumis certains actes devant la justice, et qui les rend *entiers* (*integros*), qui en assure l'exécution. Les parlements de l'ancienne France entérinaient presque tous les actes de la chancellerie, lettres patentes, lettres de grâce, lettres de noblesse, commutations de peine.

Entinopus, architecte grec, vivait en 415 ap. l'ère

Prusse (1756). Il servit avec distinction dans la guerre de Sept Ans, fut nommé chevalier de Saint-Louis et envoyé à Londres comme ministre plénipotentiaire. Là, il eut, avec l'ambassadeur, comte de Guerchy, de graves démêlés, fut disgracié officiellement, mais continua à correspondre secrètement avec Louis XV et le comte de Broglie, *l'oreille du roi*. En 1763, le bruit se répandit, à Londres, qu'il était une femme déguisée, et ses ennemis firent si bien que Louis XVI, en l'autorisant à rentrer en France, exigea qu'il revêtît des habits de femme. Il parut donc à Versailles en robe montante, coiffé d'une toque de velours, avec ses membres de maître d'armes et son visage couturé de coups de sabre. Il retourna en Angleterre en 1783, reçut du roi une pension de 12,000 livres, et, à la Révolution, fut réduit à donner des assauts avec le fameux Saint-Georges. Il a composé plusieurs ouvrages d'histoire et d'économie politique publiés en 1775, en 13 vol. in-8°.

Eons (du grec *αιων*, temps), émanations ou manifestations de Dieu, qui concourent à la création du monde, suivant les gnostiques.

Eordée, canton de l'anc. Macédoine, dans la Mygdonie, au N.

Eoua, île de la Polynésie, dans l'archipel Tonga ou des Amis; découverte par Tasman, en 1645.

Epacte, terme du comput ecclésiastique; il indique l'âge de la lune au commencement de chaque année dans le calendrier grégorien. Ainsi, si la nouvelle lune arrive le 25 décembre, la lune aura 6 jours et l'épacte sera VI. Ce fut au VIII^e s. que s'établit l'usage de marquer l'épacte dans les actes publics. Le cycle (ou durée, révolution) des épactes expire avec le nombre d'or ou 19 ans; l'ordre des épactes recommence.

Epaminondas, général thébain, 411-362 av. J. C., était fils de Polymnis et descendant de Cadmus. Malgré sa pauvreté, il reçut une brillante éducation, il apprit la musique sous Denys et Olympiodore, la danse sous Calliphron, la philosophie pythagoricienne sous Lysis de Tarente, l'éloquence sur l'Agora de Thèbes, la guerre sur le champ de bataille de Mantinée, où il sauva la vie à Pélopidas, 385. Témoin des excès du parti oligarchique, de la prise de la Cadmée par le spartiate Phébidas et de l'exil de ses amis, il resta dans sa patrie et se borna à approuver la conjuration des exilés, 379. Après leur victoire, il protégea le parti vaincu, maintint l'ordre et le calme dans la ville, et fut le député de Thèbes au congrès de Sparte, 372, où l'on devait traiter du rétablissement de la paix. Le roi de Sparte, Agésilas, voulait faire exécuter partout, excepté dans les pays dominés par Lacédémone, le traité d'Antalcidas qui donnait à toutes les villes la liberté, c'est-à-dire l'isolement et la faiblesse. Epaminondas déclara que Thèbes resterait à la tête de la ligue béotienne tant que Sparte n'affranchirait pas les cités laconiennes et messéniennes. La guerre fut déclarée. Le roi Cléombrote envahit la Béotie avec 11,000 hommes; Epaminondas le joignit à Leuctres, près de Platée, avec 6,500 soldats. Son habileté stratégique et sa valeur lui donnèrent la victoire, 371; 4,000 Lacédémoniens restèrent avec leur roi sur le champ de bataille, et l'hégémonie de Sparte passa à Thèbes. Epaminondas fit bâtir Mégalopolis en Arcadie, envahit le Péloponnèse, et montra pour la première fois aux femmes de Sparte la fumée d'un camp ennemi. Il repassa l'isthme, lorsque l'athénien Iphicrate fut venu joindre Agésilas, et laissa dans le Péloponnèse un nouveau rempart de la liberté des peuples, la ville de Messène. Accusé d'avoir gardé son commandement au delà du temps prescrit, il gagna sa cause, accepta la charge de nettoyer la ville, en disant que les hommes honorent les emplois, et fut remis à la tête de l'armée qu'appelaient les Péloponnésiens. Le passage de l'isthme fut forcé malgré la présence de 20,000 ennemis, les campagnes furent ravagées, mais l'athénien Chabrias défendit Corinthe avec succès, et les Thébains, jalouxés par les Arcadiens, menacés par un renfort de Celtes et d'Ibères que Denys le Tyran envoyait au secours de Sparte, rentrèrent en Béotie. L'année suivante, Epaminondas sauva, en Thessalie, l'armée où il servait comme simple soldat, 367, fut élu de nouveau général et envoyé pour la 3^e fois dans le Péloponnèse. Il interrompit cette expédition pour venir équiper sur l'Euripe une flotte avec laquelle il fit entrer Rhodes, Chio et Byzance dans l'alliance de Thèbes, et battit l'athénien Lachès. Appelé, en 362, par les Tégéates, il entra une 4^e fois dans le Péloponnèse, faillit surprendre Sparte et gagna sur Agésilas la bataille de Mantinée. Il y fut blessé mortellement et expira en disant : « Je laisse deux filles immortelles, Leuctres et Mantinée. » Diodore

de Sicile le place au-dessus des autres grands généraux de la Grèce. « Chacun de ces hommes illustres offre, dit-il, un élément de gloire, tandis qu'il réunit toutes les grandes qualités; la vigueur du corps, la force de l'éloquence, l'élevation de l'âme, le désintéressement, la générosité et, avant tout, la bravoure et l'habileté stratégique. Tant qu'il vécut, sa patrie eut l'empire de la Grèce; elle le perdit à sa mort. » Pourquoi faut-il qu'un héros si parfait n'ait jamais eu à combattre que des Grecs? V. sa *Vie* par Cornelius Nepos.

Epaphrodite, affranchi et secrétaire de Néron, l'aida à se tuer, et fut condamné par Domitien d'abord à l'exil, ensuite à mort pour avoir porté la main sur un empereur. Le philosophe Epictète fut son esclave.

Epaphus, fils de Jupiter et d'Io, causa, dit-on, indirectement la mort de Phaëton en lui contestant sa naissance. On a dit qu'il fut le fondateur de Memphis.

Eparchie, dans l'empire d'Orient, subdivision d'un thème ou division militaire; — en Russie, diocèse; — dans la Grèce moderne, arrondissement ou subdivision d'un nome.

Epargne, trésor central du royaume de France, établie par François I^{er}, 1523, pour centraliser l'argent de toutes les caisses.

Epargne (Caisses d'), institutions destinées à recevoir les épargnes des artisans et à les tenir toujours à leur disposition, tout en leur en servant les intérêts. La première caisse d'épargne fut créée à Berne, en 1787; elle fut imitée à Edimbourg en 1813, à Londres en 1816, et à Paris en 1818. En 1835, la loi intervint dans l'organisation des caisses d'épargne, pour fixer le maximum des sommes à déposer et le taux des intérêts.

Epaves. Ce mot a désigné les animaux *effarés* (*expavesfacta*), errants, sans guides, puis les objets sans possesseur connu, enfin les personnes nées hors du lieu de leur résidence momentanée. Dans les temps féodaux, les épaves appartenaient aux seigneurs hauts justiciers après un délai fixé, qui variait suivant les coutumes.

Epée (CHARLES-MICHEL, abbé DE L'), fondateur de l'Institution des sourds-muets, né à Versailles, 1712-1789. Fils d'un architecte du roi, il se destina au sacerdoce, reçut un canonicat de l'évêque de Troyes, neveu de Bossuet, et fut excommunié par Beaumont, archevêque de Paris, comme adversaire de la bulle *Unigenitus*. Il entreprit alors l'éducation de deux jeunes sourdes-muettes, se passionna pour son œuvre, et résolut de donner un langage à ces déshérités de la nature. Le premier établissement de sourds-muets fut formé par lui seul, soutenu de ses deniers et entretenu aux dépens même de sa nourriture. Son système consistait à remplacer les sons par les mouvements de la main, et l'audition par la vue. Il imagina un alphabet simple et facile, composé des signes que les sourds-muets emploient le plus fréquemment pour communiquer avec leurs proches, le fit apprendre à ses élèves, et leur donna ainsi d'abord le moyen de comprendre leur maître, et ensuite celui de s'instruire dans la lecture et l'écriture, pour communiquer avec tous les hommes. L'abbé de l'Epée est un des bienfaiteurs de l'humanité, non-seulement par les précieux résultats qu'il a obtenus, mais aussi par l'admirable charité avec laquelle il s'est dépouillé lui-même pour ses malheureux pupilles. On a de lui : *Institution des sourds-muets par la voie des signes*, 1774, réédité sous ce titre : *Véritable manière d'instruire les sourds-muets*, 1784. L'abbé Sicard, son élève, a achevé le *Dictionnaire général des signes employés dans la langue des sourds-muets*.

Epée (Ordre de l'), ordre de chevalerie institué par Gustave Vasa, roi de Suède. L'insigne est une croix de Saint-André formée par deux épées.

Epée. On ignore la forme de l'épée des Romains dans les premiers siècles de leur histoire. Vers la 2^e guerre punique, ils adoptèrent l'épée espagnole, large, solide, courte et à deux tranchants. — L'épée des Gaulois était longue, à un seul tranchant, et si mal trempée qu'après avoir asséné un coup le soldat devait la redresser sur son genou. — Au moyen âge, l'épée des chevaliers était fort longue, lourde, et se maniait avec les deux mains. C'était l'arme par excellence, et celles des héros recevaient des noms : l'épée de Charlemagne s'appelait *Joyeuse*; celle d'Arthur, *Scalibor*; celle de Bradimard, *Flamberge*; de Renaud, *Balisarde*; de Roland, *Durandal*. Ces épées pouvaient fendre en deux un homme armé, comme le firent celles de Charlemagne et de Godefroy de Bouillon. L'épée était, sous l'ancienne monarchie, le symbole de la puissance souveraine. Dans les cérémonies, le connétable la portait nue devant le

roi. L'habitude de porter l'épée, même en temps de paix, inconnue aux Romains, a été transmise aux Français et aux Allemands par les Gaulois et les Germains, leurs ancêtres. De nos jours encore il y a des *épées civiles*, à poignée de nacre, et, par une singulière anomalie, les membres de l'Institut portent l'épée.

Epéens, premiers habitants de l'Elide, qui avaient pour roi Epéus, fils d'Endymion.

Épériès, v. de l'empire d'Autriche, dans le cercle de Sars, à 22 kil. N. E. de Bude (royaume de Hongrie); 9,000 hab. Evêché catholique grec; collège luthérien. Fortifications, grands faubourgs, beaux édifices, entre autres la cathédrale et l'hôtel de ville. Fabriques de draps et de toiles; commerce de cuirs. A 5 kil. d'Épériès sont les salines importantes de *Sowar* ou *Salzbourg*.

Epernay, ch.-l. d'arrond., à 32 kil. de Châlons-sur-Marne (Marne), par 49° 2' 52" lat. N., et par 4° 36' 47" long. E., sur la rive gauche de la Marne et sur le chemin de fer de Paris à Strasbourg; 11,704 hab. Collège, tribunal de commerce, bibliothèque. Epernay est entourée de coteaux qui produisent le fameux vin de Champagne. Son port est très-animé et envoie à Paris beaucoup de bois. Elle est le centre de la fabrication et du commerce des vins de Champagne, que l'on exporte dans le monde entier. Les coteaux sont creusés de caves immenses où le vin est conservé en bouteilles. — Cette ville est très-ancienne; elle a été assiégée par Henri IV en 1592, et prise après une résistance acharnée: le maréchal de Biron périt dans le siège.

Epernon, autrefois *Autrist*, bourg de l'arrond., et à 25 kil. N. E. de Chartres (Eure-et-Loir), sur le chemin de fer de l'Ouest; 1,700 hab. Commerce de blés et de farines. La seigneurie de cette ville fut érigée en duché-pairie pour Nogaret, l'un des favoris de Henri III.

Epernon (JEAN-LOUIS DE NOGARET DE LA VALETTE, duc d'), favori de Henri III, 1554-1642, était issu d'une famille de petite noblesse du Toulousain. Il accompagna le duc d'Anjou au siège de la Rochelle, 1573, et fut surchargé d'honneurs par son maître devenu roi. Chevalier du Saint-Esprit, duc et pair, colonel général de l'infanterie, amiral de France, gouverneur des Trois-Evêchés, du Boulonnais, de la Normandie, de la Touraine, de l'Angoumois, de l'Aunis et de la Saintonge, il reçut encore une dot de 300,000 écus comme futur époux de Christine, sœur de la reine. Après l'assassinat de Henri III, en 1589, il abandonna Henri IV avec la majeure partie des catholiques, et, malgré les efforts du roi pour se l'attacher, intrigua avec Philippe II contre son souverain. Odieux au peuple par sa rapacité, à la noblesse par son orgueil, il ne fit jamais une soumission sincère. Il était dans le carrosse du roi lorsque Ravallac commit son crime, 1610. Aussitôt il somma le Parlement de donner la régence à la reine et se prépara à gouverner en son nom. Mais Concini le supplanta, de Luynes le relégua en Guyenne, Richelieu le priva de ses charges et l'obligea à demander pardon à Sourdis, archevêque de Bordeaux, qu'il avait offensé. Le duc d'Epernon mourut à 88 ans, chargé d'années et d'intrigues.

Eperons. Au moyen âge, les éperons dorés étaient le signe distinctif des chevaliers. D'après une ordonnance de 1270, on coupait sur un fumier les éperons dorés de celui qui les portait sans être noble du côté paternel. Lorsqu'on faisait un chevalier, le parrain lui chaussait les éperons; lorsqu'on le dégradait, les éperons étaient brisés ou enlevés. Ils formaient aussi une redevance féodale.

Eperons (Journée des), nom donné à deux batailles perdues par les Français: celle de Courtray, 1302, où les Flamands trouvèrent 4,000 paires d'éperons dorés, dont ils suspendirent 500 dans la cathédrale de Courtray; — celle de Guinegate, 1513, où la gendarmerie, saisie d'une terreur panique, se servit plus de ses éperons que de ses épées.

Eperon d'or (Ordre de l'). Ordre civil et militaire, créé par le pape Paul III, réformé par Grégoire XVI, en 1841. La décoration est une croix d'or à huit pointes, émaillée de rouge, avec l'effigie de saint Sylvestre, et de laquelle pend un petit éperon.

Epéus, roi des Epéens en Elide. — Fils de Panopée, constructeur du cheval de bois, à l'aide duquel les Grecs entrèrent dans Troie; fondateur de Métaponte en Italie.

Epfig, bourg de l'arrond. de Schlestadt (B.-Alsace). Tuiles, grains, vins, fer; ébénisterie; 5,008 hab.

Ephèse, anc. ville de l'Asie Mineure, à 60 kil. S. de Smyrne (Ionie), sur le Caystre et près de la mer Egée.

Elle fut célèbre, dès la plus haute antiquité, par son temple de Diane, qui fut deux fois reconstruit. Le plus antique était d'architecture égyptienne, long de 140 m. et large de 75. Le second, à la construction duquel contribuèrent toutes les villes grecques d'Asie, était un monument d'ordre ionique, et fut regardé comme une des merveilles du monde. On y travailla plus de deux siècles. Il fut brûlé par Erostrate, qui voulait rendre son nom immortel, le jour même de la naissance d'Alexandre, 356 avant J. C. Le troisième temple, œuvre de Chiromocrate, fut orné par les plus grands artistes de la Grèce; Praxitèle sculpta l'autel, Parrhasius et Apelle le décorèrent de peintures; mais sa statue d'or de Diane et la richesse de son trésor attirèrent les Barbares: il fut pillé par les Goths, débarqués en Asie Mineure pendant l'anarchie militaire, 263. Constantin le fit raser. Ephèse a vu naître Héraclite, Parrhasius et Apelle; saint Paul y prêcha, 57; Timothée en fut le premier évêque; le troisième concile œcuménique y fut tenu, 431. Aujourd'hui les ruines de cette illustre cité sont dispersées à l'embouchure du Caystre, au milieu d'un marais qui borde la rive gauche de ce fleuve, et ne consistent plus qu'en quelques pans de murs, parmi lesquels on croit reconnaître ceux du temple. Le village d'*Ajasluk* est bâti un peu au-dessus, sur des ruines plus modernes.

Ephètes, nom des juges qui formaient, à Athènes, un tribunal criminel auquel on pouvait en appeler des sentences des autres tribunaux. Il fut institué par Dracon et réformé par Solon. Il y avait 51 éphètes, 5 par tribu, et le dernier choisi par le sort.

Ephialte, Trachinien, qui dirigea les Perses de Xerxès, par un sentier de l'œta et les conduisit en deçà des Thermopyles, sur les derrières de Léonidas. Le sentier d'*Ephialte* fut suivi par Caton, lieutenant d'Acilius Glabrien, dans la guerre contre Antiochus.

Ephod, vêtement sacerdotal des Hébreux. C'était une robe de lin à manches, qui tombait par devant jusqu'aux genoux, et, par derrière, jusqu'aux talons.

Ephore, historien grec, né à Cyme en Eolide, vers 380 av. J. C. Il fut, avec Théopompe, élève d'Isocrate, qui lui donna le conseil de quitter l'éloquence pour l'histoire. Ephore composa une *Histoire générale* en 30 livres, commençant au retour des Héraclides et s'étendant jusqu'au siège de Périnthe, en 341. Cet ouvrage traitait de l'histoire des Barbares comme de celle des Grecs; il fut le premier essai d'histoire universelle. Il est perdu ainsi que tous les autres livres d'Ephore. Les courts fragments qui en restent ont été recueillis par Müller, dans les *Fragmenta historicorum Græcorum*, Paris, 1841, in-8°, 1^{er} vol., p. 234-277.

Ephores (ἐφοροί, inspecter), magistrats de Sparte, établis par Lycurgue, suivant Hérodote et Xénophon, par le roi Théopompe, suivant Aristote. « Ils avaient, dit Xénophon (*Rép. de Sparte*, 8), le droit d'imposer des amendes, de les faire payer sur-le-champ, d'interdire les magistrats au milieu de leurs fonctions, même de les emprisonner et de leur intenter un procès criminel. » Ils étaient au nombre de cinq, autant sans doute qu'il y avait de tribus locales ou de quartiers à Sparte. Ils étaient annuels, et ils semblent avoir exercé, dès l'origine, sur tout ce qui concernait la vie civile des Spartiates, une juridiction qui ne fut peut-être jamais déterminée, et qui admit, par conséquent, un accroissement indéfini. On les a comparés aux tribuns de Rome, et, en effet, ils ont avec eux plus d'un trait de ressemblance. Le roi Cléomène III abolit leur magistrature.

Ephra, anc. v. de Judée, tribu de Manassé; patrie de Gédéon.

Ephraïm, 2^e fils de Joseph, donna son nom à une tribu israélite établie entre le Jourdain et la mer, au S. de la tribu de Manassé, au N. des tribus de Dan et de Benjamin. V. *Sichem*.

Ephrem (Saint) de Nisibe, né vers 320, mort vers 378, le plus célèbre théologien de l'Eglise de Syrie. Disciple de saint Jacques, évêque de Nisibe, et retiré dans la solitude, il passa sa vie à écrire des instructions pour les moines, à prêcher la foule qu'attirait son éloquence vive et poétique, et à composer des commentaires sur l'Ecriture sainte et des hymnes. Il refusa l'épiscopat et contrefit l'insensé pour échapper à cet honneur, mais il eut, de son temps, une autorité égale à celle des plus grands évêques. Ses ouvrages, écrits en syriaque, ont été traduits en grec, en latin et en français, Paris, 1840.

Ephyre, nom primitif de *Corinthe*.

Epicces, aromates confits ou enveloppés dans du sucre et employés comme digestifs à la fin ou même hors des

repas, jusqu'au xvii^e s. On pensait que ces stimulants aidaient l'estomac dans ses fonctions, et l'usage en était universel. Aussi les épices étaient-elles regardées comme un présent honorable, et offertes par les corps municipaux aux rois, princes ou grands seigneurs qui faisaient leur entrée dans les villes. Aux fêtes de famille et au nouvel an on donnait des épices, comme aujourd'hui des dragées et des fruits confits. De même les plaideurs heureux offraient des épices aux juges, et ceux-ci les recevaient avec tant de bienveillance que saint Louis et Philippe le Bel crurent nécessaire de leur fixer un maximum. Puis les épices devinrent un don en argent, et, au xv^e siècle, le don devint une redevance payée d'avance. On appela épices la somme reçue par les juges pour l'examen d'un procès. Cet abus, rendu nécessaire par la vénalité des charges, se maintint jusqu'à la Révolution.

Epices (îles aux), nom des Moluques. V. ce mot.

Epicharis, affranchie connue par sa participation au complot de Pison contre Néron, en 65. Dégoûtée de la lenteur des conjurés, elle chercha à gagner les commandants de la flotte de Misène, fut dénoncée par l'un d'eux, emprisonnée et soumise aux plus cruelles tortures ; elle s'étrangla avec son lacet, et sut garder, dit Tacite, « à des étrangers, presque à des inconnus, une fidélité inébranlable ; tandis que des hommes libres, des chevaliers et des sénateurs, avant la moindre épreuve, trahissaient à l'envi les plus chers objets de leur attachement. » (*Annales*, xv, 57.)

Epicharme, poète et philosophe grec, né dans l'île de Cos, vers 540 av. J. C., mort vers 450, passa sa jeunesse à Mégare en Sicile, et le reste de sa vie à Syracuse, à la cour du roi Hiéron. Après s'être occupé de philosophie, il conçut le projet de changer en comédies régulières les farces grossières qui récréaient les Grecs de Sicile, 484. Il inventa des types, tels que l'ivrogne et le parasite, qui fut si souvent mis en scène après lui. A l'imitation des poètes athéniens, il fit descendre les dieux de l'Olympe sur les planches, et représenta Neptune, Hercule et Mercure pêchant à la ligne pour approvisionner les festins de l'Olympe. L'ami de son père, Pythagore, ne pouvait lui avoir inspiré beaucoup de respect pour le polythéisme du vulgaire. Il fut le modèle des poètes de la comédie moyenne à Athènes. Les fragments d'Epicharme ont été publiés par Grotius dans les *Excerpta ex Tragœdia et Comœdia*, Paris, 1826, in-8°. V. Otfried Müller, *les Doriens*, IV.

Epiciers, un des six corps de métiers de Paris. Il comprenait, à l'origine, les apothicaires, les confiseurs, les ciriers, les chandeliers. Il y avait 28 épiciers seulement en 1292. Ils avaient pour patron saint Nicolas.

Epionémidiens, une des trois tribus locriennes. V. *Locride*.

Epictète, philosophe stoïcien, né à Hiéropolis en Phrygie, vécut au i^{er} s. de l'ère chrétienne. On ne sait rien de sa naissance ni de sa jeunesse ; amené à Rome, il y fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, et trouva, sous un maître qui se vengeait d'avoir été esclave, l'occasion d'exercer la force de son âme et d'éprouver la trempe de ses armes stoïciennes. Quelles que soient les subtilités de la philosophie du Portique et l'orgueil des préceptes de Zénon, on ne peut qu'admirer la hauteur à laquelle s'est élevé Epictète, et la lière indépendance qu'il a gardée dans les fers. Il n'a pas vanté la liberté inattaquable du sage des stoïciens, il l'a pratiquée ; il n'a pas foulé aux pieds dans ses écrits les plaisirs et les richesses, il a vécu sans aucun de ces biens et n'a manifesté ni rancune contre le sort ni mépris pour les hommes. Un jour, Epaphrodite lui cassa la jambe. « Je l'avais bien dit, répartit Epictète, que vous me la casseriez. » Après la mort de son maître, il recouvra sans doute sa liberté, mais, peu après, il fut compris dans l'édit de proscription de Domitien qui bannissait les philosophes, et se retira à Nicopolis en Epire. Il y enseigna la philosophie par l'exemple de sa vie encore plus que par ses leçons. — Epictète subordonne à la morale la physique de Zénon et de Cléanthe aussi bien que leur logique. Il fait passer partout la théorie après la pratique, et pense que les préceptes n'ont de valeur que par les actions qu'ils font naître. La philosophie d'Epictète, c'est le stoïcisme examiné par un esprit ferme et indépendant, et mis au service d'une grande âme qui ne veut pas sentir la souffrance. Voici quelques-unes de ses pensées : Rien n'est à nous, si ce n'est nous-mêmes, c.-à-d. nos pensées et notre volonté. — Si ton frère te fait une injustice, ne considère pas l'injustice, mais songe que c'est ton frère. — Si l'on te rapporte que quelqu'un a

mal parlé de toi, ne te mets pas en peine de te justifier, réponds seulement : il n'a pas connu mes autres défauts, car il aurait dit encore plus de mal de moi. — La vie est une longue et rude campagne : les uns sont généraux, les autres soldats. Chacun doit accomplir son devoir, quelque dur qu'il soit, et rester ferme à son poste. — Il n'existe pas d'ouvrage écrit par Epictète lui-même ; Arrien son disciple a rédigé le traité *de la vie et de la mort d'Epictète*, 8 livres de *Dissertations sur Epictète et sa philosophie*, dont il reste la moitié, et le fameux *Manuel*. Ces ouvrages ont été publiés par Schweighæuser sous ce titre : *Epictetæ philosophiæ monumenta*, Leipzig, 1799-1800, 5 vol. in-8°. Le *Manuel* a été traduit en français par Dacier, 1715, Pillot, 1814 ; les *Dissertations* par Thurot, 1858.

Epicure, philosophe grec, né à Gargette, près d'Athènes, 357-270 av. J. C., fut le fondateur de la secte qui porte son nom. Il devint philosophe en lisant les livres de Démocrite et les vers d'Hésiode sur le chaos, et, après avoir suivi les leçons de l'académicien Xénocrate, il ouvrit lui-même une école à Mitylène, puis à Lampsaque, et enfin à Athènes. Epicure a été fort maltraité par les écrivains ses contemporains ou par ceux qui vinrent après lui. Denys d'Halicarnasse l'appelle le plagiaire de Démocrite et d'Aristippe. Cimon le syllographe le traite d'effronté et de misérable. Mais Diogène de Laerte déclare que ces accusations sont de pures folies, et il ajoute que le maître de l'épicurisme se contentait d'eau claire et de pain bis. Il reste d'Epicure les *Maximes certaines*, 3 *Lettres* sur la physique, les phénomènes célestes et la morale, et quelques parties du *Traité de la nature*, retrouvées dans les ruines d'Herculanum. Il divise la philosophie en 3 parties : la *canonique*, sorte de préparation philosophique et d'introduction à la morale, est l'étude de l'entendement, de l'origine et du degré de certitude des idées ; la *physique* embrasse l'étude entière de la nature, et se propose de faire connaître les secrets de l'univers pour affranchir l'homme de la superstition et de la crainte ; l'*éthique* a pour objet ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter pour arriver au bien-être, but suprême de l'humanité. Epicure refuse à l'homme la connaissance de la vérité, parce que ses idées lui viennent toutes des sens, qui le trompent. Il déclare que l'univers a toujours été et sera toujours, parce que rien ne vient du néant et que rien n'y rentre, qu'il est un composé d'atomes indivisibles et immuables, doués d'un mouvement par lequel ils se rencontrent, se combinent et constituent des corps composés ; qu'il n'y a point, par conséquent, de Dieu créateur, ordonnateur et conservateur, de châtiments ou de récompenses, et que, si Dieu existe, il est retiré loin de ce monde dans une inaltérable tranquillité. Il fonde sa morale sur l'intérêt bien compris. « Lorsque nous posons en principe, dit-il dans sa lettre à Ménécée sur la morale, que le bien-être est la fin de l'homme, nous n'entendons pas parler des plaisirs de la luxure, comme le pensent certains hommes qui méconnaissent notre doctrine ou qui l'interprètent méchamment. Le bien-être, tel que nous l'entendons, consiste dans la santé du corps et dans la quiétude de l'âme. » La morale d'Epicure est donc bien supérieure à celle d'Aristippe. Mais l'intérêt est un faible gardien pour l'homme contre ses appétits et ses faiblesses, et beaucoup d'épicuriens ont pu dire comme Horace : *Nunc in Aristippi fortim præcepta relabor*. Une morale sans Dieu ni devoirs devient aisément une morale sans dignité, sans efficacité, et le *sobre* Epicure, comme l'appelle Alfred de Musset, est resté le patron des tables bien servies et le coryphée des voluptés sans frein. — V. Diogène de Laerte, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, l. X ; *Traité de la nature* d'Epicure, dont les fragments ont été publiés par Orelli, Leipzig, 1818 ; Lucrèce, dont le poème *De Natura rerum* est l'exposition à la fois technique et enthousiaste du système épicurien.

Epidamne, nom primitif de *Dyrrachium*.

Epidaur,auj. *Pidaura*, v. de Grèce (Argolide), sur le golfe de Nauplie. Ruines du temple d'Esculape et d'un théâtre. Une assemblée y proclama, au commencement de 1822, l'indépendance de la Grèce.

Epidaur, anc. v. de Laconie, à 4 kil. N. de la ville moderne de *Napoli de Malvoisie*.

Epigones. Ce sont les fils des 7 chefs venus avec Polynice pour assiéger Thèbes usurpée par Etéocle. Les Epigones prirent la ville, devant laquelle avaient péri leurs pères à l'exception de l'un d'eux, Adraste.

Epigramme, c'est-à-dire en grec *inscription*. Chez les modernes, une épigramme est une courte pièce de

traire, est sillonné par de nombreuses rivières, tributaires du haut Amazone. Les principales sont : l'Ypura ou Caqueta, le Putumayo, le Napo, la Piquena, la Pastaza, le Vieux-Maragnon, qui sont, la plupart, navigables. Dans les montagnes sont les lacs de Pablo et de Caicocha. Le climat varie suivant l'altitude : brûlant le long de l'Océan, chaud et humide dans les plaines de l'E., tempéré sur les pentes, il est doux et égal sur le plateau. Mais des orages épouvantables, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques compensent la douceur du ciel et les charmes du printemps perpétuel de Quito. Le sol est fertile et en partie couvert de riches forêts vierges. Les productions principales sont : le cacao, le tabac, le sucre, les céréales, le caoutchouc, une grande variété de fruits, de plantes médicinales et de baumes. Les métaux précieux sont abondants, mais mal exploités. L'industrie principale est la fabrication des chapeaux de paille dits de Guayaquil; il y a aussi des manufactures d'étoffes grossières à Peguechi et dans la vallée de Chillo, près de Quito. Le commerce s'est élevé, en 1861, à 38,885,000 francs, dont 25,078,000 à l'importation, et 13,805,000 à l'exportation. Il n'y a ni armée permanente ni marine. Les recettes et les dépenses sont d'environ 6,000,000. La dette extérieure monte à 40,000,000, non compris les intérêts arriérés depuis 1854. Le pays se divise en 12 provinces, renfermant 41 cantons et 314 paroisses. Capit. *Quito*; v. princ. : Latacunga, Rio-Bamba, Esmeralda, Alausi, Guayaquil, Santa-Elena, Cuença, Loxa. Les principales tribus indigènes sont les Maynas et les Omaguas, qui errent dans les forêts et vivent de chasse et de pêche. — Les pays qui forment aujourd'hui la république de l'Equateur étaient soumis, pendant la domination espagnole, à la capitainerie générale de Quito. Après la guerre de l'indépendance, ils firent partie de la république de Colombie, et comprenaient les 3 départements de l'Equateur, Guayaquil et l'Assuay, 1814. En 1831, la Colombie se divisa en 3 républiques : Venezuela, Nouvelle-Grenade et Equateur. En 1835, l'Equateur se donna une constitution, modifiée en 1838 et refaite en 1850, après beaucoup de troubles. La république a un président élu pour 4 ans, un sénat de 24 membres et une chambre des députés élue à raison de un membre par circonscription de 50,000 habitants. Le suffrage universel et direct nomme le président, le vice-président, les sénateurs, les députés, les gouverneurs des provinces, les chefs des cantons et des communes et les conseillers municipaux. L'esclavage est aboli.

Equedreville, bourg de l'arrond. de Cherbourg (Manche). Commerce de salaisons, grains, bestiaux; 4,754 hab.

Eques (*Æqui*, *Æquicolæ*), anc. peuple du Latium, qui habitait, au N. des Herniques, un pays couvert par l'Apennin; v. princ. *Préneste*. Ils firent à la république romaine une guerre d'incursions, de pillages et de surprises que favorisait singulièrement la nature de leur pays et sa proximité de la plaine du Tibre. En 493 av. J. C., ils ravagèrent le vieux Latium, de concert avec les Sabins et les Volsques; en 475, ils pillèrent le pays des Herniques devenus alliés de Rome; en 468 Sp. Furius, en 458 L. Minucius furent enveloppés par ces hardis montagnards que battirent les dictateurs Quinctius Capitolinus et Cincinnatus. Ils furent enfin soumis, au iv^e s. av. l'ère chrétienne, avec tout le Latium, s'unirent aux Samnites, en 305, pendant la guerre de l'indépendance italienne, et furent exterminés comme leurs alliés.

Equicola (MARCO), littérateur italien, né à Alvelo, 1460-1539. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les plus intéressants sont : *Institutione al comporre in ogni sorte di rima della lingua volgare*, 1541, traité de prosodie, curieux par de nombreuses citations d'auteurs italiens et par des recherches sur les origines de la littérature; six livres *Della natura d'amore*, 1525, traduits en français par Chapuis, 1598; *Cronica di Mantova*, histoire de Mantoue, dans laquelle sont rejetées les fables répandues sur les premiers temps de cette ville. Enfin, Equicola a composé une *Apologie de la France*, traduite en français et publiée par Sertenas, Paris, 1550.

Equinoxes. On appelle ainsi les deux points d'intersection de l'équateur et de l'écliptique; lorsque le soleil s'y trouve, les jours et les nuits sont d'égale durée par toute la terre. L'équinoxe de printemps tombe le 21 mars, et l'équinoxe d'automne le 23 septembre. Les équinoxes sont toujours accompagnées de tempêtes.

Equinoxial (Océan), partie de l'Océan située entre les tropiques. Le *grand océan équinoxial* est placé entre

les côtes d'Amérique et d'Asie; l'*océan Atlantique équinoxial*, entre les côtes d'Afrique et d'Amérique.

Equinoxiale (Ligne). V. *Equateur*.

Equitures (*Equituri*), tribu de l'anc. Gaule, sur les bords de la Durance.

Equotuticum ou **Equotutum**, anc. v. d'Italie, chez les Hirpins (Samnium); fondée par Diomède. Auj. *Ariano*.

Erard (SÉBASTIEN), facteur d'instruments de musique, né à Strasbourg, 1752-1831. Il vint à Paris en 1768, fut d'abord ouvrier chez un facteur de clavecins, et se fit connaître par son clavecin mécanique. Il construisit, pour la duchesse de Villeroy, sa protectrice, le premier piano fait en France. Bientôt les commandes affluèrent, et le génie inventif d'Erard perfectionna ses premiers essais. C'est ainsi qu'il imagina le *piano organisé* avec deux claviers, l'un pour le piano, l'autre pour l'orgue, qu'il en rendit le clavier mobile, qu'il inventa l'*orgue expressif*, et, enfin, qu'il remplaça les harpes à *crochets* par les harpes à *fourchettes*. En 1808, il construisit un piano à queue, et, en 1811, une harpe à double mouvement. Enfin, il mit le comble à sa réputation en construisant le grand orgue de la chapelle des Tuileries, qui fut détruit en 1830.

Erarie, roi des Ostrogoths, fut élu après le meurtre d'Ildibald, en 541. Détesté des Ostrogoths, parce qu'il était Ruge de naissance, et découragé par les succès de Bélisaire, il engagea, avec Justinien, des négociations cachées, et fut tué par les siens, en 541. Totila, neveu d'Ildibald, lui succéda.

Erasistrate, médecin et anatomiste grec du iii^e s. av. J. C., né à Julis, dans l'île de Céos, ou à Chios selon Galien. D'après Pline, il était petit-fils d'Aristote. Il étudia sous Chryssippe de Cnide, Métrodore et Théophraste, vécut à la cour de Séleucus Nicator, roi de Syrie, et se fit une grande réputation en guérissant Antiochus, fils du roi, qui aimait la femme de son père. Il passa ensuite à Alexandrie, dont l'école de médecine était déjà célèbre, et, abandonnant la pratique de son art, il se consacra aux recherches anatomiques. Celse prétend qu'il disséqua des criminels vivants. Il reconnut que les nerfs ont leur origine dans la substance du cerveau, donna au canal aérien, qui va du gosier aux poumons, le nom de *trachée artère*, soutint que les liquides ingérés passent par l'œsophage pour se rendre dans l'estomac, et non par la trachée artère pour remplir les poumons; enfin, il attribuait la sensation de la faim à la vacuité de l'estomac. Mais il supposait que l'air remplissait les artères, ce qui, sans doute, l'empêcha malgré sa sagacité d'arriver à la découverte de la circulation du sang. Ses ouvrages sont perdus; mais ils sont souvent cités par Galien.

Erasmus (DESIDERIUS OU DESIRÉ), né à Rotterdam en 1467, mort à Bâle en 1536. Il fut, selon les expressions de son épitaphe « un homme illustre de toutes façons, d'une érudition universelle et incomparable, et d'une prudence égale à sa science. » Enfant naturel, il devint orphelin à 13 ans, étudia les lettres anciennes à l'école de Deventer, et prononça ses vœux au couvent de Stein ou Emaüs, près de Gouda, en 1487. L'évêque de Cambrai lui donna les moyens d'aller achever ses études à Paris, et il passa quelque temps au collège de Montaigu, dont la mauvaise nourriture compromit sa santé et lui laissa une longue rancune. L'enseignement scolastique de la Sorbonne lui donna la haine de la théologie pédantesque, comme la vie des moines d'Emaüs l'avait irrité contre l'hypocrisie religieuse. Ces deux sentiments se retrouvent dans tous ses écrits. Echappé du collège de Montaigu, Erasmus partit pour l'Angleterre, se lia avec Thomas Morus et Jean Colet, se perfectionna à Oxford dans la langue grecque, et revint sur le continent en 1499. A Paris, à Orléans, à Louvain, à Rotterdam, à Bruxelles, il écrit tout en voyageant, il recueille ses *Adages* tout en travaillant pour gagner le pain de chaque jour. En 1506, il reçut, à l'université de Turin, le grade de docteur en théologie, visita Rome et les principales villes de l'Italie, et, si ce séjour dans le pays de la Renaissance n'ajouta rien, comme il se plaisait à le répéter, au trésor de ses connaissances, en revanche il lui fournit la matière de son immortelle satire, *l'Eloge de la Folie*. De retour en Angleterre, il enseigna le grec à Cambridge, revint dans son pays, et fut mis à l'abri du besoin par une pension de 400 florins que lui accorda Charles-Quint, avec le titre de conseiller royal. Il résida quelque temps à Bâle auprès de l'imprimeur Froben, se retira à Fribourg en Brisgau, en 1529, pour fuir les persécutions des réformateurs, d'autant plus acharnés

Belgique, Tournai, Oudenarde, Gand, Dendermonde, Rupelmonde et Anvers; en Hollande l'*Escaut oriental* passe à Berg-op-Zoom et finit entre les îles de Schouven et de Nord-Beweland, au-dessous de Ziericksee; l'*Escaut occidental* finit entre Flessingue et Helvoëthuis ou l'Ecluse. Ces deux branches communiquent entre elles et avec la Meuse et le Wahal par les canaux naturels qui séparent les îles de la Zélande. Le cours de l'Escaut est de 350 kil., dont 85 pour la France. Son bassin est riche et admirablement cultivé. Il reçoit à gauche : la *Sensee*, la *Scarpe* et la *Lys*; à droite : la *Ronelle*, la *Haisne*, la *Dender*, le *Rupel*. Les Hollandais ont longtemps fermé l'Escaut et condamné à la ruine le port d'Anvers au profit de Rotterdam et d'Amsterdam; ils sont encore aujourd'hui maîtres des bouches du fleuve, mais, depuis 1852, la navigation y est libre. Ils viennent d'entreprendre le barrage de l'Escaut occidental, afin, disent-ils, de rendre plus praticable le chenal oriental qui s'ensable; ce projet a produit en Belgique et ailleurs quelque émotion. L'Escaut communique avec la Somme et l'Oise par le canal de Saint-Quentin.

Escaut (Département de l'), département français formé de la Flandre orientale, en 1801, après le traité de Lunéville; ch.-l., Gand; arrondissements Gand, Oudenarde, Dendermonde et le Sas-de-Gand. Restitué au roi des Pays-Bas en 1814, ce pays a repris son ancien nom.

Eschenbach (WOLFRAM D'), poète ou *minnesinger* allemand du XIII^e s., né au château d'Eschenbach, près de Nuremberg en Bavière. On ne sait ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Noble et pauvre, il se mit au service des grands, et mérita la faveur de ses protecteurs par ses services militaires plutôt que par les éloges de ses poésies. Choisi pour juge du combat poétique que se livrèrent les *minnesinger* réunis au château de Wartbourg, en 1207, il y prit part lui-même et remporta le prix. Ses deux principaux ouvrages sont : le *Titarel* et le *Parcival*, dont le second seul est achevé. Ce sont des développements poétiques sur la recherche du saint Graal, vase qui, disait-on, avait servi à Jésus-Christ lors de sa dernière cène. Le *Parcival* a été publié à Strashourg, 1477, et à Berlin, 1788. Lachmann a donné à Berlin une édition critique des œuvres de Wolfram d'Eschenbach, 1833. L'auteur imite ordinairement les troubadours français, particulièrement un certain Kiat le Provençal, aujourd'hui inconnu. Il cite aussi Chrétien de Troyes, dont il connaissait le *Percheval*, et qu'il blâme d'avoir défiguré l'histoire de son héros. Wolfram peint avec feu les prouesses chevaleresques, il chante l'amour avec décence et dignité, il conte avec clarté et avec esprit, et, comme il s'en vante, « il guide son lecteur d'une main toujours sûre, et lui montre sans cesse le but où il le mène. »

Eschenburg (JEAN-JOACHIM), littérateur allemand, né à Hambourg, 1745-1820. Il a traduit en allemand les *Œuvres de Shakespeare*, Zurich, 1798-1806, 12 vol., traduction correcte, élégante et complète. Il a aussi traduit en vers *Esther* et *Zaïre*, et a donné une *Collection de modèles pour servir à la théorie et à l'histoire des belles-lettres*, Berlin, 1788-1795.

Eschenmayer (CHARLES-ADOLPHE), philosophe allemand, né à Neuenbourg (Wurtemberg), 1768-1864, fut professeur de médecine et de philosophie à l'université de Tubingen. D'abord disciple de Jacobi, il inclina bientôt vers le mysticisme. Il reconnaît que la philosophie peut arriver par le sentiment, la perception et la volonté, aux idées de beauté, de vérité et de vertu; mais il ajoute qu'elle ne peut s'élever plus haut, tandis que la foi, qui se sert d'une intuition spéciale, nous conduit jusqu'à la connaissance de Dieu; la foi est donc supérieure à la philosophie, comme la sainteté divine est supérieure à la vertu humaine. Nous citerons parmi les ouvrages d'Eschenmayer : *Système de philosophie morale*, Stuttgart, 1818; *Philosophie de la religion*, Tubingen, 1818-1824; *La philosophie de la religion de Hegel comparée avec le principe chrétien*, 1834; *L'Organon du christianisme*, Stuttgart, 1843.

Escherny (FRANÇOIS-LOUIS, comte D'), né à Neuchâtel en Suisse, 1755-1815, parcourut l'Europe, vivant avec les hommes d'Etat et les philosophes. On a de lui : *Tableau historique de la Révolution française jusqu'à la fin de l'Assemblée constituante*, Paris, 1815, 2 vol. in-8°; *De l'Egalité*, précédé de l'*Eloge de J. J. Rousseau*, 1796, 2 vol. in-8°.

Eschine le Socratique, *Æschines*, philosophe grec, né à Athènes, s'attacha à Socrate dès sa jeunesse. Il fut

toujours pauvre et souvent méprisé. Banqueroutier à Athènes, expulsé de Syracuse avec Denys le Jeune, traité de sophiste par Platon qui lui enleva son unique élève, il fut encore appelé voleur par son ami Aristippe, qui, l'entendant lire un dialogue philosophique à Mégare, prétendit qu'il le tenait de la veuve de Socrate. Il reste sous son nom trois dialogues : *Sur la vertu*, *Eryxias* et *Axiochus*. Ils ont été édités par Boeckh, Heidelberg, 1810.

Eschine, orateur athénien, rival de Démosthène, né dans le dème de Cothocide vers 589 av. J. C., mort à Samos en 314. Fils d'un maître d'école, il aida d'abord son père, puis fut employé dans un gymnase à lutter avec les jeunes gens qui s'y exerçaient. Plus tard, l'orateur Antiphon et le démocrate Eubulus le prirent successivement pour secrétaire, et, en quittant Eubulus, Eschine se fit acteur et ne parvint qu'à jouer médiocrement les troisièmes rôles. Devenu soldat, il se distingua à Mantinée, 362, à Tamynes en Eubée, 358, et reçut une couronne. C'est en 360 qu'il parla pour la première fois à la tribune. La puissance de sa voix, la promptitude de son esprit, sa connaissance des lois athéniennes acquise chez Antiphon et Eubulus, l'habitude de paraître en public qu'il avait prise au théâtre, tous ces avantages lui assurèrent promptement un rang distingué parmi les orateurs athéniens. Ennemi déclaré de Philippe, il fut envoyé dans le Péloponnèse pour dénoncer le roi de Macédoine à toute la Grèce et former contre lui une confédération. Il ne trouva à l'assemblée de Mégapolis que des peuples indifférents et des orateurs vendus ou aveugles. Dès lors, soit qu'il désespérât de l'indépendance hellénique, soit qu'il ait été séduit comme les autres par l'or et les promesses de Philippe, soit enfin qu'il espérât préserver Athènes de plus grands malheurs par une soumission déguisée, il changea de parti et devint le serviteur du roi qu'il avait attaqué. Les trois ambassades dont il fit partie avec Démosthène et qui n'empêchèrent pas les Macédoniens de traverser les Thermopyles et de ravager la Phocide, démasquèrent Eschine aux yeux clairvoyants de son collègue. Démosthène le fit accuser de trahison par Timarque; mais Eschine prouva que Timarque, par l'infamie de ses mœurs, était indigne de parler devant le peuple, et le malheureux se pendit de désespoir. Dès lors Eschine forma dans Athènes un parti macédonien, et se crut assez fort pour servir ouvertement son patron. Il défendit l'exilé Antiphon, accusé d'avoir voulu brûler la flotte à l'instigation de Philippe; il fit rendre un décret par les Amphictyons contre la ville d'Amphissa que convoitait le roi, lui fit confier le soin de la punir, et prépara ainsi la seconde guerre sacrée, la conquête de la Locride, la bataille de Chéronée et l'asservissement de la Grèce. En même temps, il soutenait contre Démosthène une lutte vigoureuse. En 338, il attaqua la légalité de la proposition de Ctésiphon qui demandait une couronne d'or pour Démosthène; l'affaire ne fut jugée que 8 ans après : ce fut le plus mémorable combat que la parole ait jamais soutenu. L'habileté d'Eschine, son assurance, l'éclat de son style et l'abondance précieuse de ses preuves, ne purent empêcher sa défaite; en face de son rival, l'orateur jusqu'alors victorieux ne parut plus qu'un homme habile. Démosthène, dédaignant la défense qu'Eschine avait prétendu lui imposer, dévoila ses perfidies, le châtia plus encore qu'il ne le réfuta, unit sa propre cause avec celle de ses concitoyens, et appela les dieux mêmes à venger Démosthène menacé et la liberté trahie. Eschine quitta l'assemblée avant la fin de cette réponse, et s'exila d'Athènes. Il passa plusieurs années dans l'Ionie et la Carie, et, après la mort d'Alexandre, qui lui enlevait ses dernières espérances, il alla fonder à Rhodes une célèbre école d'éloquence, 325. Plutarque, dans ses *Vies des dix orateurs*, et Cicéron (*de Oratore*, III, 56), rapportent qu'il lut aux Rhodiens son discours et celui de son adversaire; comme ses auditeurs étaient transportés d'enthousiasme, il ajouta : « Que serait-ce donc, si vous aviez entendu le monstre lui-même ! » Il nous reste d'Eschine le discours *contre Timarque*, « cruel, infamant et plein de venin, » dit Aulu-Gelle; l'apologie de sa conduite dans l'affaire de l'*Ambassade*, et le discours *contre la Couronne*. Ils sont dans Reiske, *Oratores Græci*, Leipzig, 1771, in-8°; Bekker, *Oratores Attici*, Oxford, 1822, in-8°. Ils ont été traduits en français par MM. Stiévenart et Plougoulm.

Eschscholtz (JEAN-FRÉDÉRIC), voyageur et naturaliste allemand, né à Dorpat, 1795-1831, fit partie, avec Chamisso, du voyage de découvertes entrepris par Kot-

zebue de 1815 à 1818. Il fit de nombreuses observations sur les productions marines et réunit une belle collection de minéralogie. Il fournit à Kotzebue, pour le récit de son voyage, la description de plus de 2,400 animaux qu'il avait observés. Il a laissé en outre 5 livraisons d'un ouvrage intitulé : *Atlas zoologique*, Berlin, 1829-1835. On trouvera dans les tomes III et IV du *Voyage* de Kotzebue les observations d'Eschscholtz sur la formation des îles de corail dans le Pacifique.

Eschwege, v. de Prusse, dans le cercle de Basse-Hesse (anc. électorat de Hesse-Cassel), à 44 kil. S. E. de Cassel, sur la Werra; 6,000 hab. Fabriques de cuirs, de draps, de flanelles, de tabac; commerce de transit très-actif. Restes d'un ancien château. Autrefois ville impériale, elle fut ruinée pendant la guerre de Trente Ans.

Eschweiler, v. de Prusse, à 14 kil. E. d'Aix-la-Chapelle (prov. du Rhin); 4,000 hab. Houille, quincaillerie.

Eschyle, *Æschylus*, le premier en date des trois grands poètes tragiques de la Grèce, naquit à Eleusis en 525 av. J. C., et mourut à Géla, en Sicile, en 456. Il était d'une famille noble et eut pour frères Cynégire et Aminias, qui se distinguèrent ainsi que lui dans la guerre médique. Il combattit à Marathon, à Salamine et à Platée, et puisa ses premières inspirations poétiques dans les émotions d'une guerre patriotique. Après avoir conquis un grand renom par ses pièces, il quitta Athènes, probablement en 469, au témoignage de Plutarque (*Vie de Cimon*, 8) : « Lorsque Sophocle encore jeune, dit-il, fit représenter sa première pièce, il y avait des cabales opiniâtres parmi les spectateurs; aussi l'archonte Aphension ne tira-t-il pas au sort les juges du concours. Mais Cimon s'étant avancé sur le théâtre avec les généraux ses collègues pour offrir les libations d'usage, il leur fit prêter serment et les força de s'asseoir et de juger. Sophocle ayant obtenu le prix, on dit que Eschyle, vivement blessé de cette défaite, ne resta pas longtemps à Athènes, et que, de colère, il partit pour la Sicile, où il mourut et fut enseveli près de Géla. » Une anecdote rapportée par Plin l'Ancien attribue sa mort à la chute d'une tortue enlevée par un aigle, qui la laissa retomber sur la tête chauve du poète. Il avait composé lui-même son épitaphe, qui ne fait pas mention de ses ouvrages : « Ce tombeau renferme Eschyle, fils d'Euphorion, Athénien, mort dans la fertile Géla. Le bois de Marathon redira sa vaillance; le Mède à l'épaisse chevelure l'a éprouvée. » — Il est difficile d'apprécier les progrès qu'Eschyle fit faire à l'art tragique; les ouvrages de ses prédécesseurs Phrynichus, Chœrilus, Thespis et Pratinas, sont perdus, et il est difficile d'admettre, en suivant à la lettre les vers d'Horace (*Art poét.*, 275-280), que le génie d'un seul homme suffit pour changer le dithyrambe en tragédie, la parade de Thespis en une pièce régulière, un divertissement grossier en un spectacle plein de grandeur. Eschyle ajouta beaucoup à l'appareil des décorations, à l'éclat de la scène; il inventa le masque et le manteau tragiques, il y joignit le cothurne; il exhaussa la scène; il ajouta un personnage à l'unique acteur qui venait faire un récit entre deux chants du chœur, rejetant ainsi le chœur au second plan et faisant du dialogue l'objet principal de la tragédie; enfin il donna au style tragique une noblesse et une pudeur soutenues qui ont paru quelquefois excessives : Quintilien l'appelle *grandiloquus usque ad vitium*. Selon le biographe d'Eschyle, le nombre de ses pièces s'élevait à 70, dont 5 drames satiriques, et il remporta 15 victoires. Selon Suidas, il fit 90 pièces et fut 28 fois vainqueur. Il nous reste 7 tragédies : *Prométhée enchaîné*, *les Sept chefs devant Thèbes*, *les Perses*, *Agamemnon*, *les Choéphores*, *les Euménides*, *les Suppliantes*. Le *Prométhée* représente le Titan enchaîné sur le Caucase par Vulcain et voué par Jupiter à un supplice éternel pour avoir été le bienfaiteur des hommes. Il supporte la douleur sans se plaindre, défie son tyran au milieu des tortures, reste libre dans les fers et attend la délivrance que le Destin lui réserve. Le sujet des *Sept chefs devant Thèbes* est la mort d'Étéocle et de Polynice, et leurs funérailles. La pièce des *Perses*, dont l'action est d'une extrême simplicité, n'est qu'un long et admirable récit de la bataille de Salamine, un hymne du patriotisme grec, chanté devant les vainqueurs, 7 ans après la victoire. La trilogie d'*Agamemnon*, des *Choéphores* et des *Euménides* représente le crime d'Égisthe et de Clytemnestre, la vengeance du meurtre accomplie par Oreste et l'expiation du vengeur devenu coupable à son tour; la fatalité qui étroit toute la famille des

Atrides est le lien de ces trois pièces. Les *Suppliantes* ont pour sujet l'arrivée à Argos de Danaüs et de ses cinquante filles qui fuient l'hymen des fils d'Égyptus. Le chœur des Danaïdes y joue le principal rôle. Les envoyés d'Égyptus viennent réclamer les fugitives, et l'action s'interrompt tout à coup. Elle reprenait dans les deux autres pièces de la trilogie, les *Egyptiens* et les *Danaïdes*, qui sont perdues. Les principales éditions complètes d'Eschyle sont celles de Schütz, Halle, 1782-1821, 5 vol.; Butler, Cambridge, 1809-1816, 8 vol.; Wellauer, Leipzig, 1823, 2 vol.; Dindorf, Oxford 1834; Boissonnade, Paris, 1825; Hermann, Leipzig, 1852, 2 vol. Les principales traductions françaises sont celles de Lefranc de Pompignan, 1770; de Laporte-Dutheil, 1771 et 1794; de M. Pieron, 1841. Les *Choéphores* et *Prométhée* ont été traduits en vers par Puech, 1856-1858. V. Patin, *Études sur les tragiques grecs*, Paris, 5 vol. in-8°.

Esclavage. « L'esclavage, dit Voltaire, est aussi ancien que la guerre, et la guerre aussi ancienne que la nature humaine. » Il naquit, en effet, dans les premières sociétés où celui qui ne possédait rien perdait la possession de lui-même. La condition de l'esclave chez les patriarches était douce: il partageait la tente de son maître, ses travaux, ses peines et ses plaisirs; il faisait partie de la famille. Mais à mesure que les sociétés s'organisèrent, la séparation des classes se marqua plus fortement; l'homme libre s'éleva, l'esclave s'abaissa, et les premières lois écrites le fixèrent à une grande distance de son maître. L'esclavage exista chez tous les peuples anciens. En effet, n'ayant presque pas d'industrie, ils ne pouvaient guère renouveler la propriété; elle était à peu près exclusivement territoriale. Les petits propriétaires, dépossédés par la guerre ou l'usure, tombèrent dans la dépendance des hommes puissants; de la dépossession ils descendirent à la misère, de la misère, à l'esclavage.

La sagesse de la législation des Juifs les préserva plus que tout autre peuple de ce malheur. « Vous sanctifierez la 50^e année, dit le Lévitique (xxv, 10), et vous crierez liberté dans le pays pour tous ses habitants; cette année sera pour vous le jubilé, et chacun retournera dans sa possession et dans sa famille. » Ainsi, il n'y avait pas en Judée d'esclavage proprement dit, puisque le maître ne possédait pas son esclave pour la vie. Les esclaves de nation juive étaient de droit affranchis, tous les sept ans, au petit Jubilé. S'il s'en trouvait quelqu'un qui voulût rester esclave, on lui imposait une épreuve douloureuse; il se présentait à la porte du maître qu'il voulait servir, et on lui perçait l'oreille avec un poinçon. Sans doute l'esclave étranger était moins bien traité; il y a même, à son égard, un texte très-dur qui le rangerait dans la condition des esclaves grecs et romains. « Si quelqu'un frappe du bâton son esclave mâle ou femelle qui meurt sous sa main, il en sera tiré vengeance. Mais s'il survit un jour ou deux, il n'en sera pas tiré vengeance, car c'est son argent. » (Exode xxi, 20-21.) Toutefois, d'autres versets montrent l'esclave partageant les joies de la famille et admis à la table de son maître. Sous les rois, le nombre des esclaves s'accrut; la loi sur les affranchissements cessa d'être observée, et les esclaves juifs étaient aussi malheureux que ceux des nations païennes, lorsque Jésus-Christ vint proclamer le dogme de la fraternité humaine.

Chez les autres peuples orientaux, l'esclavage avait partout les mêmes sources et le même caractère. Les Égyptiens, les Hindous, les Assyriens, les Chinois, les Mèdes et les Perses, avaient des esclaves que fournissaient la guerre, la misère, les condamnations judiciaires, la piraterie et la loi de naissance. Il est remarquable, toutefois, que les peuples soumis au régime des castes ou au gouvernement théocratique, tels que les Égyptiens, les Hindous et les Chinois, avaient pour leurs esclaves plus de considération que les autres.

En Grèce, l'esclavage existait dès l'époque héroïque. Le livre où il est le plus parlé d'esclaves est l'*Illiade*: Briséis est esclave chez Achille; toutes les Troyennes craignent d'être esclaves des Grecs, et d'aller filer pour leurs femmes. Dans la guerre, le vaincu qui n'était pas tué restait esclave, et les héros entreprenaient souvent des expéditions pour le seul but de se procurer des esclaves. Lorsque les Doriens envahirent le Péloponnèse, ils réduisirent en servitude ceux des anciens habitants qui ne purent ou ne voulurent pas s'exiler. Sous le nom de *Périèques* et de *Pénestes*, ils étaient dans un état analogue à celui des serfs du moyen âge, cultivant la terre et donnant à leurs maîtres une part plus ou moins grande de leur récoltes. D'autres, appelés *Hilotes*,

étaient de véritables esclaves-meubles traités avec une brutalité méprisante. Hérodote dit que Sparte avait, de son temps, 220,000 Ilotes, 50,000 Périèques ou Laco-niens, et 9,000 chefs de famille spartiates. Il est vrai qu'il n'existait que dans la Laconie une population d'esclaves originaires. Partout ailleurs, les esclaves, bien que très-nombreux, n'étaient pas dans une pa-reille proportion. A Athènes, ville de luxe et de plai-sir, marché d'esclaves considérable, on en comptait 200,000 environ, contre 110,000 personnes de condi-tion libre, citoyens ou *métèques*, c'est-à-dire étrangers domiciliés. Les principaux marchés d'esclaves étaient Chypre, Samos, Ephèse et surtout Délos et Chio, où il s'en vendit jusqu'à 10,000 en un jour. L'élevage des es-claves était une profession méprisée, mais lucrative. Des entrepreneurs en avaient des troupes qu'ils louaient pour un temps déterminé. L'opinion des plus grands philosophes de la Grèce sur cette question de l'esclavage montre combien l'habitude de voir le mal peut aveugler les plus clairvoyants esprits. Platon et Aristote convenaient timidement que l'esclavage est contraire à la nature humaine, mais ils en proclamaient bien haut la nécessité, déclarant que sans cette *institution parti-culière*, selon l'expression des Américains du Sud, les citoyens, occupés du menu détail de leurs affaires, n'avaient ni la noble fierté de l'homme libre, ni le loisir de diriger la république.

Dans l'empire romain, comme en Grèce, les esclaves jouaient le rôle de nos machines. Ils furent peu nom-breux tant que Rome ne fit la guerre qu'en Italie. Mais il y en eut un nombre immense à partir des guerres de Macédoine. Paul-Émile vendit 150,000 Epirotes; Sempronius Gracchus, 100,000 Sardes; Marius, 140,000 Cimbres et Teutons; Pompée et César, chacun 2 millions d'hommes. La piraterie, faite par les magistrats ou les particuliers, en fournissait aussi un grand nombre. En pleine paix, Popilius Lénas enleva 10,000 Statyelles; on ravissait les hommes sur les routes et dans les villes, et la loi, impuissante à réprimer ce brigandage, en consacrait les effets, lorsqu'elle excluait du corps des ci-toyens celui qui était tombé dans l'esclavage; Térence, Phèdre, Livius Andronicus furent ainsi esclaves. Le commerce des hommes se faisait sur toutes les frontières de l'empire, comme il s'est fait si longtemps sur les côtes d'Afrique. On allait chercher des nègres à Utique et en Egypte; des précepteurs à Alexandrie; des Asia-tiques pour le service domestique, à Chypre et à Chio; des pâtres, en Epire et en Thessalie; des gladiateurs, en Thrace, en Germanie et en Gaule. Enfin, les débiteurs insolubles, les provinciaux qui ne pouvaient payer l'impôt étaient réduits en servitude, et Rome, maîtresse du monde, traitait ses sujets avec cette rapacité d'usu-rier dont les plébéiens avaient tant souffert dans les premiers temps de la république: Mithridate fut le tri-bun barbare de ce peuple asservi. Il y avait donc dans Rome, l'Italie et les contrées les plus riches de l'empire, des multitudes d'esclaves. Athénée dit que des citoyens romains en possédaient jusqu'à 20,000. — Ils étaient substitués aux hommes libres dans tous les travaux de la ville et de la campagne. Crassus avait des troupes d'esclaves distingués par leurs talents qui lui tenaient compte de leurs bénéfices; il avait, entre autres, 500 esclaves maçons et architectes à l'aide desquels il étei-gnait les incendies très-fréquents dans une ville de bois, après avoir acheté à vil prix les maisons qui brûlaient. Atticus louait ses esclaves comme copistes; Cicéron avait des ateliers d'ouvriers. Les prêtres des temples entre-tenaient des *familles* d'esclaves. Le gouvernement en employait pour les postes subalternes de l'administra-tion, la police, la garde des monuments, les arsenaux, la fabrication des armes, la construction des navires et des machines de guerre. On les préférait aux plébéiens, car ils travaillaient en grand, sans famille, dans de vastes ateliers, et par conséquent à meilleur marché. Avant la conquête du monde, du temps de Caton l'an-cien, un esclave ordinaire valait au moins 1,500 francs; dans la suite, le prix de cette marchandise humaine baissa beaucoup: l'esclave d'Horace, Dave, qui pourtant était un esclave de luxe, puisqu'il était lettré, n'avait pas coûté 500 fr. Ceux qui n'étaient propres qu'aux travaux manuels ne valaient que 150 à 300 fr. On criait: Sardes à vendre! pour désigner une denrée à vil prix. — Les campagnes étaient pleines d'esclaves comme les villes. Ils étaient agriculteurs et surtout bergers sur les vastes domaines des patriciens et des chevaliers. Ces bergers de Virgile, que le poète dépeint parcourant les prairies la flûte à la main, se disputant le prix du

chant, admirant le coucher du soleil et les grandes ombres qui tombent des montagnes, ou écoutant avec ravissement les chants philosophiques de Silène, étaient des esclaves. Mais Virgile les a vus avec son imagina-tion. « Le poète cherche ce qui n'est nulle part, et il le trouve, » dit Plaute. Les historiens parlent des esclaves de la campagne d'une façon bien différente. « Les riches de Rome, dit Diodore (fragm. du l. XXXIV), laissaient les esclaves vivre de leur industrie. Ils leur fournis-saient si peu de nourriture, qu'il fallait que ces mal-heureux mourussent de faim ou vécussent de brigand-ages. Aussi se jetaient-ils sur les grandes routes, armés de lances et de massues, et dévastant les cam-pagnes, si bien que les habitants seuls des villes fortifiées pouvaient se considérer comme ayant quelque chose en propre » Il est facile de s'expliquer, dès lors, pourquoi les chefs d'esclaves, Eunus, Salvius, Athé-nion, Spartacus, se trouvèrent presque subitement à la tête de formidables armées. — Plus les esclaves étaient nombreux, et plus leurs maîtres s'efforçaient de les terrifier par d'épouvantables châtiments. L'esclave cou-pable était frappé de verges, mis en croix, écrasé entre deux meules, suspendu en l'air par quatre crochets de fer, pour être dévoré vivant par les oiseaux de proie. Si un esclave tuait son maître, tous subissaient la tor-ture. L'esclave fugitif était chassé, reconnu aux cicat-rices de ses jambes et de son dos, et aux marques tracées sur son front, et il expirait sous les coups ou bien il était envoyé aux mines et au moulin. Il y acce-vait sa triste vie dans un travail forcé auprès duquel les galères ne sont rien. « Grand Dieu, s'écrie Apulée en entrant dans un moulin, quelle population exténuée, à la peau livide et marquetée de coups de fouet! Tous, ils ont une lettre au front, un anneau au pied, les cheveux rasés d'un côté. Rien de plus hideux à voir que ces spectres aux paupières rongées par la vapeur brûlante et la fumée. » Les révoltes des esclaves ne firent que rendre leur condition plus dure: les maîtres, qu'ils avaient fait trembler, devenaient plus cruels et se ven-geaient de leur peur par d'atroces règlements. Après la défaite d'Athénion, il fut défendu aux esclaves d'a-voir une arme quelconque, et le préteur Domitius fit mettre en croix un de ces malheureux qui avait tué un sanglier d'un coup d'épieu. Cependant, peu à peu, les mœurs s'adoucirent, et diverses causes rendirent la ser-vitude moins intolérable: les deux principales furent la difficulté de recruter la race servile lorsque l'empire cessa les guerres d'envahissement, et les progrès du christianisme qui vint enseigner le dogme de la fra-ternité humaine. La loi s'adoucit comme les mœurs: sous les Antonins, il fut défendu de tuer les esclaves coupables et de les abandonner dans l'île d'Esculape en-cas de maladie. Cependant l'esclavage subsista, et le christianisme, le trouvant établi comme une institution de l'Etat, fut obligé de le respecter comme tel; mais il n'est pas moins vrai qu'il le fit disparaître. « Ce n'est pas le respect inspiré par un précepte particulier de l'Évangile, dit Robertson, c'est l'esprit général de la re-ligion chrétienne, qui, plus puissant que toutes les lois écrites, a banni l'esclavage de la terre. Les sentiments que dictait le christianisme étaient bienveillants et doux; ses préceptes donnaient à la nature humaine une telle dignité, un tel éclat, qu'ils l'arrachèrent à l'es-clavage déshonorant où elle était plongée. »

Lorsque les Barbares envahirent la Gaule, ils main-tinrent l'esclavage, mais ils l'adoucirent. Pour eux, les esclaves n'étaient pas des choses, mais des personnes ayant certains droits. Ils pouvaient contracter mariage entre eux, et leur union était légitime quand l'Église l'avait consacrée. Ils trouvaient un asile dans les édifices sacrés, ils étaient protégés par la loi contre les mar-chands qui les vendaient à l'étranger, et restaient libres s'ils parvenaient à rentrer dans leur pays; enfin, leur témoignage était reçu en justice. Sans doute les lois barbares sont très-cruelles pour les esclaves et multi-plient les châtiments, tels que la flagellation, la mutilation et la mort. Mais l'Église, puissante sur l'esprit de ces maîtres grossiers, intervint par ses préceptes, ses menaces, ses prières et ses exemples. Le pape saint Gré-goire le Grand écrivait: « Comme notre Rédempteur a pris notre chair afin de nous délivrer de l'esclavage du péché, nous devons rendre à la liberté ceux qui en ont été privés par la loi des nations. » Lui-même, donnant l'exemple, affranchit tous ses esclaves. Saint Exupère, évêque de Toulouse, vendait les vases sacrés pour ra-cheter les esclaves, et saint Paulin se vendait lui-même. Les lois barbares s'adoucirent elles-mêmes, et Rotharis,

roi des Lombards, ordonnait que si un maître promettait la liberté à un esclave pour le bien de son âme, et mourait avant d'avoir accompli sa promesse, l'esclave serait libre, parce que le Christ avait daigné se faire esclave pour racheter notre liberté. A partir du ix^e s., le nombre des esclaves diminua sensiblement, et l'opinion commune, instruite par les écrivains qui s'étaient formés sous le règne de Charlemagne, commença à se prononcer contre l'esclavage. Ce fut un des bienfaits de cette rénovation des études littéraires, dont Charlemagne fut le promoteur et qu'on a trop accusée de puérilité. Il n'y a, certes, rien de puéril dans cette pensée de Smaragde, abbé de Saint-Mihiel : « Entre les préceptes salutaires et les œuvres utiles, il faut placer l'affranchissement des esclaves. Ce n'est pas la nature qui nous les a soumis, mais le malheur; car, par la nature, nous sommes tous égaux. » Toutefois, l'esclavage ne disparut pas encore. Hugues de Saint-Victor, au xii^e siècle, éclairait que l'Église de France tolérait l'esclavage, ajoutant, il est vrai, qu'elle le regardait comme un mal. Enfin, au xiii^e s., Joinville raconte que le comte de Champagne, Thibaut le Large, donna à un pauvre chevalier un riche vilain, nommé Artaud de Nogent, et que le vilain dut racheter sa liberté pour 500 livres. C'est cependant à partir de cette époque que l'esclavage réel et personnel fut aboli. Il n'en est plus question dans les *Établissements* de saint Louis ni dans les lois postérieures.

L'esclavage chassé de l'Europe chrétienne subsista chez les Musulmans et dans les colonies européennes. Les Turcs ont encore aujourd'hui des esclaves blancs et noirs, dont le sort est assez doux. Sur la côte d'Afrique, les Barbaresques firent longtemps la *traite des blancs*, et les puissances maritimes, Génois, Vénitiens, Espagnols, Anglais, Américains et Français dirigèrent souvent des expéditions contre les ports d'Alger, de Tunis et de Tripoli, sans réussir à abolir cet odieux trafic. La conquête de l'Algérie par la France a préparé l'abolition de l'esclavage qui n'existe plus qu'au Maroc et à Tripoli. Le bey de Tunis y a renoncé en 1845. Le pacha d'Égypte l'a conservé.

L'esclavage existe encore dans certaines parties de l'Amérique. En 1440, des marins portugais ayant enlevé des Morisques chassés d'Espagne et réfugiés sur la côte d'Afrique, les familles de ces malheureux les échangèrent contre des noirs en 1442. De là vint la *traite des nègres*. Au commencement du xvi^e siècle, la population indigène de l'Amérique ayant été considérablement diminuée par les barbaries des conquérants, on songea à la remplacer par des nègres, plus robustes et plus capables de travailler. Dès lors, les côtes de Guinée devinrent un vaste marché d'esclaves, et les souverains autorisèrent cet odieux trafic dans l'espoir d'être utiles aux esclaves en les initiant à la religion chrétienne. Ces malheureux étaient soumis à tous les caprices de leurs maîtres, lorsque Louis XIV voulut régler leur sort par la publication du *Code noir* (1685). Voici l'analyse de cet acte important : Il ordonne le baptême des esclaves, l'observation des dimanches et fêtes, la suspension du travail les jours fériés. Il fixe leur nourriture, leurs vêtements, les soins qui leur sont dus pendant leurs maladies. Il punit les débauches des maîtres qui abuseraient de leurs esclaves. Il permet le mariage aux nègres, défend de vendre séparément le mari, la femme et les enfants impubères, et regarde comme sujet naturel tout esclave affranchi. D'autres mesures garantissent la sécurité du maître : l'esclave ne peut ni posséder, ni témoigner en justice, ni porter des armes, ni vendre quoi que ce soit. Il est puni de mort pour avoir frappé son maître avec contusion ou effusion de sang. Enfin, la loi le déclare *meuble* et le range, comme les lois de l'antiquité, parmi les *choses*. De ces dispositions, les maîtres n'observaient que celles qui favorisaient leur tyrannie. Les gouvernements, d'ailleurs, favorisaient la traite, et, en France, on était si persuadé de la nécessité des nègres dans les colonies, qu'on accordait aux négriers une prime de plus de 2 millions. La Convention supprima cette prime le 17 juillet 1793, et, le 29 août suivant, les commissaires envoyés dans les colonies proclamaient l'affranchissement de tous les esclaves. Le Danemark abolit la traite en 1803, l'Angleterre en 1807, la France, qui avait rétabli l'esclavage sous le Consulat, suivit le même exemple en 1815, ainsi que les autres puissances coloniales. Enfin, l'esclavage fut à jamais aboli par les Anglais en 1833, par les Français en 1848. Aux États-Unis, il subsista jusqu'à nos jours dans les États agricoles et aristocratiques du Sud, et, quelles que soient les causes diverses de la grande lutte civile et sociale qui a dernièrement déchiré

l'Union, l'esclavage a été l'une des plus profondes, et l'abolition de cette odieuse exploitation de l'homme par l'homme sera le principal fruit de la victoire du Nord. L'esclavage existe encore au Brésil et dans les colonies de l'Espagne et du Portugal, mais il est partout en décadence, et l'on peut prévoir le jour où tous les enfants d'Adam jouiront des droits naturels de l'humanité. V. H. Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, 4 vol. in-8°. Paris, 1847; Ed. Biot, *Abolition de l'esclavage en Occident*, 1 vol. in-8°, Paris, 1840.

Esclaves (Guerres des) ou **Guerres serviles**, luttes soutenues par les Romains contre leurs esclaves révoltés. Il y en eut trois principales. Dans la première, 139-133 av. J. C., Eunus, esclave à Enna en Sicile, appela ses compagnons aux armes, réunit 70,000 hommes, battit quatre préteurs et un consul, ravagea toute la Sicile, prit le nom d'Antiochus et le titre de roi, fut battu par Calpurnius Pison Frugi, perdit Enna, sa place d'armes, et fut pris dans une caverne avec son cuisinier, son boulanger, son baigneur et son bouffon. Rupilius essaya, par de sages réglemens, de prévenir de nouvelles révoltes en arrêtant les cruautés des maîtres. — Ses réglemens furent méprisés, et une deuxième guerre servile commença, 105-100 av. J. C., sous la conduite de Salvius; les esclaves de Morgantia battirent le préteur de Sicile et s'établirent fortement à Triocale. Lucullus leur tua 20,000 hommes à Scirtée; Servilius, son successeur, fut battu par Athénion, qui avait pris le commandement des révoltés après la mort de Salvius. Enfin, le consul M. Aquilius, coupa les vivres aux esclaves, prit leur chef, et les fit périr de famine. Des lois cruelles continrent les esclaves. — La troisième guerre éclata en Italie, 73-71 av. J. C. Le Thrace Spartacus, échappé d'une prison de Capoue avec 78 gladiateurs, se retrancha près du Vésuve, appela à lui les pâtres des environs, et défit les préteurs Claudius, Varinus, Furius et Cossinius, les consuls Gellius et Lentulus. Alors, sans songer à abattre la puissance de Rome, il conduisit son armée vers les Alpes pour rendre chacun à sa patrie. Mais les esclaves voulaient la vengeance, non la liberté; ils forcèrent leur chef à les ramener vers Rome. Crassus écrasa 40 000 Gaulois qui s'étaient séparés des autres, et enferma Spartacus dans le Bruttium. Celui-ci, abandonné par les pirates qui devaient transporter une partie de ses troupes en Sicile, parvint à tromper Crassus et à sortir de la presqu'île. Une bataille décisive s'engagea près du Silarus. Spartacus y fut tué avec 40,000 des siens. Ceux qui échappèrent furent exterminés par Pompée qui revenait d'Espagne. « Il faut avouer, dit Voltaire, que, de toutes les guerres, celle de Spartacus est la plus juste, et peut-être la seule juste. »

Esclaves (Côte des), partie de la Guinée supérieure, entre la Côte-d'Or à l'O. et le Benin à l'E.

Esclave (Lac de l'); il est dans la Nouvelle-Bretagne (Amérique du Nord), et reçoit la *rivière de l'Esclave*, qui a environ 400 kil. de cours.

Esclavonie ou **Slavonie**, pays de l'empire d'Autriche qui forme, avec la Croatie, un gouvernement borné à l'O. par l'Adriatique, la Carniole et la Styrie; au N. et à l'E. par la Hongrie; au S. par la ligne des Confins militaires. L'Esclavonie est séparée de la Croatie par le cours de l'Illova, affluent de gauche de la Save. Elle se divise en deux cercles, *Pozsega* et *Eszek*. Le pays est traversé par les Alpes carniques orientales, au pied desquelles s'étendent de grandes plaines basses, fertiles et souvent inondées. L'agriculture, quoique peu avancée, produit d'abondantes récoltes en maïs, froment, fruits et légumes. Culture de tabac, de mûriers blancs, de garance, vastes plantations de pruniers; gisements de fer, cuivre, plomb, grès et houille. Les habitants sont de race slave, de religion catholique pour les trois quarts. La population est de 600,000 h. — Au S. de l'Esclavonie est une bande de territoire qui s'étend jusqu'à la Save et porte le nom d'Esclavonie militaire. Elle se divise en deux cercles régimentaires, *Brod* et *Gradisca*. V. *Confins militaires*. — L'Esclavonie fit partie de la province romaine de Pannonie, fut ravagée par les Awares, convertie par Cyrille et Méthodius, et occupée par les Hongrois au xi^e s. Depuis cette époque jusqu'en 1848, elle a fait partie du royaume de Hongrie, et resta dans un état d'infériorité voisin de l'oppression. Sans représentants dans les diètes, imposés arbitrairement, les Esclavoniens n'avaient presque aucune part aux fonctions publiques dans leur propre pays. L'Esclavonie cédée à l'empire français en 1809, rentra, en 1814, sous le gouvernement de la maison d'Autriche. En 1848, lors de la révolte des Hongrois, elle resta fidèle à l'empereur.

contribua, sous Jellachich, à sauver la monarchie, et en fut récompensée par l'égalité et l'affranchissement.

Escobar y Mendoza (ANTOINE), jésuite espagnol, né à Valladolid, 1589-1669, a écrit, parmi de nombreux ouvrages, la *Théologie morale* (7 vol. in-fol.), le *Traité de la justice et du droit*, et le *Traité des cas de conscience*, que Pascal a attaqué dans la 5^e et la 6^e de ses *Provinciales*. La cour de Rome censura plusieurs fois les doctrines du jésuite espagnol, cette maxime surtout que la pureté d'intention justifie les actions réputées blâmables par la morale et les lois humaines. Le nom d'Escobar, cité par Pascal, Boileau, La Fontaine et tant d'autres, enrichit la langue française d'un synonyme nouveau, *Escobarderie*. Un *escobar*, dit le *Dictionnaire de l'Académie*, est « un adroit hypocrite qui sait résoudre dans le sens convenable à ses intérêts les cas de conscience les plus subtils. »

Escoiquiz (DON JUAN), homme d'Etat espagnol, né en Navarre, 1762-1820, était chanoine de Saragosse, lorsqu'il fut choisi par le prince de la Paix comme précepteur du jeune prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Bientôt, l'autorité qu'il prit sur l'esprit de son élève lui attira la haine de son protecteur, qui le relégua dans un canonat de Tolède. De retour à Madrid, il songea à placer Ferdinand sous la protection de l'empereur Napoléon pour déjouer les intrigues du prince de la Paix, et travailla à la révolution qui substitua Ferdinand VII à Charles IV en 1808. Il l'accompagna à Bayonne, le dissuada d'abdiquer, et finit cependant par signer, avec le grand-maréchal Duroc, l'acte de résignation. Il suivit Ferdinand à Valençay, noua des intrigues avec les ambassadeurs étrangers, et fut exilé à Bourges, où il vécut 4 ans. Il rentra dans son pays avec le roi rétabli, perdit la faveur de son maître et mourut à Ronda en disgrâce. Il a écrit un *Exposé des motifs qui ont engagé Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*, livre important qui a fait oublier les autres ouvrages d'Escoiquiz.

Escompte, remise que fait le porteur d'un effet de commerce pour en obtenir le paiement en espèces avant l'échéance. Des établissements, appelés *caisses* ou *comptoirs d'escompte*, furent établis à plusieurs reprises pour faciliter le commerce. Le 24 mars 1776, Turgot créa une *caisse d'escompte* ayant pour but d'escompter à 4 pour 100 les lettres de change et de réduire au même taux l'escompte ordinaire dans toutes les maisons de banque. Cette caisse, qui rendit de grands services, fut ébranlée par le ministre Calonne, qui lui demanda 70 millions, en 1785, à titre de cautionnement. Elle fut supprimée le 24 août 1793. — En 1850, fut créé à Paris un *comptoir d'escompte* qui se chargeait des encaissements, des recouvrements et qui faisait l'escompte des effets de commerce à longs termes et pour de petites sommes. Il suspendit ses opérations le 30 septembre 1852. En 1848, il se forma 65 comptoirs, afin d'aider le commerce lorsque la crise politique ébranlait les maisons de banque. Il en est resté 40 en 1851. Celui de Paris a pris de vastes accroissements et est devenu une grande institution financière.

Escopette, sorte d'arquebuse en usage au xvii^e s.; elle devint la carabine. Une autre sorte d'escopette, plus grande, évasée à l'extrémité du canon, ressemblait au tromblon.

Escouade, la 8^e partie d'une compagnie d'infanterie, commandée par un caporal. — La 16^e partie d'un escadron de cavalerie, commandée par un brigadier.

Escoubleau. V. SOURDIS.

Escousse (VICTOR), poète et auteur dramatique, né à Paris, 1813-1852. Il fit représenter à la Porte-Saint-Martin un drame en 3 actes, appelé *Farruck le Maure*, qui eut du succès. Puis, découragé par la chute de la tragédie de *Pierre III* et du drame de *Raymond*, fait en collaboration avec Auguste Lebras, il résolut de se tuer avec son ami. Tous deux s'asphyxièrent. Béranger a pleuré sur la tombe de ces malheureux jeunes gens.

Escovium, nom latin d'**Ecouen** et d'**Ecouis**.

Escualdunac. V. BASQUES.

Escudo, écu, monnaie de compte en Espagne, dont la valeur a varié de 10 fr. 18 c. à 10 fr. 50 c.

Esculape, en grec Ἐσκληπιός, dieu de la médecine, fils d'Apollon, apprit l'art de guérir du centaure Chiron. Ayant rendu à la vie Hippolyte, fils de Thésée, il fut foudroyé par Jupiter, sur la plainte de Pluton, et placé parmi les constellations sous le nom de *Serpentaire*. Selon Homère, qui fait de lui un héros et non un dieu,

il eut deux fils, Machaon et Podalire, qui furent pères des Asclépiades. Epidaure, Athènes, Syracuse, Cos, Smyrne lui élevèrent des temples. On appelait *île d'Esculape* une petite île du Tibre dans laquelle on abandonnait les esclaves malades. Le coq, le chien et le serpent étaient consacrés à ce dieu.

Escorial (L'), petite ville d'Espagne, prov. de Ségovie, à 40 kil. N. O. de Madrid, sur le versant S. du Guadarrama; 3,000 hab. On y voit le fameux château de *Saint-Laurent de l'Escorial*, fondé par Philippe II, en mémoire de la bataille de Saint-Quentin, livrée le jour de la fête de saint Laurent en 1557. Ce monument, à la fois palais, église et couvent, a la forme d'un gril. Il est l'œuvre des architectes Jean-Baptiste de Tolède et Jean de Herrera; commencé en 1563, il fut terminé en 1584.

Escurolles, ch.-l. de canton, arr. et à 10 kil. N. E. de Gannat (Allier); 1,156 hab.

Esdras, dont le nom signifie *secours*, scribe ou docteur de la loi chez les Juifs, obtint du roi Artaxerxès Longue-Main la permission de ramener dans leur pays les Hébreux captifs qui n'avaient pas suivi Zorobabel, 467 av. J. C. A son arrivée à Jérusalem, il offrit un sacrifice d'expiation, organisa le culte et chassa les femmes païennes que les Juifs avaient épousées. Il nous reste 4 livres sous le nom d'*Esdras*; les 2 premiers seuls sont canoniques, les deux derniers sont apocryphes.

Esdrelon, plaine près de Nazareth. C'est là que les Français vainquirent les Turcs, dans la bataille dite du mont Thabor, en 1799.

Esi ou **Esino**, anc. *Oësis*, riv. d'Italie, prend sa source dans l'Apennin, traverse la Marche d'Ancone et se jette dans l'Adriatique entre Ancône et Sinigaglia, après 65 kil. de cours.

Eski-Hissar, v. de Turquie d'Asie, sur l'emplacement de l'ancienne Stratonicée, à 176 kil. S. E. de Smyrne.

Eskild, prélat suédois, mort en 1181, fut évêque de Roskild, puis archevêque de Lund. Sur les conseils de saint Bernard, son maître, il fonda cinq monastères. Emprisonné par Suénon IV, qu'il avait combattu, il parcourut ensuite l'Europe occidentale, visita les lieux saints, abandonna son église en 1177 et se retira à Clairvaux. Il a écrit: *Le Droit ecclésiastique de Scanie*, Copenhague, 1505.

Eski-Sagra, v. de Turquie d'Europe, au S. des Balkans, à 110 kil. N. O. d'Andrinople (Roumélie); 16,000 hab. Eaux thermales, tapis, cuirs.

Eski-Scheher, v. de la Turquie d'Asie, à 40 kil. N. de Kutahiéh. Eaux thermales. Ruines de l'ancienne *Dorylée*. Les premiers croisés y livrèrent une grande bataille à Kilidge-Arslan, sultan de Roum, qui battit Bohémond et fut écrasé par Godefroy de Bouillon, en 1097.

Eski-Stamboul, v. de la Turquie d'Asie, au S. E. de l'île de Ténédos; port sans importance. Ancienne *Alexandria Troas*.

Esla, riv. d'Espagne (Léon), prend source aux monts des Asturies et se jette dans le Douro, après un cours de 200 kil.

Esménard (JOSEPH-ALPHONSE), littérateur français, né à Pélissanne, en Provence, 1769-1811. Il connut de bonne heure Marmontel, et cette liaison décida de son avenir. Envoyé à Paris en 1790, il se signala comme royaliste, fut proscrit au 10 août 1792 et voyagea jusqu'en 1797. Poursuivi bientôt pour ses relations avec *la Quotidienne*, il fut exilé au 18 fructidor et rentra en France à la chute du Directoire. Il accompagna le général Leclerc à Saint-Domingue, fut consul de France à Saint-Thomas, et composa son poème de *la Navigation*, publié en 1805. Il écrivit ensuite les paroles de deux opéras, *Trajan* et *Fernand Cortez*, et devint censeur des théâtres et de la librairie, chef de division au ministère de la police et membre de l'Institut, en 1810. Un article dirigé contre un envoyé de l'empereur Alexandre, et publié dans le *Journal de l'Empire*, le fit exiler pour 7 mois; il périt à Fondi d'une chute de voiture. Esménard fut un versificateur habile et harmonieux; ses périodes sont suaves, ses descriptions fidèles; mais il n'a ni verve ni enthousiasme; c'est un disciple et un imitateur de Delille.

Esméraldas, v. de l'Equateur (Amér. mérid.), sur le Grand Océan, à 160 kil. N. O. de Quito, prov. de Guyaquil. Cacao, tabac.

Esmeraldas (Serra das), chaîne de montagnes du Brésil, ainsi nommée des *émeraudes* qu'elle con-

tient. Elle sépare les provinces de Porto-Seguro et de Minas Geraës.

Esnéh, v. de la haute Égypte, sur la rive g. du Nil, à 44 kil. S. de Thèbes; anc. *Latopolis*; 5,000 hab. Fabr. de châles et d'étoffes de coton bleu très-fines. Les caravanes du Sennaar et du Darfour y apportent de la gomme arabique, des plumes d'autruche et des dents d'éléphant; important marché de chameaux. Parmi les ruines de Latopolis, on remarque un portique soutenu par 24 colonnes et dont le plafond est orné d'un zodiaque. Davoust y battit les Mamelucks en 1799.

Eson, roi d'Iolcos, père de Jason, fut détrôné par son frère Pélias, rétabli par son fils et rajeuni dans sa vieillesse par Médée.

Esope, *Æsopus*, fabuliste grec, né vers 620 av. J. C., mort vers 560. Sa vie est fort peu connue, et l'opuscule intitulé *Vie d'Esope*, attribué au moine byzantin Planude, est un tissu de puérilités. On croit qu'il naquit à Amorium, en Phrygie, qu'il fut esclave de Démarque à Athènes, de Jadmon à Samos, et affranchi par ce dernier maître. Envoyé par Crésus, roi de Lydie, en Grèce, il assista à Corinthe au banquet des sept sages, donné par le tyran Périandre. A Delphes, il pénétra les impostures des prêtres, et laissant seulement une offrande à Apollon, il renvoya à Crésus le don que le roi destinait aux Delphiens; en échange il leur laissa l'apologue sarcastique des *Bâtons flottants*. Pour se venger, ils cachèrent dans ses bagages une coupe d'or du temple, le poursuivirent et le condamnèrent comme sacrilège à être précipité de la roche Hyampée.— Esope, qu'on a appelé à tort l'inventeur de la fable, a eu des prédécesseurs en Grèce, tels que Hésiode, Archiloque, Alcée; mais il se distingua par le choix de ses sujets, l'esprit et la simplicité de ses récits, l'à-propos de ses moralités. Les fables que nous possédons sous son nom lui appartiennent par la donnée; mais la prose est l'œuvre de certains écrivains du Bas-Empire. Les plus anciennes collections sont celles de Robert Estienne, 1546, de Nevelet, 1610. Les meilleures éditions ont été données par Ernesti, Leipzig, 1781; Schœfer, 1810; Coray, Paris, 1810. V. Bachel de Méziriac, *Vie d'Esope*, Bourg, 1632, in-16; Westermann, *Vita Æsopi*, Brunswick, 1851, in-8°.

Esope ou **Æsopus**, acteur tragique romain, rival de Roscius, ami de Cicéron, qui admirait et étudiait ses gestes. Il était le favori du peuple et amassa une fortune immense.

Espadon, épée grande, large et à deux tranchants, en usage principalement du xiv^e s. au xvi^e. Plus tard, sabre de cavalerie long et droit.

Espagnac (J.-B.-JOSEPH DAMAZTI DE SAHUGUET, baron n^o), général français, né à Brives-la-Gaillarde, 1713-1783. Il se distingua à Prague, 1741, à Raucoux, 1746, et fut gouverneur des Invalides. Il a écrit: *Journal historique des campagnes du roi en 1745-1748*, la Haye, 1748, 4 vol. in-8°; *Essai sur la science de la guerre*, 1751, 5 vol.; *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1753, 4 vol.; *Histoire du maréchal de Saxe*, 5 vol.

Espagne, *Hispania*, *Hesperia*, *Iberia* des anciens, Etat de l'Europe méridionale et occidentale. Elle est comprise entre 43° 46' 40" et 36° 0' 50" de lat. N. et 1° de long. E. et 11° 50' de long. O. Elle est bornée au N. par le golfe de Gascogne, la Bidassoa et les Pyrénées; à l'E. par la Méditerranée, au S. par la Méditerranée, le détroit de Gibraltar et l'Atlantique, à l'O. par le Portugal et l'Atlantique. Sa superficie est de 507,056 kil. carrés, en y comprenant les Baléares et les Canaries; sa longueur du N. au S., de 800 kil.; sa largeur de l'E. à l'O. de 960 kil. Sa pop. est de 16,650,000 hab. Cap. *Madrid*, 532,000 hab. Les villes qui ont plus de 70,000 âmes sont Barcelone, Séville, Valence, Malaga, Murcie, Cadix, Saragosse, Grenade.— La péninsule espagnole, qui forme un vaste carré, semble destinée à composer une seule monarchie; cependant, comme l'Italie, elle a été depuis l'invasion des Barbares divisée en plusieurs Etats. C'est que la singulière disposition de ses montagnes a exercé sur son histoire politique une influence continue. Quatre chaînes parallèles aux côtes soutiennent au centre le vaste plateau des deux Castilles; ce sont: au N. les monts des Asturies, depuis le Peña de Penaranda jusqu'à la source de l'Ebre; à l'E. les monts Ibériens, depuis la source de l'Ebre jusqu'à celle de la Guadiana; au S. la Sierra Morena depuis la source de la Guadiana jusqu'au col de Llerena; à l'O. les monts de Portugal depuis le col de Llerena jusqu'au Peña de Penaranda. Ce plateau est coupé de l'E. à l'O. par deux

chaînes, la Sierra Guadarrama et les monts de Tolède. Il se compose de vastes et stériles plaines sans eaux, sans arbres, presque sans habitants, image des déserts de l'Afrique, qu'on appelle *parameras* et *muelas*, couronnées elles-mêmes par les *sierras*, scies ou chaînes de montagnes décharnées, sans arbres et sans routes. De chaque angle du plateau se détache une chaîne: au N. O. les monts de Galice jusqu'aux caps Ortegal et Finistère; au N. E. les Pyrénées jusqu'aux caps Creus et Cerbera; au S. E. les sierras Nevada et de Ronda jusqu'à la pointe de Tarifa; au S. O. la sierra de Aroche jusqu'à l'embouchure de la Guadiana. Donc l'Espagne, comprenant quatre versants et un plateau, figure une pyramide quadrangulaire tronquée dont la base est la mer et le sommet les deux Castilles. « Il résulte de cette conformation, dit le maréchal Suchet, que les eaux, pour descendre dans la mer, ont beaucoup à creuser dans les terres. Tandis que les fleuves du nord de l'Europe arrivent à leur embouchure par un long cours, à travers des lacs et des marais, les rivières d'Espagne se précipitent par une pente rapide, forment des crevasses profondes et escarpées, et offrent à chaque pas des scènes pittoresques et sauvages, des passages étroits et difficiles. On ne peut y faire quelques lieues sans rencontrer un ou plusieurs de ces défilés, comme les Thermopyles ou les Fourches-Caudines... Les ravins sont presque toujours à sec, et cependant impraticables. Les grandes rivières ne sont point des moyens de communication. La navigation est fréquemment interrompue par des barrages. » — L'Espagne est arrosée par la Bidassoa et le Nalon dans le versant du N.; le Minho, le Douro, le Tage et la Guadiana dans celui de l'O.; le Guadalquivir et le Guadalète dans celui du S.; la Segura, le Xucar, le Guadalaviar, l'Ebre, le Llobregat et le Ter dans celui de l'E. La plupart sont des torrents dans presque tout leur cours. Les principaux canaux sont ceux d'Aragon, de Ségovie, de Carthagène et d'Albacète. — Les productions de l'Espagne sont nombreuses et variées. Le règne animal comprend de belles races de chevaux, de mulets, de chèvres et de moutons mérinos. Le règne végétal présente l'olivier, le figuier, l'oranger, le citronnier, le mûrier, la vigne, le grenadier, etc. Le règne minéral est fort riche; si on ne trouve presque plus de métaux précieux, il y a en abondance du plomb, de l'étain, du fer, de l'antimoine, du mercure, du salpêtre, du soufre, de l'asphalte, de la houille et du marbre.

Le gouvernement de l'Espagne est une monarchie régie par la Constitution de 1845, amendée en 1857 et rétablie en 1864. Le pouvoir législatif appartient aux *Cortès*, composées de deux chambres, le sénat et le congrès des députés. Le sénat comprend les grands d'Espagne possédant un certain revenu, les archevêques et évêques, les capitaines généraux et les présidents des cours suprêmes qui, tous, sont membres de droit, puis les sénateurs nommés à vie par le pouvoir exécutif dans certaines catégories fixées par la Constitution. Le nombre des sénateurs n'est pas limité. Les députés du congrès sont élus pour 5 ans, par le suffrage direct, dans 349 collèges électoraux. Est électeur tout Espagnol payant 100 francs d'impôts directs, ou 50 francs, s'il est sur la liste des capacités. Pour être éligible, il faut payer 250 francs d'impôts directs, ou posséder un revenu de 3,000 francs. La couronne est héréditaire par droit de primogéniture; la loi salique n'existe pas. La Constitution reconnaît la religion catholique comme religion de l'Etat, et n'en tolère aucune autre. Elle accorde la liberté de la presse, le droit de pétition, l'égalité devant la loi; elle reconnaît la sécurité personnelle et l'institution du jury. Malheureusement cette constitution est souvent lettre morte; le peuple espagnol, tenu en lisière depuis Charles-Quint par ses maîtres spirituels et temporels, n'a pu encore s'habituer à marcher seul en portant le poids de la liberté. Trop souvent il a mis sa fierté dans l'obéissance passive, il s'est abandonné lui-même, faute d'instruction, et a laissé le champ libre aux ambitieux: après avoir été la terre du despotisme, l'Espagne est devenue celle des coups d'Etat et des *pronunciamentos*, des révolutions de palais et des mouvements de caserne.

Jusqu'en 1833, l'Espagne fut divisée en 11 royaumes ou grandes provinces: roy. d'Aragon, de Navarre, de Murcie, provinces Basques, Vieille-Castille, Nouvelle-Castille, Andalousie, roy. de Majorque, de Galice, de Léon, d'Estrémadure. Un décret du 30 novembre 1833 l'a divisée, pour les affaires militaires, en 12 *capitaineries générales*, et, pour l'administration, en 49 *intendances civiles*, dont voici le tableau, avec le chiffre de la population en 1860: (V. SUPPL

CAPITAINERIES	INTENDANCES	POPULATION
NOUVELLE-CASTILLE	Madrid.	489,552
	Tolède.	525,782
	Guadalaxara.	204,225
	Cuenca.	229,114
	Ciudad-Real.	247,991
VIEILLE-CASTILLE ET LÉON.	Burgos.	557,152
	Logroño.	171,111
	Santander.	219,956
	Soria.	149,549
	Ségovie.	146,292
	Avila.	168,773
	Palencia.	185,935
	Valladolid.	241,981
	Léon.	340,244
	Zamora.	248,502
GALICE.	Salamanque.	625,852
	Oviedo.	540,585
	La Corogne.	557,514
	Lugo.	451,516
ESTRÉMADURE.	Orense.	369,158
	Pontevedra.	440,259
	Badajoz.	405,755
ANDALOUSIE.	Cacérés.	295,672
	Séville.	475,920
	Huelva.	176,626
	Cadix.	401,700
	Cordoue.	588,657
GRENADE.	Jaën.	562,466
	Grenade.	444,525
	Almería.	515,450
VALENCE ET MURCIE.	Malaga.	446,659
	Valence.	618,052
	Alicante.	590,535
	Castellon-de-la-Plaña.	267,154
	Murcie.	582,812
CATALOGNE.	Albacète.	206,099
	Barcelone.	726,267
	Tarragone.	521,886
	Lerida.	514,551
ARAGON.	Girone.	511,158
	Saragosse.	591,551
	Huesca.	265,250
NAVARRE.	Teruel.	257,276
	Pampelune.	299,654
GUIPUZCOA.	Vittoria.	97,254
	Bilbao.	168,705
	Saint-Sébastien.	162,547
BALÉARES.	Palma.	269,818
CANARIES.	Canaries.	257,056

En joignant aux chiffres de la population de ces 49 provinces 14,950 personnes qui résident dans les présides du Maroc, on obtient un total de 15,675,481 habit. — Pour les autres branches de l'administration, l'Espagne comprend 5 capitaineries générales de la marine, ch. -1. Cadix, le Ferrol et Carthagène; 15 cours d'appel à Albacète, Barcelone, Burgos, Cacérés, la Corogne, Grenade, Madrid, Oviedo, Pampelune, Saragosse, Séville, Valence et Valladolid. — Les finances sont dans un grand désordre. Le budget de 1871-1872 a été évalué à environ 590 millions de francs pour les recettes, et à 628 millions de francs pour les dépenses. La somme de la dette publique était au 31 décembre 1871, de 2,691,155,905 escudos (l'escudo vaut 2 fr. 1/2), donnant 75,185,572 escudos d'intérêts. Le crédit du gouvernement espagnol est un des plus compromis sur les places de commerce. — L'armée se composait, en 1865, de 5 capitaines généraux, 65 lieutenants généraux, 150 maréchaux de camp, 520 brigadiers colonels, 2,200 hommes d'état-major, 9,692 officiers, 200,426 soldats, formant un total de 212,856 hommes. La marine de guerre, qui, sous Ferdinand VII, avait été réduite presque à néant, a pris un essor considérable. Elle comptait, en 1865, 59 navires à voiles et 85 navires à vapeur, dont 5 corvettes, 7 brigantines, 16 goëlettes et 1 transport à roues, et 9 frégates, 5 corvettes, 16 goëlettes, 18 canonnières et 8 transports à hélice. Cette flotte est armée de 958 canons, et a un tonnage de 10,816 tonneaux; les navires à vapeur composent une force de 15,560 chevaux. — L'Espagne, autrefois la première puissance coloniale du monde, n'a plus qu'une petite partie de son immense empire. Elle possède en Afrique, outre les Canaries, qui ne sont pas considérées comme colonies, Ceuta, Peñon de Velez, Melilla, Mesalquivir et l'île Annobon; en Amérique, la capitainerie générale de Cuba, peuplée de 1,415,000 hab., dont 626,000 esclaves; la capitainerie générale de Porto-Rico, peuplée de 615,000 hab., et les Vierges espagnoles; en Océanie, la capitainerie générale des Philippines, comprenant les Philippines, les Mariannes et les Caro-

lines, peuplée de 4,548,000 hab. La population totale des colonies est de 6,584,000 hab.

L'instruction primaire est très-peu développée. En 1852, il n'y avait pas 2 millions de personnes sachant lire, il n'y en avait pas 1,200,000 sachant écrire. L'instruction supérieure est plus soignée: il y a 774 écoles latines et 8 gymnases royaux pour l'instruction secondaire; 56 séminaires et 10 universités pour l'instruction supérieure. Les universités, d'ailleurs bien déclinées, sont celles de Madrid, Barcelone, Grenade, Oviedo, Salamanque, Saragosse, Santiago, Séville, Valence et Valladolid.

L'industrie de l'Espagne, si brillante à la fin du xv^e s., était devenue presque nulle, lorsque, dans ces derniers temps, et grâce à des industriels français, elle a repris quelque développement: les principaux objets de fabrication sont les draps, les soieries, les tissus de coton, les savons, les ouvrages de fer. L'Espagne n'exporte guère que les produits de son sol: le vin, l'eau-de-vie, les fruits, l'huile, les grains, la laine, la soie grège, le mercure, le plomb, le liège. Elle importe principalement des denrées coloniales, des bois de construction, le reste consiste en poissons salés, beurre, fromages, tissus, quincaillerie, coutellerie, verrerie et poterie.

Les principaux ports de commerce sont: Cadix, Barcelone, Carthagène, Alicante, Bilbao, la Corogne. Il n'y a guère que la moitié du sol qui soit en culture, et cependant l'Espagne était, à la fin du moyen âge, un des pays les mieux cultivés du monde, et l'Andalousie pouvait rivaliser avec la Lombardie. Mais l'intolence des hommes, qui s'accoutumèrent à acheter, avec l'or américain, ce que leur sol avait pu leur donner, le manque de bras, les majorats de la noblesse, le droit de mainmorte du clergé, l'usage de la *mesta*, ou droit de pâturage accordé aux troupeaux voyageurs de chaque côté des routes, et, enfin, la déplorable habitude de la mendicité, ont changé des terres fertiles en landes improductives, et des bourgs en déserts. — L'Espagne possède 15,540 kil. de routes et 5,440 kil. de chemins de fer, dont les principales lignes sont: Madrid-Saragosse-Alicante, Nord-Madrid-Irun, Saragosse-Barcelone, Pampelune-Saragosse, Séville-Xérès-Cadix, Grao de Valence-Almanza, Cordoue-Séville, Isabelle II-Alar-del-Rey-Santander, Barcelone-Girone. La moyenne de la recette kilométrique de ces chemins a été, en 1862, de 21,980 fr.

HISTOIRE. — Les Ibères et les Celtes furent les plus anciens habitants de l'Espagne. Les Phéniciens fondèrent, sur les côtes, des colonies dont le principal élément de richesse était l'exploitation des mines d'or de la Bétique. Les Carthaginois les remplacèrent, et, dans l'intervalle de la 1^{re} et de la 2^e guerre punique, ils fondèrent Carthagène et s'emparèrent de presque tout le pays au S. de l'Ebre, sauf Sagonte. Les Romains, craignant de les voir toucher la Gaule, qui confine l'Italie, leur fixèrent des limites par un traité. Mais, pendant la 2^e guerre punique, ils envoyèrent des armées en Espagne pour disputer cette riche contrée à leurs rivaux. Cneius et Publius Scipion combattirent Asdrubal et Magon, et le jeune fils de Publius vengea leur mort par la prise de Carthagène et l'expulsion des Carthaginois. Les Espagnols avaient aidé les Romains qui se présentaient comme libérateurs; mais voyant, en 199 av. J. C., qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres, ils se révoltèrent, tuèrent les préteurs et commencèrent une lutte de *guérillas*, favorisée par la nature de leur pays. Caton, Sempronius Gracchus les battirent; Licinius, Cotta les trahirent et les massacrèrent. Le père Viriathus les vengea et fut vainqueur; le consul Cépion le fit assassiner. Les Espagnols, qui ne voulaient point de joug, se réfugièrent dans Numance, vers les sources du Douro. Scipion Emilien les prit par famine et les força de se tuer les uns les autres, 153 av. J. C. Alors furent introduits en Espagne la langue, les lois et les mœurs des vainqueurs, et le pays fut divisé en trois provinces: *Tarraconaise* au N. E., *Bétique* au S., *Lusitanie* à l'O., c'est le Portugal actuel. L'Espagne fournit à Rome des écrivains et des empereurs, Lucain, Sénèque, Martial, Trajan. — Lors de l'invasion des Barbares, les Vandales passèrent les premiers les Pyrénées, en 408, et s'établirent dans la Bétique, en même temps que les Suèves se fixèrent au N. O., et les Alains à l'O. Mais, de 415 à 416, Ataulf, roi des Wisigoths, se mit à la solde de l'empire, entra en Espagne, combattit les Barbares au nom d'Honorius et l'occupa en qualité de *fédéré*. Les Vandales passèrent en Afrique, les Alains furent anéantis, et le wisigoth Euric occupa presque toute l'Espagne, 466-469. La monarchie qu'il avait fondée dura jusqu'au viii^e s. Alors les Arabes, sectateurs de Mahomet et maîtres de

l'Afrique, furent appelés par un comte wisigoth mécontent passèrent le détroit, conduits par Tarik, et conquièrent l'Espagne, par la victoire de Xérès (711). Ils y fondèrent le khalifat de Cordoue, qui se rendit indépendant de celui de Bagdad (756), et finit par se diviser en plusieurs royaumes au XI^e s. Cependant les chrétiens, qui n'avaient voulu ni émigrer ni se soumettre, s'étaient réfugiés, avec Pélage, dans les montagnes de la Galice. Ils en sortirent bientôt et fondèrent les petits royaumes des Asturies et de Léon. Alors commença, entre les anciens possesseurs du sol et leurs vainqueurs musulmans, une lutte à la fois politique et religieuse, dans laquelle les Arabes perdirent peu à peu leurs conquêtes. Il fallut aux chrétiens huit siècles de combats et 5,000 batailles pour reconquérir ce qu'ils avaient perdu à Xérès. Peu à peu s'établirent les royaumes de Navarre, d'Aragon, de Castille, de Valence, de Murcie, de Séville, de Cordoue, qui se fondirent les uns dans les autres, et qui, à la fin du XV^e s. se trouvaient réduits à quatre : Portugal, Navarre, Aragon, Castille. Les guerres intestines qui déchirèrent longtemps la Castille, l'enthousiasme des Portugais pour les découvertes maritimes, les longues luttes soutenues par la maison d'Aragon contre celle d'Anjou pour la possession du royaume des Deux-Siciles, prolongèrent l'existence du royaume maure de Grenade. Enfin Ferdinand d'Aragon réunit, par son mariage avec Isabelle, reine de Castille, ces deux couronnes en une seule domination; puis il conquiert Grenade, 1492; usurpa la Navarre, 1512, et le royaume d'Espagne fut formé tel qu'il existe encore aujourd'hui. — Charles-Quint succéda à Ferdinand et à Isabelle, 1516. Charles-Quint, héritier des maisons de Castille, d'Aragon, d'Autriche et de Bourgogne, était à lui seul une coalition contre la France. Aussi, malgré les protestations d'amitié de François I^{er}, la guerre ne tarda pas à éclater entre les deux rivaux; elle se continua jusqu'à la fin du XVII^e s. Sous Charles-Quint, le peuple espagnol, conquérant de l'Amérique, vainqueur des barbaresques, dominateur de l'Italie, protecteur de la chrétienté, joua en Europe le principal rôle. Sous Philippe II, séparé de l'Allemagne, il s'unit intimement de mœurs, de foi, d'ambition avec son roi, et marcha sous sa conduite à la conquête de la monarchie universelle et à l'assaut du protestantisme. Mais l'Espagne épuisa ses trésors et son sang dans une lutte impossible: la Hollande vainquit Philippe et le chassa; la France se débattit dans ses mains et le jeta hors de ses frontières; l'Angleterre détruisit sa *flotte invincible* et insulta ses ports. Il mourut, 1598, trop heureux d'obtenir la paix de Vervins et de voir finir une guerre qu'il avait provoquée et qu'il ne pouvait plus soutenir. La lutte avec la France recommença sous ses successeurs, qui perdirent le Portugal (1640), annexé par Philippe II, l'Artois, le Roussillon (1659), la Flandre méridionale et la Franche-Comté (1658-78). Pendant ce temps, le pays, déshérité de ses anciennes libertés, avait laissé inactives ses richesses naturelles; dépouillé de ses annexes, tombé au rang de puissance secondaire, sans agriculture, sans industrie, sans marine, réduit à 6 millions d'habitants, il était devenu, comme l'Escurial, un vaste tombeau. A la mort de Charles II (1700), la maison de Bourbon remplaça celle d'Autriche. Philippe V, Ferdinand VI, Charles III, rétablirent les finances, l'industrie, le commerce, la marine et l'armée; mais la faiblesse et l'incapacité de Charles IV firent retomber l'Espagne dans sa nullité politique, et, à la fin du XVIII^e s., elle se trouvait de près d'un siècle en arrière des autres nations européennes. Napoléon voulut la réunir à son système politique; il força Charles IV et son fils Ferdinand à abdiquer, et les remplaça par son frère, Joseph Bonaparte. Alors les Espagnols commencèrent contre les Français une terrible guerre d'indépendance, 1808-1813. Mais ils n'en n'avaient pas moins été émus par l'exemple de la France et touchés par un contre-coup de notre révolution: les Cortès, tout en combattant la royauté d'un prince étranger, imitaient, dans leur constitution de 1812, les institutions françaises de 1791, déclarant la souveraineté de la nation et réduisant la royauté, absolue depuis Charles-Quint, à un pouvoir étroitement limité. En 1814, Ferdinand abolit la constitution, et persécuta ceux qui l'avaient rétabli; après la révolution de 1820, un peuple fanatique et ignorant combattit avec violence ces libertés politiques qu'il ne comprenait pas, et Ferdinand, menacé par les Cortès, et soutenu par la populace et les moines, appela à l'aide les gouvernements absolus de l'Europe. La France lui envoya une armée qui, victorieuse presque sans combat, dispersa les Cortès, rétablit

l'absolutisme, et ne put empêcher, par les conseils sensés de son chef, le duc d'Angoulême, une réaction violente et brutale (1823). En 1832, Ferdinand, près de mourir, abolit la loi salique, introduite en Espagne par les Bourbons, et fit reconnaître sa fille Isabelle pour son héritière, à l'exclusion de son frère, don Carlos. Isabelle II fut proclamée reine sous la régence de sa mère, Marie-Christine, 1833. Son règne a été bien souvent troublé: la résistance de don Carlos, la guerre civile, l'affaire de la Granja, les compétitions de pouvoir, les révolutions militaires, les retours violents tantôt à la constitution de 1812, tantôt à l'autorité arbitraire, laissent jusqu'ici en doute l'avenir de l'Espagne, et font voir qu'une nation ne s'abandonne jamais impunément elle-même. Depuis le mois de sept. 1868, Isabelle II a été renversée, et après un provisoire de deux ans, Amédée de Savoie a été élu roi, 1870. V. SUP.

ROIS D'ESPAGNE DEPUIS LA RÉUNION DU PAYS

Maison d'Autriche

Isabelle, reine de Castille.	1474-1504
Epouse Ferdinand le Catholique.	1479-1516
Charles-Quint (Charles I ^{er} , en Espagne).	1516-1556
Philippe II.	1556-1598
Philippe III.	1598-1621
Philippe IV.	1621-1665
Charles II.	1665-1700

Maison de Bourbon.

Philippe V, 1700, abdique en.	1724
Louis I ^{er}	1724
Philippe V, de nouveau.	1724-1746
Ferdinand VI.	1746-1759
Charles III.	1759-1788
Charles IV, 1788, abdique en.	1808
Ferdinand VII, 1808, abdique en.	1808
Joseph Bonaparte.	1808-1813
Ferdinand VII, rétabli.	1813-1833
Isabelle II.	1833-1868
Amédée I ^{er}	1870

Espagne (CHARLES D'), favori de Jean le Bon et comte de France. V. LA CERDA (Charles de).

Espagne (D'), général français, brave et habile officier de cavalerie, commanda la division des chasseurs à cheval de l'armée d'Italie sous Masséna, en 1805, servit le roi de Naples en 1806 dans les Calabres insurgées, prit part à la campagne de Prusse et fut blessé à Heilsberg. Il fut tué à Wagram, en 1809.

Espagnolet (L'). V. RIBERA.

Espalion, ch.-l. d'arrond., à 51 kil. N. E. de Rodez (Aveyron), sur le Lot, 4,550 hab. Tanneries, flanelles imprimées, commerce de bois.

Espaly, village à 1 kil. du Puy (Haute-Loire); 1,400 hab. Ruines du château où Charles VII se trouvait, lorsqu'il fut proclamé roi par quelques fidèles, en 1422. D'autres placent cet événement à Meung-sur-Yèvre, en Berry. Roches basaltiques, dites *orgues d'Espaly*.

Espelette, ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kil. S. de Bayonne (Basses-Pyrénées); 1,506 hab. Commerce de gros bétail.

Espence (CHARLES D'), théologien français, né à Châlons-sur-Marne, 1511-1571. Il fut recteur de l'Université de Paris, se fit estimer du cardinal de Lorraine, qui l'employa dans plusieurs missions, se distingua aux états d'Orléans, 1560, et argumenta au colloque de Poissy, 1561. On a de lui : *Institution d'un prince chrétien*, en français, Lyon, 1548, in-16, et plusieurs ouvrages de controverse.

Espérance, déesse représentée sous les traits d'une jeune femme souriante et tenant des fleurs. La mythologie dit que, voyant tous les maux s'échapper de la boîte de Pandore, elle resta pour consoler les hommes.

Espereux (JEAN-JOSEPH), sculpteur, né à Marseille, 1758-1840, fut un excellent artiste parmi ceux qui n'ont pas de génie. Ses principaux ouvrages sont les bustes de David, Raynal, Lebrun, Mirabeau; les statues de Racine, Molière, Voltaire et Napoléon, la *Victoire d'Austerlitz*, pour l'arc de triomphe du Carrousel; les *Clefs de Vienne*, pour le Corps législatif; *Ulysse reconnu par son chien*, et une *Femme grecque entrant au bain*.

Espichel, ancien *Barbarium promontorium*, cap du Portugal, sur l'Océan, à 26 kil. S. de l'embouchure du Tage, par 38°24'54" lat. N., et 11°53'39" long. O.

Espinasse (M^{lle} de L'). V. LESPINASSE.

Espinasse (AUGUSTIN, comte de L'), général, né à Pouilly-sur-Loire, 1756-1816, entra au service en 1760, fut fait lieutenant d'artillerie, 1763, et composa un

Traité de trigonométrie et de nivellement. De concert avec de Monbéliard, il donna à l'infanterie française le modèle du fusil dit de 1777, et fit faire de notables améliorations à la fabrique d'armes de Saint-Etienne. Pendant la Révolution, il commanda l'artillerie de l'armée d'Italie sous Bonaparte, et fut nommé commandant en chef de l'artillerie à l'armée d'Angleterre, 1799. Il entra au sénat à la création de ce corps, vota le rappel des Bourbons et devint pair de France.

Espinasse (ESPRIT-CHARLES-MARIE), général français, né à Saissac (Aude), 1815-1859, entra à Saint-Cyr en 1835, conquit ses premiers grades en Algérie, devint colonel en 1851, prit une part active au 2 décembre, fut nommé général et aide de camp de l'empereur. Dans la guerre d'Orient, il commandait l'expédition malheureuse de la Dobrutschka; il se distingua en Crimée et fut nommé général de division. Il occupa le ministère de l'intérieur et de la sûreté générale, du 8 février au 15 juin 1858. Il fut alors nommé sénateur. Il a été tué à la bataille de Magenta, 4 juin 1859.

Espinel (VICENTE), poète et romancier espagnol, né à Ronda, 1544-1634, vécut, comme Cervantes, des bienfaits de l'archevêque de Séville. Il inventa les *decimas* ou dixains, stances composées de 10 vers de 8 syllabes, et ajouta une cinquième corde à l'instrument préféré des Espagnols, la guitare. Il a laissé : *Arte poetica española*, traduction en vers de l'*Épître aux Pisons*; *Varias rimas*, ou *Poésies diverses*, et un roman intitulé *Vie de l'écuyer Don Marcos de Obregon*, auquel le Sage a fait quelques emprunts pour son *Gil Blas*.

Espingole, arme à feu du XVI^e s., appelée plus tard tromblon.

Espinhaço (Serra do), chaîne de montagne du Brésil qui traverse la province de Minas-Geraës et sépare le bassin supérieur du San Francisco des bassins côtiers du Belmonte et de la Paraguara. Elle se rattache à la Serra dos Vertentes et à la Serra Mantiqueira au nœud de l'Itacolumi (1,680 mètr.). Mines de diamants.

Espinosa de los Monteros, v. d'Espagne, prov. et à 74 kil. N. de Burgos; 2,500 hab. Victoire des Français sur les Espagnols, le 11 nov. 1808.

Espinous (Monts de l'), section des Cévennes, entre les monts Garrigues et la montagne Noire, longue de 48 kil.

Espirito-Santo, prov. du Brésil, entre l'Atlantique et les prov. de Bahia, Minas-Geraës et Rio-de-Janeiro; ch.-l. *Vittoria*. Sup. : 5,460 milles carrés géographiques; pop., 65,000 hab. Pays très-fertile en coton, manioc, café; traversé par le Rio Parahyba.

Esponon, demi-pique longue de 7 pieds et demi, portée par les mousquetaires et les officiers d'infanterie sous Louis XIV et Louis XV.

Esprit (SAINT-), 5^e personne de la Trinité. Au IV^e s., les Macédoniens nièrent sa divinité; les Ariens le subordonnèrent au Père; les Sociniens rejetèrent son existence en prétendant que ce mot désigne la transmission de la grâce divine; l'Eglise grecque croit qu'il ne procède que du Père. Le symbole de la foi catholique déclare, au contraire, qu'il procède à la fois du Père et du Fils. Cette différence dans le dogme a été une des causes du schisme grec.

Esprit (Ordre du SAINT-), ordre de chevalerie institué par le roi de France Henri III, le 31 décembre 1578. Le roi lui donna ce nom parce qu'il avait été appelé au trône de Pologne et ensuite à celui de France le jour de la Pentecôte. Le nombre des chevaliers fut limité à 100. Pour faire partie de l'Ordre, il fallait être reçu préalablement chevalier de Saint-Michel, c'est pourquoi on appelait les chevaliers du Saint-Esprit *chevaliers des ordres du Roi*. Ils portaient la croix à huit pointes, insigne de l'ordre, suspendue à un ruban de soie bleue, de là leur nom de *cordons bleus*, et un St-Esprit en plaque.

Esprit (JACQUES), écrivain français, né à Béziers, 1611-1678. Il fut appelé l'*abbé Esprit*, bien qu'il ne soit jamais entré dans les ordres. Successivement protégé par le chancelier Séguier, madame de Longueville et le prince de Conti, il fut mêlé à la société brillante du temps, devint membre de l'Académie française, et composa des *Maximes* suivant le goût du temps. Il a écrit : *Paraphrases de quelques psaumes*; *Faussetés des vertus humaines*, 2 vol. in-12, Paris, 1678.

Espronceda (JOSÉ DE), poète et romancier espagnol, né à Almendraléjo, 1808-1842, conçut dès l'adolescence la passion de la poésie et des affaires politiques. Exilé comme affilié à la société secrète des *Numantinos*, il passa en Portugal, puis en Angleterre et, enfin, en France. Il prit part à la révolution de 1830, et rentra

dans sa patrie à la mort de Ferdinand VII. Ses romans de *l'Étudiant de Salamanque* et de *Sancho Saldana* ont eu de la vogue et méritent encore l'estime. Ses vers, et, en particulier, son poème du *Diable-Monde*, sont incorrects, bizarres, inachevés, mais pleins de verve et de beautés du premier ordre. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées à Paris, 1856.

Esquilin (Mont), l'une des 7 collines de Rome, à l'E., entre le Célius et le Viminal, réunie à la ville par Servius Tullius. Elle est la plus large des collines et projette vers l'O. deux monticules que les Romains appelaient mont *Oppius* et mont *Cispius*. Sa plus grande hauteur est de 51 mètres.

Esquiline (Porte), porte de l'anc. Rome, à l'E.

Esquimaux, c.-à-d. *mangeurs de poisson cru*, nom donné par les Indiens du nord de l'Amérique aux habitants des terres arctiques du nouveau monde. Leur nom véritable est *Huskie*. On distingue les grands Esquimaux, dans le Groënland, et les petits Esquimaux, depuis le Labrador jusqu'au détroit de Behring. Les Esquimaux sont petits; ils ont les yeux bridés, le teint d'un jaune rougeâtre, la face ronde, le front bas, la barbe très-rare, les pieds et les mains d'une petitesse remarquable. Pendant l'hiver ils habitent des huttes de neige; pendant l'été des tentes de peaux de phoques. La chasse du phoque est la principale occupation de l'Esquimaux. En effet, c'est le phoque qui doit fournir à tous ses besoins : sa graisse éclaire et chauffe la hutte, sa peau sert de vêtement, de tente, de canot, ses dents font la pointe des armes de pêche. Quand la pêche est insuffisante, les Esquimaux meurent de faim. Ils sont doux, pacifiques, ignorent tout gouvernement, et paraissent n'avoir aucune idée religieuse. Autrefois répandus jusque sous le pôle, ils émigrent vers le midi à mesure que le froid s'augmente dans ces contrées glacées depuis des siècles; on ne trouve plus d'Esquimaux au nord du passage du Nord-Ouest.

Esquire, mot anglais qui signifie *écuyer*; titre porté jadis en Angleterre par les personnes de familles nobles qui n'étaient pas au moins chevaliers, tels que les fils aînés des chevaliers, du vivant de leur père, etc. Ce titre appartenait personnellement aux juges et aux fonctionnaires du gouvernement. Il est devenu une qualification banale.

Esquirol (JEAN-ÉTIENNE-DOMINIQUE), médecin, né à Toulouse, 1772-1840. Il visita les hôpitaux d'aliénés de France, et devint médecin de la Salpêtrière en 1811. Il commença, en 1817, son cours de clinique des maladies mentales, signala les abus qu'il avait observés dans ses voyages, et rendit les plus grands services à l'humanité et à la science. Il fit changer le régime barbare auquel on soumettait les aliénés, et publia, en 1838, son important ouvrage qui a pour titre : *Des maladies mentales, considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, Paris, 2 vol.

Essarts (LES), ch.-l. de canton, arrond. et à 18 kil. N. E. de Napoléon-Vendée (Vendée); 2,851 hab. Ruines d'un château du XII^e s.

Essarts (PIERRE DES), prévôt de Paris et surintendant des finances, 1360-1445, s'attacha d'abord au parti de Bourgogne, arrêta le comte de Montaigu, se détacha de Jean sans Peur pour se tourner vers les Armagnacs. Il se rendit maître de la Bastille par un coup de main, mais y fut assiégé par 20,000 Cabochiens, saisi, torturé et mis à mort.

Essarts (CHARLOTTE DES), comtesse de Romorantin, née vers 1580, morte en 1651, eut de Henri IV deux filles qui furent, l'une, abbesse de Chelles, l'autre, abbesse de Fontevault. Elle épousa Du Hallier, maréchal de l'Hôpital. Elle fut exilée dans ses terres par Richelieu, pour s'être mêlée aux intrigues de la noblesse.

Essé (ANDRÉ DE MONTALEMBERT, seigneur d'), 1485-1558, servit la France dans les guerres d'Italie, se distingua à Fornoue, défendit Landrecies contre Charles-Quint, 1543, soutint en Ecosse la régente, Marie de Lorraine, contre les Anglais, amena Marie Stuart en France, et fut tué en défendant Théroanne.

Essé, village de l'arrond. et à 28 kil. S. O. de Vitry (Ille-et-Vilaine); 1,800 hab. Curieux monument druidique, appelé *la Roche-aux-Fées*.

Essédair (*Essedarius*), soldat gaulois combattant sur un char à quatre roues appelé *essedum*. — Gladiateur monté sur un *essedum*.

Essedons, anc. peuple de la Scythie, à l'E. du Palus-Méotide.

Essen, v. de Prusse, à 31 kil. N. E. de Dusseldorf, prov. du Rhin; 41,000 hab. Fabr. d'armes, de machines,

dequincaillerie; teintureries, tanneries, mines de houille. Autrefois abbaye impériale.

Essen (JEAN-HENRI, comte), général suédois, né à Kaffoes, 1755-1824, défendit Stralsund contre les Français, 1807, fut chargé par Charles XIII de négocier la paix à Paris, 1809, devint gouverneur de Norvège, 1814, et grand maréchal de Suède, 1816.

Esséniens, secte juive qui comptait 4,000 adeptes au temps de Jésus-Christ. Ils vivaient en commun près de la mer Morte, d'une façon austère, croyaient à l'égalité des hommes et niaient le libre arbitre.

Essequibo, fleuve de l'Amérique du Sud, prend source dans la Sierra de Araguay, sépare le Venezuela de la Guyane anglaise, entre dans ce dernier pays, et se jette dans l'Atlantique après un cours de 700 kil., navigable pendant 160 kil. à l'aide de la marée.

Essex, pays des Saxons de l'Est, roy. saxon fondé en 526; capit. Londres (Lon-din, la ville aux vaisseaux). Il comprenait les comtés actuels de Middlesex, d'Essex et une partie de celui d'Hertford.

Essex, comté de l'Angleterre, au N. de l'embouchure de la Tamise, entre la mer du Nord et les comtés de Suffolk, de Cambridge, d'Hertford, de Middlesex et de Kent. Superficie : 390,000 hect.; popul. : 405,000 hab. Arrosé par la Tamise, le Blackwater, le Chelmer, la Colne, la Stour. Blé et beurre renommés. Sur le bord de la mer sont des prairies fertiles, mais dont l'humidité excessive engendre des fièvres; le nord, beaucoup plus salubre, produit beaucoup de plantes potagères, et élève plus de 500,000 moutons. Capit., Chelmsford; v. pr. : Tilbury, Romford, Maldon, Colchester, Harwich.

Essex (ROBERT DEVEREUX, comte d'), général anglais, favori de la reine Elisabeth, 1567-1601. Il prit part à l'expédition envoyée au secours des Hollandais, sous le commandement du comte de Leicester, son beau-père, 1585, fut nommé grand écuyer, 1587, et succéda à Leicester dans la faveur de la reine. Il prit part, malgré les ordres d'Elisabeth, à l'expédition de Portugal, 1589, et conduisit un faible secours à Henri IV. A la cour, il eut à combattre l'influence des Cecil, et obtint, malgré eux, le commandement d'une flotte dirigée contre les côtes d'Espagne; il pilla Cadix et prit ou brûla 57 navires espagnols, 1596. Trois ans après, il fut chargé de réduire l'Irlande révoltée, et ne sut que conclure un armistice avec Tyrone, chef des rebelles. A son retour il fut mis en prison et condamné à perdre ses emplois. Alors, emporté par la violence de son caractère, il complota au lieu de s'humilier, tenta, le 8 février 1601, une révolte dans les rues de Londres, fut arrêté et périt sur l'échafaud. Il avait eu le tort de croire qu'il pourrait dominer dans Elisabeth l'esprit de la reine comme le cœur de la femme. Sa mort a fourni le sujet d'une tragédie à Thomas Corneille, etc.

Essex (ROBERT DEVEREUX comte d'), fils du précédent, 1592-1646, reçut de Jacques I^{er} l'héritage de son père, confisqué par Elisabeth, servit pendant la guerre de Trente ans l'électeur Frédéric V, 1620, fut nommé lord-chambellan par Charles I^{er}, et n'en prit pas moins parti pour le parlement. Devenu le général du parti presbytérien, il livra au roi les batailles d'Edge-Hill et de Newbury, reçut du parlement le titre de duc, et fut obligé, par sa santé, de laisser son commandement.

Essex (ARTHUR Capel, comte d'). V. CAPEL.

Essling, village d'Autriche, à 11 kil. E. de Vienne, Basse-Autriche, en face de l'île de Lobau. Bataille acharnée livrée par les Français aux Autrichiens, les 21 et 22 mai 1809. Le maréchal Lannes y fut tué. Masséna, jeté sur la rive gauche du Danube avec 50,000 hommes, séparé de Napoléon par la rupture des ponts, tint pendant deux jours contre toute l'armée du prince Charles. Il reçut le titre de *prince d'Essling*.

Esslingen, v. de Wurtemberg, sur le Neckar, à 15 kil. E. de Stuttgart; 17,000 hab. Siège de la cour d'appel du cercle du Neckar. Belle église gothique ornée d'une tour de 58 m. de haut. Nombreux établissements industriels, filatures, blanchisseries, ateliers de machines, fabriques de vins mousseux. Autrefois ville impériale.

Essonnes, bourg de l'arrond. et à 2 kil. S. O. de Corbeil (Seine-et-Oise), sur l'Essonnes; 3,984 hab. Fabriques de papier très-actives. — Sous les Mérovingiens, *Exona* était un domaine royal où l'on battait monnaie.

Essonnes, riv. de France, prend source dans la forêt d'Orléans, passe à Essonnes, et se jette dans la Seine à Corbeil, après un cours de 90 kil.

Essorillement, supplice qui consistait à couper

les oreilles. Sous Charles VIII, Doyat, conseiller de Louis XI, fut *essorillé*.

Essoyes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. E. de Bar-sur-Seine; (Aube); 1,693 hab.

Est, *Levant* ou *Orient*, l'un des points cardinaux, celui où le soleil semble se lever.

Est (Canal de l'). V. RHÔNE AU RHIN (Canal du).

Estação (ACHILLE) ou *Achille Statius*, poète érudit portugais, 1524-1581. Destiné à la carrière des armes par son père, il préféra les lettres, visita les universités d'Evora, de Louvain, de Paris, se lia, à Rome, avec Paul Manuce, et se fit une grande réputation par son érudition et l'élégance de son style latin. Ses principaux ouvrages sont : *Commentarii in Catullum, Tibullum et Propertium*, Paris, 1604; *Comment. in Ciceronis librum de Fato*, Louvain, 1551; *Comm. in Artem poeticam Horatii*, Anvers, 1553; *Observationes difficultum locorum græco-latinorum*, Francfort, 1604.

Estafier, ital. *staffiero*, valet d'écurie; c'était, au moyen âge, un valet armé, qui servait d'huissier et quelquefois d'assassin à gages. Au xvii^e s., un estafier était un grand laquais.

Estage, droit du seigneur féodal d'obliger son vassal à tenir *estage* ou garnison dans son château.

Estagel, bourg de l'arrond. et à 21 kil. O. de Perpignan (Pyénées-Orientales), sur la Gly; 2,513 hab. Miel, huile d'olive, marbre gris; fabriques d'eaux-de-vie. Patrie d'Arago.

Estaing (CHARLES-HENRI comte d'), amiral français, né au château de Ruvel, en Auvergne, 1729-1794, fut d'abord officier d'infanterie, et s'embarqua, en 1757, pour servir dans l'Inde sous les ordres de Lally-Tollendal. Fait prisonnier au siège de Madras, 1759, il fut échangé et prit le commandement de deux petits bâtiments de la compagnie française des Indes, avec lesquels il fit beaucoup de mal aux Anglais. En 1765, il reçut le grade de lieutenant général des armées navales et souleva dans le corps de la marine, par cette nomination extraordinaire, beaucoup de jalousie et d'animosité; d'Estaing était d'ailleurs plus brave qu'habile, et il lui manqua toujours la connaissance précise de son métier. En 1778, il partit, avec 12 vaisseaux et 4 frégates, pour secourir les Américains, fut éloigné de Rhode-Island, qu'il assiégeait, par une violente tempête, essaya en vain de s'emparer de Sainte-Lucie, mais prit Saint-Vincent et enleva la Grenade, le 4 juillet 1779, par une audacieuse attaque. Retournant alors vers les Etats-Unis, il assiégea Savannah sans succès, revint en France en 1780, et fut disgracié jusqu'en 1783. Partisan des idées constitutionnelles, comme toute la noblesse qui avait fait la guerre d'Amérique, il fut membre de l'assemblée des notables, en 1787, commanda la garde nationale de Versailles et fut créé amiral en 1792. Deux ans après, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Pour toute défense, il énuméra ses services, et ajouta : « Quand vous aurez fait tomber ma tête, envoyez-la aux Anglais, ils vous la payeront cher ! »

Estaing, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. N. O. d'Espalion (Aveyron); 1,642 hab. Ruines du château d'Estaing.

Estaires, ville de l'arrond. et à 19 kil. S. E. d'Hazebrouck (Nord), sur la Lys; 7,120 hab. Importante fabrication de toiles et de serviettes, blanchisseries. Autrefois fortifiée, prise par les Français après la bataille de Lens, en 1648.

Est-Anglie, royaume fondé, en 571, par les Angles, sous le commandement d'Offa. Capit. *Dunwich*, qui n'existe plus. Il était au N. du roy. d'Essex, sur le territoire des comtés actuels de Norfolk, de Suffolk, de Cambridge, et s'étendait jusqu'au Wash par l'île d'Ely.

Este, anc. *Ateste*, v. d'Italie, en Vénétie, à 26 kil. S. O. de Padoue, sur le canal d'Este; 10,000 hab. Beau château; poteries, moulinerie de soie, eaux minérales. Berceau de la maison d'Este.

Este (Maison d'), une des plus anciennes familles princières d'Italie, descend, selon Muratori, des petits princes qui, au x^e s., gouvernaient la Toscane pour les Carolingiens. Dans les guerres des guelfes et des gibelins, les margraves ou marquis d'Este, chefs des guelfes, acquirent Ferrare et Modène; ils avaient déjà Este, Rovigo, Montagnano, Casal Maggiore, Pontremoli et Obertenga. Voici les principaux membres de cette famille, distinguée surtout par son goût pour les lettres et les arts.

Este (ALBERT-AZZO d'), vécut plus de 100 ans et mourut en 1117. Bien que comblé des faveurs de l'em-

pereur Henri III, il prit parti pour le pape contre Henri IV. Son fils, Guelfe ou Welf obtint en fief la Bavière, 1071, et fut la souche de la maison de Brunswick.

Este (Orizzo I^{er}, marquis d'), entra dans la ligue lombarde contre l'empereur Frédéric Barberousse, et fut compris dans le traité de Venise, en 1177. Il devint podestat de Padoue. Son fils, Azzo V, acquit la souveraineté de Ferrare.

Este (NICOLAS III, marquis d'), seigneur de Modène, Ferrare, Parme et Reggio, 1384-1441, disputa avec succès ses Etats à un de ses parents, Azzo, général de Galéas Visconti, duc de Milan, combattit deux fois les Visconti, comme général de la ligue formée par le pape, les Vénitiens et les Florentins, puis se réconcilia avec Jean Galéas, devint son conseiller et semblait destiné à lui succéder, lorsqu'il fut assassiné à Milan.

Este (LIONEL d'), fils du précédent, mort en 1450, ménagea un traité de paix entre Venise et Naples. Il fut le protecteur éclairé des gens de lettres, le Pogge, Guarini, Philèphe.

Este (HERCULE I^{er} d'), duc de Ferrare et de Modène, en 1471, fut attaqué à la fois par le pape Sixte IV et les Vénitiens, qui convoitaient, l'un Ferrare pour son neveu, les autres Rovigo. Hercule fut vaincu, malgré les secours qu'il reçut de Naples, de Milan, de Florence et de Mantoue, 1484. Dès lors, il se maintint en paix avec tous ses voisins, donnant à ses sujets la prospérité et à sa cour l'éclat du luxe et des arts. Boïardo fut son ministre et l'Arioste son protégé.

Este (ALPHONSE I^{er} d'), fils du précédent, duc de Ferrare et de Modène, mort en 1534, fut membre de la ligue de Cambrai contre Venise, 1508, fut menacé dans sa capitale par la flotte vénitienne que commandait l'amiral Trevisani, et la détruisit complètement, 1509. Resté fidèle au parti français lorsque Jules II se fut retourné contre Louis XII, il vit l'interdit mis sur ses Etats par Jules II et maintenu par Léon X. Sous son règne, Ferrare avait 80,000 hab. — Son frère, le cardinal Hippolyte d'Este, fut comme lui un zélé partisan des Français.

Este (HERCULE II d'), fils d'Alphonse I^{er} et de Lucrece Borgia, 1508-1559, entra avec répugnance dans la ligue formée contre Philippe II, roi d'Espagne, par le pape Paul IV et le roi de France, Henri II, et fit la paix, 1558. Il avait épousé Renée de France, dont il eut, entre autres enfants, Eléonore, objet de la passion du Tasse.

Este (HIPPOLYTE d'), cardinal de Ferrare, frère du précédent, 1509-1572, vécut à la cour de France, eut les archevêchés de Milan, de Lyon et de Narbonne, assista au colloque de Poissy, et protégea les artistes et les gens de lettres.

Este (ALPHONSE II d'), fils d'Hercule II, 1533-1597, aspira en vain à la couronne de Pologne et persécuta le Tasse.

Este (FRANÇOIS I^{er} d'), duc de Ferrare, 1610-1658, se déclara pour l'Espagne contre la France dans la guerre pour la succession de Mantoue, 1630, puis devint général au service de France, et fit épouser à son fils Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin.

Este (RENAUD d'), fils du précédent, 1655-1737, fut d'abord cardinal, et devint duc de Modène après les règnes d'Alphonse IV, son frère, et de François II, son neveu, en 1694. Il épousa Charlotte-Félicité, fille aînée de Jean-Frédéric, duc de Brunswick, et réunit ainsi les deux branches de la maison d'Este, séparées depuis 1070. Il eut fort à souffrir des guerres entre la France et l'Autriche, de 1702 à 1756; il parvint cependant à conserver son Etat, qu'il accrut même du duché de la Mirandole et du marquisat de Concordia. — Son fils, François III, qui lui succéda, épousa Charlotte-Aglæ, fille de Philippe d'Orléans, régent de France.

Este (HERCULE-RENAUD d'), duc de Modène, fils de François III, 1727-1805, perdit son Etat à la paix de Campo-Formio. Il fut le dernier descendant mâle de la famille d'Este. L'archiduc Ferdinand d'Autriche, frère de l'empereur Léopold II, ayant épousé sa fille unique, Marie-Béatrix, fonda la maison d'Autriche-Este, qui recouvra Modène et Reggio en 1815. François IV d'Autriche-Este, son fils, régna à Modène, Reggio, Mirandole, Massa, Carrare et Guastalla, de 1814 à 1846, et eut pour successeur son fils, François V, qui acquit la Lunéguane toscane, 1847, eut à réprimer une révolte, 1848, et se réfugia en Autriche à la suite des événements de 1859.

Estella, v. d'Espagne, prov. et à 25 kil. S. O. de Pampelune (Navarre); 7,000 hab.; près et au S. des Pyrénées, dans un pays montueux.

Estepa-la-Vieja (*Astapa*), v. d'Espagne, dans la

prov. et à 70 kil. S. E. de Séville, près du Xénil; 10,000 hab.

Estèphe (Saint-), bourg de l'arrond. et à 15 kil. S. E. de Lesparre, sur la Gironde (Gironde); 2,570 hab.; vins renommés

Estepona, v. d'Espagne, dans la prov. et à 65 kil. S. O. de Malaga, sur la Méditerranée; 8,000 hab. Commerce de fruits.

Esterel (Monts de l'), section des Alpes de Provence, qui s'étendent de l'E. à l'O., parallèlement au Verdon, depuis le pic d'Audiberg jusqu'aux monts de Cabrière, avec une hauteur moyenne de 1,200 mètres.

Esterhazy de Galantha, famille princière de la Hongrie, considérable par ses domaines et le grand rôle qu'elle a joué dans l'histoire de son pays. Elle descend de Pierre d'Estoras, qui vivait au XIII^e siècle. Les deux personnages principaux sont : — PAUL ESTERHAZY, 1655-1713, qui se distingua à Essek, à Fünfkirchen et à Saint-Gothard, fut nommé feld-maréchal général, défit à Gyorki les rebelles hongrois soulevés par Tékéli, contribua à la délivrance de Vienne assiégée par les Turcs, 1683, leur prit Bade et fut nommé prince de l'empire, 1687. — NICOLAS ESTERHAZY, 1765-1853, qui commanda en 1797 la levée en masse de la Hongrie, destinée à repousser les Français, protégea les lettres et les arts, et créa dans son château d'Eisenstadt une magnifique galerie de tableaux et de gravures. La famille d'Esterhazy possède un maj rat qui se compose de 29 seigneuries, 21 châteaux, 60 bourgs, 414 villages en Hongrie, outre ses biens de la basse Autriche, de la Bavière et de Bade.

Esternay, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 45 kil. S. O. d'Épernay (Marne); 1,734 hab. Porcelaines.

Esther, juive de la tribu de Benjamin, fille d'Abi-kail, cousin de Mardochee et descendant de Naül, naquit dans l'empire des Perses, pendant la captivité de Babylone. Orpheline de bonne heure et adoptée par Mardochee, elle vivait à Suse dans la retraite, lorsque le roi Assuérus, ayant répudié la reine Vasthi, la choisit pour épouse. Le favori Aman, qui détestait les Juifs parce que leur race était ennemie de la sienne et parce que Mardochee gênait son orgueil, obtint contre eux un ordre de massacre. Esther les sauva; Aman fut mis à mort, et tous les ennemis des Juifs eurent le même sort, au nombre de 75,000. En mémoire de cet événement, les Juifs instituèrent deux jours de fête appelés *purims*, c'est-à-dire *jours des sorts*. Tel est le récit développé dans le *Livre d'Esther*, d'où Racine a tiré le sujet de sa tragédie. On croit que Mardochee est l'auteur du *Livre d'Esther*, qui est canonique.

Esthonie, gouvernement de la Russie d'Europe, entre le golfe de Livonie et le lac Peïpous, au N. de la Livonie et à l'O. du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Superficie, 20,760 kil. carrés; 325,000 hab. Sol parsemé de plus de 200 lacs, médiocrement fertile; récolte de seigle, orge, chanvre, houblon, tabac. 900,000 hectares de terres incultes; 240,000 de terres arables; 260,000 de prairies; 475,000 de bois. Peu d'industrie; commerce actif. La population se compose d'Esthoniens, d'origine finnoise, pour les cinq sixièmes; le reste comprend des Allemands, des Russes et des Suédois. La religion dominante est le culte luthérien. Capitale *Revel*; v. princ. Port-Baltique, Gapsal ou Hapsal, Wesenberg et Weisenstein. A ce gouvernement appartiennent 70 ou 80 petites îles dont les principales sont Worms et Dago. — L'Esthonie devint chrétienne au XI^e siècle, appartenant tour à tour aux marchands de Brême, aux chevaliers teutoniques, aux porte-glaive de Livonie, et aux Suédois à partir de 1561. Pierre le Grand la conquit sur Charles XII, et la garda à la paix de Nystadt, 1721. C'est seulement en 1816 qu'Alexandre I^{er} a émancipé la population esthonienne, jusqu'alors abruti dans l'esclavage.

Estienne (Les), célèbres imprimeurs français, originaires de Provence et descendants d'une famille noble, qui rendirent aux lettres et aux sciences d'inappréciables services par le nombre et la valeur de leurs éditions. V. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Estienne*, 1845, in-8°, et les articles très-complets de M. A.-F. Didot dans la *Nouvelle Biographie générale*, t. XVI.

Estienne (HENRI I^{er}), né à Paris, 1470-1521, fut déshérité par son père pour s'être consacré à l'art de l'imprimerie, 1485. Les titres de ses livres portent pour marque les armes de l'Université entourées de festons, avec deux anges en support; en haut est une main sortant des nuages et tenant un livre fermé. Sur quelques-uns se trouve cette devise: *Fortuna opes auferre*,

non animum potest (La Fortune peut ôter les richesses, mais non le courage). C'est la vraie devise de sa famille, qui eut plus d'énergie que de gloire, et plus de gloire que de fortune.

Estienne (ROBERT I^{er}), 2^e fils du précédent, né à Paris, 1503-1559, est au premier rang parmi les imprimeurs par ses profondes connaissances en grec, en latin et en hébreu, par son zèle à sauver de la destruction et à propager les monuments littéraires de l'antiquité et par le mérite de ses éditions. Il a publié une magnifique Bible latine, 1532, les premières éditions d'Eusèbe, de Dion Cassius et de Denys d'Halicarnasse, et le *Thesaurus linguæ latinæ*, qu'il avait composé lui-même, 5 vol. in-fol., 1549.

Estienne (HENRI II), fils du précédent, né à Paris, 1528-1598, étudia sous les savants Pierre Danès et Adrien Turnèbe, et parcourut l'Italie, d'où il rapporta de nombreuses copies de manuscrits. Il publia pour la première fois *Appien*, *Anacréon*, *Maxime de Tyr*, et composa son *Thesaurus græcæ linguæ*, 4 vol. in-fol., 1572, œuvre d'une érudition immense et d'un goût merveilleux, qui a été reproduite avec des additions, à Londres, par Valpy, 8 vol. in-fol., 1815-1825; à Paris, par MM. Didot. Poursuivi par ses créanciers, il apprit à Lyon la chute de sa demeure, à la suite d'un tremblement de terre, et la perte de ses manuscrits; il entra à l'hôpital et y mourut fou. Outre son *Thesaurus*, il a composé : *Ciceronianum lexicum*, 1557; *Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Traité préparatif à l'apologie pour Hérodote*, 1556; *Traité de la conformité du langage français avec le grec*, vers 1565, sans date; *Précidence du langage français*, etc. — Pendant longtemps cette famille n'a pas cessé de fournir d'excellents imprimeurs. Tels furent ROBERT ESTIENNE II, 1550-1571; FRANÇOIS ESTIENNE II; ROBERT ESTIENNE III, 1560-1630; PAUL ESTIENNE, 1566-1627; HENRI ESTIENNE III, et ANTOINE ESTIENNE, qui mourut, en 1674, à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Estiennot de la Serre (DOM CLAUDE), bénédictin français, né à Varenne, 1639-1699, fut chargé d'aller recueillir les pièces inédites propres à une histoire de son ordre. Entre 1673 et 1684, il rédigea 45 vol. in-fol. presque entièrement écrits de sa main, dans lesquels Mabillon, pour sa *Diplomatique* et ses *Annales*, Sainte-Marthe pour son *Gallia Christiana*, ont trouvé les plus précieux documents.

Estissac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. O. de Troyes (Aube); 1,900 hab. Bonneterie.

Estoc, épée longue, droite et sans tranchant; de là l'expression *frapper d'estoc*, pour frapper de la pointe.

Estoile (PIERRE DE L'), juriconsulte français, né à Orléans, 1480-1537, régent à l'université d'Orléans, plus tard conseiller au Parlement, eut Calvin pour élève. Sa fille Marie fut aimée de Théodore de Bèze.

Estoile (PIERRE DE L'), petit-fils du précédent, né à Paris, 1540-1611, acheta une charge de grand-audencier en la chancellerie de Bourges. Depuis la mort de Charles IX jusqu'à celle de Henri IV, il nota soigneusement les faits, les nouvelles, les bruits de la cour et de la ville, et composa son *Journal des règnes de Henri III et de Henri IV*, ouvrage précieux par l'abondance des renseignements et l'impartialité de l'auteur, à une époque où les passions rendaient cette qualité si rare. Il fait partie de la *Collection des Mémoires sur l'Histoire de France*.

Estoile (CLAUDE DE L'), fils du précédent, né à Paris, 1597-1651, membre de l'Académie française, un des cinq auteurs qui collaboraient aux compositions dramatiques du cardinal de Richelieu. Il fut chargé par l'Académie d'examiner la versification du *Cid*.

Estournel (JEAN D'), général français, mort en 1557, se jeta avec ses vassaux dans Péronne assiégée par le comte de Nassau, 1536, et fit lever le siège; il fut nommé, par François I^{er}, général des finances dans les provinces de Picardie, Champagne et Brie.

Estournel (LOUIS-MARIE, marquis D'), 1744-1825, fut membre de l'assemblée des notables, 1787, et député de la noblesse du Cambésis aux États-généraux, 1789. Il servit à l'armée du Rhin en qualité de général de brigade, fut mis en accusation par le conventionnel Albitte, 1793, et eut le rare bonheur d'échapper. Il a publié, en 1811 : *Recueil des opinions émises à l'Assemblée constituante et comptes rendus à mes commettants*.

Estournel (REIMBOLD D'), chevalier du Cambésis, compagnon de Godefroy de Bouillon, monta le premier sur la crête des murs de Jérusalem. Il en garda le surnom de *Creton*, qui passa à ses descendants.

Estouteville (GUILLAUME D'), prélat français, 1403-1483, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fut comblé de titres et de richesses : il fut évêque de Maurienne, Digne, Béziers, Ostie, Velletri et Port-Sainte-Rufine, archevêque de Rouen, abbé de Saint-Ouen, de Jumièges, de Montebourg et du Mont-Saint-Michel, prieur de Saint-Martin-des-Champs, de Grand-Pré et de Beaumont-en-Auge, cardinal dès 1437. Envoyé par Nicolas V en qualité de légat auprès de Charles VII, 1451, il n'obtint ni la fin des hostilités engagées contre l'Angleterre, ni l'abolition de la Pragmatique-sanction, ni la révision du procès de Jacques Cœur. Mais il prépara la réhabilitation de Jeanne d'Arc, et introduisit dans l'Université une réforme nécessaire.

Estrades (GEOFFROY, comte D'), diplomate et maréchal de France, né à Agen, 1607-1686. Après avoir servi en Hollande sous le prince Maurice de Nassau, en Italie sous le prince de Modène, et rempli des missions diplomatiques près du roi d'Angleterre, Charles I^{er}, et aux conférences de Munster, pour la paix de Westphalie, il fut nommé ambassadeur à Londres, 1661. Une dispute de préséance engagée avec le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, et vigoureusement soutenue par lui, valut à Watteville une humiliation et à d'Estrades le cordon des ordres du Roi. Il obtint de Charles II la cession de Dunkerque pour 10 millions, 1662. Il devint maréchal de France pendant la guerre de Hollande, 1675, et dirigea les négociations qui aboutirent au traité de Nimègue, 1678. Il mourut gouverneur du duc de Chartres, depuis régent. Ses papiers ont été publiés sous le titre de *Lettres et Négociations de MM. le maréchal d'Estrades, Colbert, marquis de Croissy et le comte d'Avaux, ambassadeurs du roi de France à la paix de Nimègue, et les réponses et instructions du roi et de M. de Pomponne*, Londres, 1743, 9 vol. in-12.

Estradiots, du grec στρατιῶται, soldats, cavalerie légère tirée de l'Albanie, employée d'abord par les Vénitiens, et introduite dans les armées françaises au xvi^e s. On les appelait aussi *stradiots*.

Estramadure ou plutôt **Estrémadure**, contrée de la péninsule espagnole, ainsi nommée (*Extrema Durii*), parcequ'elle fut longtemps la partie la plus éloignée, au S. du Douro, du territoire reconquis par les chrétiens, correspondait à la *Vettonia* des Romains. Alfonso Henriquez conquiert l'Estramadure portugaise au xii^e s.; Alfonso IX de Léon et Ferdinand III de Castille prirent l'Estramadure espagnole au xiii^e.

Estramadure, ancienne province de l'Espagne, formant auj. une capitainerie générale, entre le Portugal à l'O., les roy. de Léon et de Vieille-Castille au N., la Nouvelle-Castille à l'E., l'Andalousie au S. Superficie : 43,355 kil. carrés; population : 697,400 hab. Renommée dans l'antiquité par sa fécondité, l'Estramadure est devenue, depuis l'expulsion des Maures, la plus pauvre et la moins peuplée des prov. espagnoles. La *mesta* ou émigration des troupeaux qui passent l'hiver en Estramadure et l'été dans les prov. voisines, est considérée comme une des principales causes de la désolation du pays. On ne voit ni vergers ni jardins. Un peu de blé et de seigle, très-peu d'oliviers et de vignes, beaucoup de châtaigniers. Habitants robustes et hardis, mais sauvages et grossiers. Communications rares; industrie nulle, on ne peut citer que la manufacture de draps de Béjar; commerce très-peu développé; instruction nulle, comme dans la Manche. Grandes richesses minérales : plomb, cuivre, étain et argent. — L'Estramadure comprend les deux intendances de Badajoz et de Cacérès, subdivisées, la 1^{re}, en 14 *partidos judiciales* et 170 *pueblos*, la 2^e en 15 *partidos* et 240 *pueblos*. Les v. pr. sont : dans l'intendance de Badajoz, Badajoz, Olivença, Xérès de los Caballeros, Llerena, Mérida, Albuquerque; dans l'intendance de Cacérès, Cacérès, Truxillo, Plasencia, Alcantara, Valencia d'Alcantara. — Elle est arrosée par le Tage et la Guadiana.

Estramadure, prov. de Portugal, entre la Beira au N. et l'Alemtejo au S. Superficie : 22,917 kil. carr.; population : 836,000 hab. Traversée par le Tage; exportation de vins, huiles, vinaigres, oranges, citrons, laines, cuirs, liège et sel. Elle comprend 3 districts : Lisbonne, Santarem et Leiria, subdivisés en 119 *concelhos* ou communes. Les v. pr. sont : Lisbonne, Cintra, Torres-Vedras, Peniche, Leiria, Santarem, Abrantès et Sétubal.

Estrapade, sorte de supplice qui fut en usage jusqu'au xvi^e s. Le patient était hissé, les mains liées derrière le dos, jusqu'au sommet d'un poteau, d'où il retombait brusquement jusque près de terre, de sorte que ses membres se brisaient. Le Code militaire français conserva ce supplice jusqu'au xviii^e siècle.

Estrées (d'), ancienne famille originaire d'Artois, où elle possédait la terre d'Estrées en Cauchie, et qui compta un grand nombre de personnages célèbres à différents titres, dont voici les principaux :

Estrées (JEAN, marquis d'), général français, 1486-1571, servit à Marignan et à Pavie, et fut nommé grand-maitre de l'artillerie, 1550. « C'a été lui, dit Brantôme, qui, le premier, nous a donné ces belles fontes d'artillerie dont nous nous servons aujourd'hui, et même de nos canons qui ne craindront pas de tirer cent coups l'un après l'autre sans rompre ni casser. »

Estrées (ANTOINE, marquis d'), fils du précédent, grand-maitre de l'artillerie de 1597 à 1600, gouverneur de la Fère, Paris et l'Île-de-France, fut père de Gabrielle d'Estrées.

Estrées (GABRIELLE d'), célèbre par l'amour de Henri IV, 1571-1599. Elle inspira au roi une vive passion, et ne tarda pas à devenir marquise de Monceaux, puis duchesse de Beaufort. En 1599, elle était sur le point d'épouser Henri, malgré la désapprobation de Sully, lorsque, ayant quitté Fontainebleau et la cour pour venir passer la semaine sainte à Paris, elle mourut presque subitement, non sans soupçon d'empoisonnement. Elle avait eu trois enfants de Henri IV : César, duc de Vendôme; Alexandre, grand prieur de France; Catherine-Henriette, mariée au duc d'Elbeuf.

Estrées (FRANÇOIS-ANNIBAL, duc d'), diplomate et maréchal de France, frère de la précédente, 1575-1670, d'abord évêque de Noyon, embrassa ensuite la carrière des armes. Sous le nom de marquis de Cœuvres, il fut envoyé par Richelieu pour restituer la Valteline aux Grisons, 1624, fut créé maréchal de France, 1626, resta six ans ambassadeur à Rome, 1636-1642, et devint gouverneur de l'Île-de-France à l'avènement de Louis XIV. Il a écrit une *Relation du siège de Mantoue*, qu'il soutint, 1629, et des *Mémoires*.

Estrées (JEAN, comte d'), fils du précédent, vice-amiral et maréchal de France, 1624-1707, combattit sous Turenne à Arras, 1654, fut nommé vice-amiral, 1669, assista, comme chef de la flotte française, à la bataille navale de Southwood-Bay, sous la direction du duc d'York, 1672, reprit Cayenne aux Hollandais, 1676, et bombarda Alger et Tunis, 1682 et 1685.

Estrées (CÉSAR, cardinal d'), frère du précédent, 1628-1714, évêque de Laon, fut chargé de négociations importantes. Il négocia la *paix de l'Église* entre la papauté et le jansénisme, 1674; il traita à Rome l'affaire difficile de la *régale*, et obtint la réconciliation du clergé français avec le pape, 1695. Il fut membre de l'Académie française depuis 1656.

Estrées (VICTOR-MARIE, duc d'), fils de Jean d'Estrées, maréchal de France, 1660-1737, acquit sous Duquesne de précieuses connaissances nautiques, se signala dans la Manche sous Tourville, seconda dans la Méditerranée les opérations de Catinat en Italie, de Noailles et de Vendôme en Espagne, et contribua à la capitulation de Barcelone, qui amena la paix de Ryswick, 1697. Pendant la guerre de la Succession d'Espagne, il conduisit Philippe V à Naples, et fut récompensé par les titres de grand d'Espagne et de maréchal de France. En 1704, il s'embarqua avec le comte de Toulouse, qu'il guida à la bataille de Malaga. Sous Louis XV, il gouverna la Bretagne avec une habile sagesse. Dans l'intervalle de ses campagnes, il étudiait les sciences et les lettres avec passion, rassemblait une riche bibliothèque et une belle collection de cartes, de plans, de statues, de bas-reliefs antiques, de pierres gravées et de médailles. Il fut membre de l'Académie française, de l'Académie des sciences et de celle des inscriptions et belles-lettres.

Estrées (LOUIS-CHARLES-CÉSAR LE TELLIER, marquis de COURTANVAUX, duc d'), maréchal de France, 1697-1771, petit-fils du ministre Louvois et fils de la sœur du dernier maréchal d'Estrées, servit sous le maréchal de Belle-Isle, 1741-1744, combattit à Fontenoy, 1745, battit le duc de Cumberland à Hastenbeck, 1757, et mourut sans postérité.

Estrées-Saint-Denis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. O. de Compiègne (Oise); 4,364 hab. Toiles.

Estrella (SIERRA DA), chaîne de montagnes du Portugal, se détache de la Sierra de Guarda, court vers le S. O. et prend, près de Pombal, le nom de Sierra de Lousaa; elle sépare le Mondego du Zézère, affl. de droite du Tage.

Estremoz, v. de Portugal, à 40 kil. N. E. d'Evora (Alemtejo), place forte à l'O. de la sierra du même nom; 6,000 hab. Fabriques d'*alcarazas*.

Eszek ou Eszeg, ancienne *Mursia* v. de l'empire

d'Autriche, ch.-l. du cercle du même nom, dans l'Esclavonie, à 210 kil. S. de Bude, sur la Drave; 14,000 hab. Elle est située au milieu de marais qui en rendent l'air malsain. Elle se compose d'une forteresse et de trois faubourgs. Arsenal, fabriques de soieries. Commerce de bétail, grains, saindoux, vins, chanvre et fer; 4 grandes foires par an.

Etables, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. O. de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), sur la Manche; 2,961 hab.

Etablissements de saint Louis, recueil des règlements et coutumes de l'Île-de-France et de l'Orléanais, publié par saint Louis en 1270. Selon quelques auteurs, les Etablissements ont été recueillis par des légistes, après le règne de saint Louis, et mis sous son nom. C'est le premier code de lois donné par la royauté capétienne, dont il marque un progrès décisif. Batailleuse avec Louis VI, conquérante avec Philippe-Auguste, elle devient légiférante avec Louis IX. Toutefois, les Etablissements ne sont pas une arme de guerre prise dans l'arsenal du droit romain pour renverser les coutumes féodales. Le droit coutumier y est respecté et le droit romain y est introduit: c'est un essai d'union entre deux ennemis. Ainsi, le baron garde sa justice, mais on peut en appeler à celle du roi; le droit d'aînesse est respecté, mais les puînés se partagent un tiers des biens paternels; il est permis de fausser le jugement, mais « cil qui prouvoit par bataille, prouvera désormais par tesmoings et par chartes. » Cependant il est curieux de voir reconnu par le roi le droit des barons de *semondre* leurs gentilshommes, c'est-à-dire de les sommer de marcher avec eux, même contre le roi. La pénalité des Etablissements est fort dure: la mort par la corde pour l'assassinat, le meurtre, l'incendie, le rapt, la trahison, le vol. Le larron perd une oreille pour un premier crime, un pied pour le deuxième, la tête pour le troisième. La procédure judiciaire est améliorée: le serment est déféré aux témoins, ils peuvent être récusés, ils déposent en l'absence des parties, les parties peuvent se faire représenter par un procureur et défendre par un avocat. V. les deux mémoires de MM. Mignet et Beugnot, le premier plus précis, le deuxième plus complet, intitulés: *Essais sur les institutions de saint Louis*. Les Etablissements se trouvent dans le *Recueil des anciennes lois françaises* d'Isambert.

Etain, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. E. de Verdun (Meuse), sur l'Orne; 2,655 hab. Tanneries, grains, fourrages.

Etampes, ch.-l. d'arrond. (Seine-et-Oise), à 55 kil. S. de Versailles, sur le chemin de fer d'Orléans; 8,228 hab. Etampes est dans une vallée fertile et sur deux ruisseaux qui se jettent dans la Juisne. Ville ancienne, bien bâtie, entourée de boulevards; on y remarque l'église de Notre-Dame, bel édifice du xiii^e s. l'hôtel de ville, la tour de *Quinette*, débris du château construit par le roi Robert. Grand commerce de grains et de farines pour Paris, de laines pour Elbeuf, Louviers et Sedan; exploitation de grès à paver; éducation d'abeilles. — Etampes faisait partie du domaine des Capétiens. Louis VI lui donna une charte qui renfermait de précieux privilèges civils, mais aucun droit politique. Patrie de Geoffroy Saint-Hilaire.

Etampes (ANNE de Pisseleu, duchesse d'), favorite du roi François I^{er}, 1508-1576, fut présentée à la cour sous le nom de *Mademoiselle d'Heilly*, et séduisit le roi par les charmes de sa figure et de son esprit, 1526. Dès lors, elle hérita de tout ce que François avait donné à la comtesse de Chateaubriand, sa faveur et ses diamants. Les courtisans l'appelaient « la plus belle des savantes et la plus savante des belles. » Mariée, 1536, à Jean de Brosse, qui consentit à cette union pour recouvrer les biens de sa famille, elle reçut le titre de duchesse d'Etampes, et profita de sa faveur pour enrichir sa nombreuse famille, tout en encourageant les lettres et les arts. L'historien Varillas assure qu'elle reçut de Charles-Quint de grosses sommes d'argent, qu'elle l'informa des grands approvisionnements amassés par le dauphin Henri dans Epernay et Château-Thierry, et qu'elle le sauva ainsi de la famine, 1544. Après la mort de François I^{er}, elle fut exilée dans ses terres, et ses diamants passèrent à Diane de Poitiers.

Etaouéh ou Etaweh, v. de l'Hindoustan, sur la Djemnah, affl. du Gange, dans la présidence d'Allah-Abad. — Manufactures d'étoffes de coton.

Etape, place où les marchands devaient exposer leurs denrées. — Ville d'entrepôt; ainsi, Calais était l'*étape*

des draps anglais. — Distribution de vivres faite aux troupes en marche. — Lieux désignés pour le stationnement des soldats, après chaque journée de marche.

Etaples (*Stapulae*), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 15 kil. N. O. de Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), sur le chemin de fer d'Abbeville à Boulogne, et sur la Canche, à 4 kil. de son embouchure; 2,719 habitants. Petit port envahi par les sables. Pêche, commerce de sel.

Etaples (Traité d'), traité conclu entre Charles VIII, roi de France, et Henri VII, roi d'Angleterre, 1492. Charles s'engageait à payer 620,000 écus d'or dus par Anne de Bretagne pour les secours envoyés d'Angleterre au duc de Bretagne, François II, son père, et 125,000 écus d'or formant les arrérages de la pension promise par Louis XI à Edouard IV, à l'entrevue de Pecquigny, 1475. Charles, en satisfaisant ainsi l'avarice de Henri VII, voulait pouvoir partir sans inquiétudes pour son expédition de Naples.

Etat (Tiers-). V. TIERS-ÉTAT.

Etat civil, situation des membres d'une société par rapport aux lois civiles. Les *Actes de l'état civil* sont destinés à constater les naissances, mariages et décès. Jusqu'en 1559, les nobles, dans leurs chartiers, les prêtres, dans leurs *obituaires*, avaient seuls une sorte d'état civil. L'ordonnance de Villers-Cotterets, rendue par François I^{er}, 1559, confia aux curés le soin de tenir registre des naissances. Mais elle fut mal exécutée, et l'ordonnance de Blois, 1579, rendue par Henri III, chargea les curés de noter, non-seulement les naissances, mais aussi les mariages et les décès, et leur enjoignit de déposer chaque année leurs registres au greffe du bailliage le plus voisin. Le code Louis, promulgué sous Louis XIV, 1667, donna aux curés des instructions plus précises et plus minutieuses. Mais les protestants et les juifs ne restaient pas moins sans état civil. Il était donc nécessaire de faire passer les registres de la sacristie à la maison de ville. Ce fut l'œuvre de l'Assemblée constituante. Par la loi du 20 septembre 1790, les municipalités furent chargées des actes de l'état civil; enfin, par la loi du 28 pluviôse an VIII, cette fonction fut spécialement attribuée aux maires et adjoints.

Etat de siège, situation d'une ville soumise à l'autorité militaire, soit à cause d'une attaque des ennemis, soit par un décret du chef de l'Etat. *L'état de siège* suspend l'action des tribunaux, qu'il remplace par celle des conseils de guerre. En Angleterre, un citoyen ne peut, sous aucun prétexte, comparaître devant des juges autres que les juges ordinaires, et, à propos des exécutions ordonnées à la Jamaïque par le gouverneur Eyre, le *lord chief-justice* a proclamé ce principe en 1867.

Etat-major. Ce mot a deux sens : 1^o il désigne les officiers supérieurs d'une armée, d'un corps d'armée et d'un régiment; 2^o dans un sens plus particulier, il s'applique à un corps spécial chargé des rapports entre le chef et les diverses parties de son armée. *L'état-major* de l'armée française a été organisé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, ministre de la guerre en 1818. Il se recrute par une école spéciale. V. ÉCOLE D'ÉTAT-MAJOR.

Etats (Pays d'), provinces de l'ancienne France qui possédaient le droit de s'administrer elles-mêmes d'une manière plus ou moins complète, en vertu de l'acte de leur réunion à la couronne. Le nombre des *pays d'états* a varié beaucoup; parce que le gouvernement central s'efforçait constamment de détruire ces libertés locales et de remplacer les états, représentants des provinces, par des élus, représentants des ministres. À l'avènement de Louis XIV, les pays d'états étaient le Languedoc, la Bourgogne, la Provence, la Bretagne, l'Artois, le Béarn, la Navarre et le Dauphiné. V. ÉTATS PROVINCIAUX.

Etats (Terre des), île de l'Océan Atlantique, à l'E. de la Terre de Feu, dont elle est séparée par le détroit de Le Maire.

Etats (Ile des), île de l'Océan Atlantique, près de la côte du New-Jersey, et faisant partie de l'Etat de New-York; 8,000 hab.

Etats Barbaresques, nom général des Etats musulmans établis sur la côte septentrionale de l'Afrique : Maroc, régence d'Alger, régence de Tunis, régence de Tripoli. V. ces mots.

Etats de l'Eglise. V. EGLISE (ÉTATS DE L').

Etats-généraux, assemblées politiques de la France sous l'ancien régime. Le roi avait le droit de convoquer les Etats-généraux, puisque la périodicité ne s'était pas établie. Il envoyait ses lettres patentes aux gouverneurs et aux baillis, qui avertissaient à leur tour

les nobles, les clercs, les bourgeois et vilains de leurs ressorts. Ces derniers, réunis dans chaque ville ou bourg, rédigeaient leurs doléances et nommaient des électeurs qui se rendaient au chef-lieu du bailliage pour composer le cahier du bailliage et nommer les députés. Une fois réunis au lieu désigné dans les lettres de convocation, les députés du clergé, de la noblesse et du tiers état s'assemblaient séparément pour nommer leurs présidents et greffiers. Puis le roi tenait une séance royale, prononçant quelques paroles et faisant expliquer sa volonté par son chancelier. L'orateur de chaque ordre répondait; d'abord celui du clergé, puis celui de la noblesse, et, enfin, celui du tiers état. Dès lors, les trois ordres se séparaient pour examiner les cahiers de chaque bailliage, en former d'abord 12 cahiers provinciaux, et de ceux-ci un seul cahier pour toute la nation. Le travail achevé, le roi tenait une deuxième séance, et l'assemblée se séparait sans attendre la réponse du gouvernement à ses cahiers de doléances. Les Etats-généraux ne surent pas obtenir la périodicité de leurs sessions et le droit de voter les impôts, comme le parlement d'Angleterre. Les deux causes principales de cette infériorité furent les sentiments d'amour portés par le tiers état au roi, son protecteur, et le manque de sens politique des deux ordres privilégiés, qui se montrèrent ordinairement hostiles et dédaigneux pour le tiers. Et cependant ce furent les cahiers du tiers qui inspirèrent les meilleures réformes de la royauté; seulement ces députés, si éclairés, n'eurent pas autant de vigueur que de lumières, et donnèrent pour longtemps des maîtres à notre pays en laissant les rois confisquer à leur profit l'épée, la bourse et la main de justice, qui n'appartenaient qu'à la nation et à ses représentants. Voici la liste des principales assemblées des Etats-généraux :

En 1502, Philippe le Bel convoqua les Etats dans l'église de Notre-Dame, à Paris; ils écoutèrent la harangue du chancelier Pierre Flotte sur la querelle soulevée entre le roi et le pape, et approuvèrent le roi. La noblesse et le tiers état s'engagèrent hautement à le soutenir; le clergé y mit quelques réserves de langage, mais s'unit cependant aux deux autres ordres.

En 1505, le même roi réunit les Etats pour le même objet, et en obtint les mêmes assurances.

En 1508, les Etats de Tours sanctionnèrent, par un vote national, l'arrestation des Templiers.

En 1514, les Etats s'engagèrent à aider le roi de leurs subsides contre l'aristocratie qui se coalisait contre lui.

En 1517, après la mort de Louis X, les Etats, rassemblés par Philippe V, se prononcèrent pour la loi salique.

En 1528, après la mort de Charles IV, ils sanctionnèrent de nouveau la loi salique, et reconnurent comme roi légitime Philippe de Valois, en rejetant les maisons de Navarre et d'Angleterre.

En 1551, ils votèrent les subsides demandés par Jean le Bon, pour faire la guerre aux Anglais.

En 1555, les Etats de la *Langue d'Oil* furent réunis à Paris, et ceux de la *Langue d'Oc* à Toulouse. Les Etats de Toulouse furent fort soumis; mais ceux de Paris, en accordant la somme nécessaire à l'entretien de 50,000 hommes d'armes pendant un an, prirent leurs sûretés contre le gouvernement malhabile et dilapidateur de Jean. Ils s'attribuèrent le maniement des fonds, la nomination des receveurs et des trésoriers, et l'institution d'une commission de 9 membres chargés de la surveillance de tous les officiers de finance. Les Etats se réservèrent d'examiner le rapport de cette commission, et s'ajournèrent d'avance à l'année suivante.

En mars et octobre 1556, les Etats de réformateurs devinrent révolutionnaires. Etienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, et Robert le Coq, évêque de Laon, dominèrent l'assemblée; en l'absence du roi, qui était prisonnier, et de la noblesse, qui était décimée et déshonorée, ils voulurent donner au tiers état la direction des affaires, et à la commune de Paris la domination de la France. Ils demandèrent au dauphin Charles l'arrestation de ses principaux conseillers, la formation d'un conseil de 28 membres chargés de contrôler ses actes et le rétablissement des anciennes libertés.

En février 1557, mêmes demandes formulées avec plus de hardiesse et soutenues avec plus de violence. Le dauphin se soumit à toutes les décisions de l'assemblée, et l'ordonnance du 5 mars 1557 en fut le résultat : réforme du Parlement, de la Cour des comptes et du grand conseil, suppression de la vénalité des prévôtés et des vicomtés, interdiction du cumul des

charges et des variations de la monnaie, perception des impôts par les délégués des Etats, répartition de l'impôt par des commissaires *généraux des finances*, abolition du droit odieux de pourvoirie.

En mai 1559, le dauphin Charles réunit les Etats à Paris pour leur soumettre le traité conclu à Windsor par son père avec le roi d'Angleterre, Edouard III. Les états le rejetèrent comme trop onéreux, et accordèrent un subside pour continuer la guerre.

En mai 1569, Charles V convoqua les Etats à Paris pour leur demander leur avis sur l'appel que lui avaient adressé les barons du Midi contre le prince de Galles. Ils décidèrent que l'appel devait être reçu.

En 1415, les Etats de Paris, assemblés sous Charles VI, furent dominés par la faction des bouchers ou *cabochiens*. Les docteurs de l'université y rédigèrent la fameuse ordonnance cabochienne du 25 mai 1413. V. *Ordonnance cabochienne*.

En 1439, sous Charles VII, les Etats d'Orléans votèrent une taille annuelle de 1,200,000 livres pour l'entretien d'une armée permanente.

En 1468, sous Louis XI, les Etats de Tours décidèrent que la Normandie ne pouvait être distraite du domaine royal et que, suivant l'ordonnance de Charles V, le frère du roi n'avait droit qu'à une rente de 12,000 livres.

En 1484, pendant la jeunesse de Charles VIII, les Etats de Tours demandèrent la périodicité des états et l'égalité répartition de l'impôt. Philippe Pot, seigneur de la Roche, député de la noblesse de Bourgogne, y défendit avec énergie les droits de la nation. L'assemblée applaudit à ses discours et se sépara en ordonnant « que le sire et la dame de Beaujeu se tiendraient près du roi comme auparavant. »

En 1506, sous Louis XII, les Etats de Tours sauvèrent la France du plus grand danger en décidant le roi à casser les traités de Blois et à refuser sa fille Claude au jeune Charles d'Autriche, pour la donner à François d'Angoulême. Ils donnèrent au roi le titre de *Père du peuple*.

En 1560, pendant la minorité de Charles IX, les Etats d'Orléans présentèrent au chancelier de l'Hôpital de remarquables cahiers qui inspirèrent les ordonnances royales sur le commerce et l'industrie.

En 1576, Henri III convoqua les Etats à Blois dans l'espérance que les députés de la nation approuveraient sa politique de tolérance; il ne trouva qu'une assemblée ligueuse et factieuse qui lui répondit brutalement de veiller à l'extermination de l'hérésie; puis elle refusa tout subside pour faire la guerre aux huguenots, disant qu'il ne fallait employer que les moyens de douceur. Henri III y signa le formulaire de la Ligue.

En 1588, le même roi réunit à Blois de nouveaux Etats plus ardents ligueurs que les précédents. Inspirés par les Guises, ils humilièrent Henri comme homme et comme roi, firent passer cette âme pusillanime de l'excès de la crainte à un excès d'audace, et le déterminèrent, par leurs insultes, à ordonner l'assassinat du duc de Guise et du cardinal de Lorraine.

En 1595, se réunirent à Paris les fameux Etats de la Ligue, convoqués par le duc de Mayenne, payés par Philippe II, couverts de ridicule par la satire *Ménippée*. Ils firent place au roi Henri IV. Le duc de Féria, ambassadeur d'Espagne, y proposa l'abolition de la loi salique en faveur de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, petite-fille de Henri II.

En 1614, se tinrent à Paris les derniers Etats-généraux de l'ancien régime. Les trois ordres songèrent à délibérer en commun; la régente s'y opposa, et l'hostilité de la noblesse, du clergé et du tiers réduisit l'assemblée à l'impuissance. Ils se séparèrent sur la promesse que la reine examinerait leurs cahiers, promesse qu'elle oublia. Il ne resta guère de cette assemblée que quelques vers menaçants pour les privilégiés, sorte de prédiction qui devait s'accomplir lorsque le tiers état aurait reçu de Colbert la richesse, et des philosophes l'esprit d'examen :

O noblesse, ô clergé, les aînés de la France !
Puisque l'honneur des rois si mal vous défendez,
Puisque le tiers état en ce point vous devance.....
Il faut que les cadets deviennent les aînés.

V. Rathery, Thibaudeau, *Histoire des Etats-généraux*, et le recueil de Meyer, publié en 1789.

Etats-généraux de 1789. V. ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

Etats-Généraux, nom du pouvoir législatif dans le royaume des Pays-Bas.

Etats pontificaux. V. EGLISE (ETATS DE L').

Etats provinciaux, assemblée des trois ordres dans les provinces françaises. Au moyen âge, les états étaient la réunion des principaux vassaux qui se rendaient aux plaids de leur seigneur, en vertu d'une obligation féodale. Vers le XIV^e s. le tiers état y fut admis, et la royauté conserva ces assemblées à mesure qu'elle annexait les provinces à son domaine. Les états se réunissaient à époques fixes, sur la convocation du gouvernement, dans le lieu désigné par les lettres royales; ils entendaient les communications du gouverneur et de l'intendant, discutaient avec eux le chiffre du *don gratuit* que la province offrait au roi, réglaient la répartition de cet impôt par bailliages et par feux, et se séparaient après avoir chargé un membre de porter au roi le don gratuit. Ces assemblées conservaient la vie politique dans les provinces, associaient la population au gouvernement du pays et suppléaient à l'insuffisance des états généraux. Mais elles furent souvent animées d'un esprit étroit, tracassier, et donnèrent à l'autorité royale le prétexte qu'elle cherchait pour les supprimer. Sous Louis XIII et sous Louis XIV, furent abolis les états du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, de l'Orléanais, du Bourbonnais, du Nivernais, de la Marche, du Berry, de l'Aunis et de la Saintonge, de l'Angoumois, de l'Auvergne, du Quercy, du Périgord, du Rouergue et de la Normandie. Les provinces qui conservèrent leurs états furent désignées par le nom de *pays d'états*. C'étaient le Languedoc, la Bretagne, la Bourgogne, le Dauphiné, l'Artois, la Flandre, le Béarn, le comté de Foix; la Provence avait, sous le nom de *assemblée des communautés*, une représentation imparfaite. De 1661 à 1671, Louis XIV et Colbert dominèrent ces états par la corruption, par les lettres de cachet, par l'empire d'une royauté victorieuse et d'une administration sage et éclairée. Les états furent bientôt composés de quelques grands dignitaires ecclésiastiques, des principaux nobles de la province et des magistrats de l'ordre judiciaire ou municipal tout dévoués au roi qui les nommait. Tant que vécut Colbert, le gouvernement sut faire oublier aux provinces leurs états; mais après sa mort, 1683, une oppression brutale et une fiscalité sans mesure les firent souvent regretter. Turgot eut l'intention de rétablir partout ces assemblées; il n'eut pas le temps de mettre ses projets à exécution; et la révolution fit disparaître les derniers simulacres d'états provinciaux en même temps qu'elle supprimait la différence des pays d'états et des pays d'élection. V. la *Correspondance administrative de Colbert*, publiée par M. Depping dans la *Collect. des documents inédits sur l'Hist. de France*; et Grün, *les Etats provinciaux sous Louis XIV*, 1 v. in-8°.

Etats romains. V. EGLISE (ETATS DE L').

Etats-Unis de l'Amérique du Nord ou **Union américaine**, *United States*, république fédérative qui occupe toute la partie centrale de l'Amérique du Nord; elle a un territoire vaste, un sol fertile, des côtes bien découpées, des ports sur les deux Océans et une situation avantageuse entre l'Europe et l'Asie. Ses limites sont: au N., la Nouvelle-Bretagne, dont la séparent une ligne conventionnelle, depuis l'emb. du Saint-Jean jusqu'à un point du Saint-Laurent, situé entre Montréal et Kingston, le Saint-Laurent, les lacs Ontario, Erié, Saint-Clair, Huron, Supérieur, et une ligne conventionnelle suivant le 49° de lat. N. jusqu'à la côte du grand Océan; à l'O., le grand Océan depuis le 49° jusqu'au 33° de lat. N.; au S., le Mexique, dont la séparent une ligne conventionnelle depuis le grand Océan jusqu'au cours moyen du Rio Grande del Norte et le cours inférieur de ce fleuve, enfin, le golfe du Mexique; à l'E., l'Océan Atlantique depuis le cap Agi jusqu'à l'emb. du Saint-Jean. Superficie: 8,500,000 kil. carrés. — Le pays est traversé, du N. au S., par la ligne de partage des eaux américaines; on y remarque les monts Rocheux jusqu'aux sources de l'Arkansas et du Rio Grande del Norte, qui comprennent le pic Frémont, le pic Long et le pic James, et projettent du côté du grand Océan de nombreux contre-forts, mont Olympe, mont Hood, Sierra Nevada, monts de Californie; la Cordillère des Andes continue les monts Rocheux jusqu'à la frontière du Mexique et comprend la sierra Verde, la sierra de Guadalupe et la sierra de los Mimbres. Des monts Rocheux se détache vers l'E. une chaîne de hauteurs peu considérables qui sépare les eaux de la mer d'Hudson et des grands lacs de celles du Missouri et du Mississippi. De cette chaîne partent les Alléghanys, vers les sources de la Susquehanna. Les Alléghanys courent parallèlement à la côte de l'Atlantique depuis l'emb. du Saint-Laurent jusqu'aux sources de l'Alabama;

compose d'un congrès et d'un président. Le congrès comprend deux assemblées, le sénat et la chambre des députés. Il possède le pouvoir législatif, fait les lois d'intérêt général, vote les impôts que doivent payer les Etats, fait les traités de commerce, d'alliance et de paix, déclare la guerre et lève les troupes : il est le vrai souverain. Dans le congrès, le sénat représente les *Etats*, et la chambre des députés représente le *peuple*. Les sénateurs sont élus pour 6 ans par les législatures des Etats, dont chacune nomme deux sénateurs qui doivent être âgés de 30 ans au moins. Les députés sont élus directement par les citoyens à raison d'un représentant par 70,000 âmes; ils doivent être âgés d'au moins 25 ans. Leur nombre est fixé tous les 10 ans par le congrès proportionnellement à la population; ils sont environ 240. Le président a le pouvoir exécutif; il est élu pour 4 ans par des électeurs spéciaux qui sont élus eux-mêmes dans chaque Etat par les citoyens. Il est rééligible une deuxième fois. Il a le droit de veto suspensif; mais si le congrès, invité par lui à de nouvelles délibérations sur une loi, la maintient, le président est tenu de la signer dans les 10 jours. Passé ce délai, elle est exécutoire. — 2° Le *gouvernement des Etats* se compose d'un gouverneur élu pour une période très-variable et qui possède le pouvoir exécutif, et d'un congrès qui a le pouvoir législatif et qui est formé de deux assemblées, sauf dans le Vermont. Le nombre des sénateurs est partout égal à celui des districts de l'Etat; le nombre des représentants est réglé d'après le chiffre de la population. Les électeurs sont en général les citoyens blancs âgés de 21 ans et payant une taxe; les indigents, les domestiques et jusqu'à présent les gens de couleur sont ordinairement exclus. — 3° Le *pouvoir judiciaire* est indépendant. Chaque Etat a ses tribunaux; mais la république a un pouvoir judiciaire fédéral qui a pour mission de maintenir la constitution contre les infractions des citoyens et contre les lois qu'il juge contraires à la loi fondamentale, de faire observer les lois du congrès, de juger les affaires qui ne peuvent être de la compétence des Etats, comme les questions résultant des traités, les procès entre citoyens de différents Etats. Ce pouvoir judiciaire se compose d'une cour suprême, de 10 cours de circuit ou sessions ambulantes bisannuelles, et de 51 cours de district.

On trouve aux Etats-Unis toutes les sectes du protestantisme, luthériens, Allemands réformés et évangéliques, Hollandais protestants réformés, baptistes de neuf sectes diverses, méthodistes, presbytériens, épiscopaliens, congrégationalistes, universalistes, unitaires, quakers, frères moraves, etc.; il y a de plus 61,000 mormons, 200,000 israélites et 3,180,000 catholiques qui ont 7 archevêques, à Baltimore, Cincinnati, San-Francisco, Saint-Louis, la Nouvelle-Orléans, New-York et Orégon. — L'instruction est très-inégalement répandue, mais dans beaucoup d'Etats elle fait l'objet principal de la sollicitude des citoyens et le chapitre le plus important du budget : dans le Vermont, il y a 96,568 individus âgés de 5 à 20 ans, et 90,100 élèves dans les écoles; dans l'Etat de New-York la dépense pour l'instruction primaire s'est montée en 1866 à 3,275,217 dollars, c'est-à-dire 17,548,650 francs pour une population de moins de 4 millions de personnes. Comparons ce budget de l'instruction avec celui des Etats de la vieille Europe, même les mieux partagés! — Au 1^{er} octobre 1866, le capital de la dette des Etats-Unis se montait à 2,701,550,709 dollars (1 dollar = 5 fr. 30 c.). Le budget de l'exercice 1866-1867 est de 577,000,000 de dollars pour les recettes, et de 350,323,746 dollars pour les dépenses, en y comprenant le service de la dette dont les intérêts se montent à 148,318,439 dollars. — L'armée compte en 1866 environ 70,000 hommes qui forment 60 régiments d'infanterie, 10 régiments de cavalerie et 7 d'artillerie, répartis dans 12 commandements militaires : Est (Philadelphie), les lacs (Détrout), Potomac (Richmond), Sud (Charleston), Tennessee (Nashville), Golfe (Nouvelle-Orléans), Arkansas (Little-Rock), Missouri (Leavenworth), La Platte (Ohama), Californie (San-Francisco), Columbia (Portland), Washington (Washington). Pendant la guerre civile, les Etats-Unis ont eu sous les armes 600,000 hommes dans le N. et 200,000 dans le S. — Au 10 mars 1865, la marine de guerre comptait 485 navires à vapeur dont 217 vapeurs à hélice, 40 navires cuirassés, 228 vapeurs à aube; ils portaient 2,905 canons et jaugeaient 288,887 tonnes; il y avait de plus 103 bâtiments à voiles, avec 905 canons et 65,564 tonnes de capacité; enfin 88 navires à vapeur, dont 51 cuirassés, étaient en

construction. — La marine marchande est formidable; elle se compose d'environ 40,000 navires montés par 220,000 marins. Du 1^{er} juillet 1864 au 30 juin 1865 sont entrés dans les ports des Etats-Unis 23,453 navires jaugeant 6,620,257 tonneaux. — L'industrie manufacturière a pris de rapides développements. Les principaux articles de fabrication sont les cotonnades, les tabacs, les sucres, les savons, les suifs, les peaux, les objets de fer et de fonte. La récolte du coton, qui n'était en 1829-1850 que de 980,000 balles, a été en 1860-1861 de 5,656,000 balles, dont 843,740 ont été employés aux Etats-Unis. Le transport de tant de richesses est facilité à l'intérieur par l'existence de 6,340 routes de poste d'une longueur de 226,000 kil., par le réseau de navigation fluviale le plus complet, le plus gigantesque qui soit au monde, par un système de canaux, qui fait communiquer les fleuves des divers versants et qui a 9,000 kil. de développement, enfin par un immense ensemble de chemins de fer, dont 50,000 kil. étaient en activité en 1861. — Les principaux canaux sont : le *canal Champlain* entre l'Hudson et le lac Champlain, le *canal de l'Hudson* et le *canal Morris* entre l'Hudson et la Delaware, le *canal Erié* entre l'Hudson et le lac Erié, le *canal d'Oswego* entre le précédent et le lac Ontario, le *canal de la Delaware à la Susquehanna*, le *canal de la Delaware à la Chesapeake*, celui de la Delaware à l'Ohio, celui de la Chesapeake à l'Ohio, le *canal de Pittsburg à Cleveland*, le *canal de Pittsburg à Erié*, le *canal de l'Ohio*, tous trois entre l'Ohio et le lac Erié, le *canal du Miami* qui unit le Miami, affl. de l'Ohio, au Maumee, affl. du lac Erié, le *canal du Wabash au lac Erié*, le *canal du lac Michigan au lac Erié*, le *canal du Michigan*, de Chicago, sur le lac Michigan, à Peru, sur l'Illinois. — Sans vouloir faire le tableau complet des chemins de fer de l'Union, nous marquerons les principaux. Ils partent de 8 centres; ce sont : de *Boston* au Nouveau-Brunswick, à Québec et à Montréal, au lac Ontario et à Buffalo, à New-York; de *New-York* à Montréal, au lac Ontario, au lac Erié, à Philadelphie; de *Philadelphie* aux lacs Ontario et Erié, à Pittsburg, Columbus, Cincinnati, Saint-Louis et Indianapolis, à Baltimore et Washington; de *Baltimore et Washington* à l'Ohio, au Tennessee, à Richmond et Charleston; de *Charleston* à Memphis, à Savannah; de *Savannah* à Montgomery, Jackson et Vicksburg; de *Chicago* à Milwaukee, à Madison, à Iowa, à Cincinnati, au lac Erié, à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans par Cairo et Jackson; de *Saint-Louis* la ligne du Pacifique, qui est en construction, doit traverser le Kansas, le Colorado, l'Utah, le Nevada et aboutir à San-Francisco.

HISTOIRE. On peut diviser en 3 parties l'histoire des Etats-Unis : l'origine et les progrès des colonies anglaises 1609-1774; la guerre de l'Indépendance et l'établissement de la constitution, 1774-1789; les progrès de l'Union jusqu'à nos jours.

1° Au xvi^e siècle, les Anglais, suivant l'exemple des Espagnols et des Français, entreprirent des voyages de découvertes de l'autre côté de l'Atlantique, et Walter Raleigh explora les côtes de la baie de Chesapeake et nomma le pays Virginie en l'honneur de la reine Elisabeth. En 1609 se formèrent les deux compagnies de Londres et de Plymouth pour l'exploitation des mines d'or que l'on supposait exister dans la Nouvelle-Angleterre au N. et dans la Virginie au S. Bientôt l'intolérance et la tyrannie anglaise donnèrent des colons à ces pays sauvages. En 1618 des puritains s'établirent à Boston et fondèrent la colonie de Massachusetts, à laquelle se joignirent celles de New-Hampshire, du Maine, du Connecticut, et de Rhode-Island; en 1632 des catholiques irlandais fondèrent Baltimore dans le Maryland. Sous le protectorat de Cromwell, la guerre donna aux Anglais la Nouvelle-Belgique, dont ils formèrent, en 1667, les colonies de New-York, de New-Jersey et de Delaware. Un peu plus tard, Charles II donna en fiefs à 8 lords anglais les deux Carolines, 1662, et 20 ans après William Penn reçut la contrée qui reçut de lui le nom de Pennsylvanie. Enfin la Géorgie fut occupée en 1733. Ainsi furent fondées les treize colonies qui devaient en 1788 former les Etats-Unis. Leurs gouvernements étaient très-différents; mais le caractère de tous était d'accorder aux habitants une certaine part dans la gestion des affaires, de larges franchises municipales et une complète indépendance personnelle. La population s'accrut, les écoles se fondèrent, une imprimerie fut établie en 1638, et avec le nombre et l'instruction les colons acquirent la confiance dans leurs forces et le sentiment de leurs droits. Après la guerre de Sept Ans, la dette de l'An-

gleterre était montée à deux milliards et demi; le ministre lord Granville proposa au parlement de faire supporter par les colonies une part de la charge qui pesait sur la mère-patrie, et fit passer l'acte du timbre en 1765. Les Américains s'indignèrent de cette prétention qu'affichait le gouvernement d'imposer des taxes non consenties par leurs représentants. Ils firent la ligue de non-importation imaginée par Franklin qui fut soutenu en Angleterre par William Pitt, chef des wighs. L'acte du Timbre fut révoqué en 1766, mais le parlement maintint en principe son droit de taxer les colons. En 1768, lord North mit un impôt sur le verre, le papier, le cuir, les couleurs et le thé. Aussitôt une insurrection éclata dans le Massachusetts, et une convention signée à Boston obligea les signataires à se passer de marchandises anglaises. Lord North révoqua les taxes, excepté celles sur le thé, 1770. Mais les Américains, montrant qu'ils luttaient pour un principe encore plus que pour leurs intérêts, n'acceptèrent pas cette demi-satisfaction; en 1774, les Bostoniens jetèrent à la mer 60 caisses de thé qui arrivaient d'Angleterre, et la guerre fut déclarée.

2° De 1774 à 1778, les Américains, seuls contre les Anglais, n'eurent que des succès disputés. Au N. E. l'Anglais Gage fut battu à Lexington et à Bunkers-Hill, près de Boston; le Massachusetts rédigea une protestation contre l'attaque dont il était l'objet, et fut déclaré rebelle. Georges Washington rassembla 14,000 insurgés, et, à l'abri de cette armée, le congrès rédigea la fameuse Déclaration des Droits, 4 juillet 1776. L'Anglais Howe battit Washington à Brooklin, prit New-York, fut repoussé près de Trenton, mais vainqueur sur la rivière Brandywine, il s'empara de Philadelphie et força le congrès à se retirer à Baltimore. Washington, opiniâtre dans les revers autant qu'il était calme dans la victoire, le contint près de la baie de Chesapeake et le battit, à Germann-Town, 1777. Au S. les généraux anglais, Clinton et Cornwallis, brûlèrent Charlestown, et au N. O., Burgoyne, partant du Canada, menaça d'envelopper les Insurgents. Enveloppé lui-même à Saragota par l'Américain Gates, il mit bas les armes avec 8,000 hommes. — La France observait avec intérêt les premiers efforts de l'Amérique et voyait dans les colons révoltés au nom de la liberté naturelle des élèves de ses philosophes et des adversaires de l'Angleterre qui venait de l'humilier à la paix de Paris. La Fayette partit pour l'Amérique, Beaumarchais y envoya des secours, et Louis XVI, entraîné par l'opinion, oublia son métier de roi et fit signer par son ministre Vergennes un traité avec les républicains, 6 février 1778. Le comte d'Estaing força Clinton à évacuer Philadelphie, et le corsaire américain Paul Jones osa paraître devant Plymouth. Toutefois les insurgés se lassèrent de la guerre, et il fallut que Louis XVI leur envoyât Rochambeau avec 6,000 hommes, 10 millions et 7 vaisseaux, 1781. Les prétentions des Anglais à la domination des mers provoquèrent la formation de la ligue de neutralité armée; la nécessité de défendre leurs colonies dispersa leurs forces, et lord Cornwallis, bloqué par Washington et Rochambeau dans York-Town, abandonné par les flottes anglaises, capitula avec 8,000 hommes 6 vaisseaux et 60 navires marchands, 1781. L'Angleterre menacée aux Indes par Suffren et Tippoo-Saïb, se décida à traiter: la paix de Versailles reconnut l'indépendance des États-Unis, 1783, et Washington déposant ses pouvoirs se retira dans sa maison sur les bords du Potomac. En 1787 fut rédigée la constitution, et deux ans après, Washington, appelé à la présidence, défendit les Américains contre eux-mêmes après les avoir délivrés de l'Angleterre.

3° Pendant ses deux présidences, 1789-1797, il parvint à assurer l'unité fédérative, à maintenir la neutralité de son pays pendant la guerre engagée entre la France et l'Angleterre, à réconcilier les Indiens avec la République, à former les nouveaux États de Kentucky, de Tennessee et de Vermont, et à obtenir de l'Espagne la libre navigation du Mississippi. John Adams lui succéda, 1797-1801, puis Thomas Jefferson, 1801-1809, vit éclater une nouvelle guerre avec l'Angleterre, contre laquelle les Américains soutinrent la noble cause de la liberté des mers. Les Anglais saccagèrent Washington, mais ils perdirent le fort Erié, furent battus à Baltimore et à la Nouvelle-Orléans, et subirent sur les mers des pertes immenses. James Madison, fut président de 1809 à 1817. Sous les deux présidences de James Monroe, 1817-1825, la Floride fut achetée à l'Espagne, l'indépendance des colonies espagnoles fut reconnue, et l'Union s'augmenta de 6 États, l'Indiana, le Mississippi, l'Illinois, le Maine et le Missouri. Après J. Quincy Adams,

1825-1829, Andrew Jackson, 1829-1837, créa les deux États de Michigan et d'Arkansas, mais compromit la prospérité de l'Union par l'abolition de la banque fédérale, et faillit amener une rupture avec la France au sujet d'une dette de 25 millions qui ne lui était pas niée et qu'il réclamait avec une hauteur insultante. Les présidences de van Buren et de John Tyler n'offrirent de remarquable que la formation de l'État d'Iowa, 1837-1845. Celle de Polk, 1845-1849, donna à l'Union le district d'Orégon, puis le Nouveau-Mexique, le Texas et la Californie, enlevés au Mexique par le traité de Guadalupe, 1848. Sous la présidence de Fillmore, 1849-1853, le territoire d'Utah fut organisé; sous celle de Franklin Pierce, 1853-1857, des traités de commerce avec le Japon ouvrirent les ports de cet empire aux navires américains; sous celle de James Buchanan, 1857-1861, l'hostilité entre le Nord et le Sud se prononça de plus en plus, et tout se prépara pour la guerre civile. La constitution, fixant le nombre des représentants de chaque État au Congrès d'après le chiffre de leur population, avait admis que la population esclave serait comptée pour les deux cinquièmes de son chiffre, ce qui donnait aux États à esclaves plus de députés qu'ils n'auraient dû en posséder, si la population libre avait été seule comptée. D'un autre côté l'immigration, le travail libre et le commerce augmentant sans cesse le nombre et la richesse des gens du Nord, ils réclamèrent l'égalité. Ils provoquaient la formation de nouveaux États libres dans l'Ouest pour enlever aux gens du Sud leur prépondérance dans le Congrès; ceux-ci poussaient l'Union à s'agrandir par la guerre du côté du Mexique, pour accroître le nombre des États à esclaves, et réclamaient l'extradition des esclaves fugitifs. Ils l'emportèrent en 1826 par le compromis du Missouri, qui rejeta la clause restrictive de l'esclavage dans les territoires et autorisa l'extradition en obligeant les autorités de prêter main forte aux chasseurs. En 1860, l'élection de Lincoln à la présidence fut regardée par les esclavagistes comme la ruine de leur parti. La Caroline du Sud se sépara de l'Union par une déclaration du 20 décembre 1860; le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane, le Texas, suivirent cet exemple, et, le 4 février 1861, ces États se réunirent sous le nom d'*États confédérés d'Amérique*. Alors commença une lutte terrible entre deux peuples d'une égale énergie, où les *Nordistes* avaient pour eux le nombre, la richesse, la marine, et les *Sudistes* l'habitude de la guerre et l'aptitude aux armes. La guerre cessa en 1865 par la défaite du Sud, après la ruine de son territoire et la perte de la bataille de Richmond. Peu après, le président Lincoln fut assassiné, 14 avril 1865, et remplacé, suivant la Constitution, par le vice-président Andrew Johnson. La tâche du gouvernement est ardue: régler le sort des noirs émancipés, faire rentrer dans le droit commun les États rebelles, rétablir leur prospérité ruinée, maintenir le lien fédératif sans le tendre ni le lâcher, payer une dette de 12 milliards, et surtout faire renaître la concorde après avoir conservé l'Union et réconcilier les uns avec les autres ces ennemis d'hier, hommes de roc et de fer, énergiques sur leurs droits, âpres au travail, convaincus de leur perfection et de leur titre à régenter l'univers, maniant à la fois la pioche, le mousquet et la Bible, voilà le but. Le général Grant est présid. depuis 1869.

États-Unis de l'Amérique centrale. V. GUATEMALA.

États-Unis de Colombie. V. COLOMBIE.

États-Unis du Rio de la Plata. V. PLATA (Confédération de la).

Etehmiazin. V. EDCHMIADZIN.

Etehdard, drapeau d'un escadron de cavalerie.

Étéocle, fils aîné d'Édipe et de Jocaste, refusa à son frère Polynice de lui céder le trône de Thèbes à l'époque convenue. Polynice rassembla les sept chefs et vint avec eux assiéger la ville. Les deux frères se tuèrent mutuellement, et leur sœur Antigone les ensevelit.

Étésiens (Vents), de ἔτος, année, vents du N. qui se faisaient sentir aux équinoxes.

Ethalie, *Ethalia*, nom ancien de l'île d'Elbe.

Ethelbald, fils d'Ethelwolf, roi des Anglo-Saxons, régna de 858 à 860, épousa Judith, veuve de son père, consentit à se séparer d'elle, et mourut peu après.

Ethelbert, roi de Kent, 546-616, obtint le titre de *bretwalda* ou président de l'heptarchie, 595, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, accueillit le moine Augustin, premier apôtre de l'Angleterre, et reçut le baptême, 597.

Ethelred I^{er}, roi des Anglo-Saxons, fils d'Ethelwolf,

mort en 871, succéda à son frère Ethelbert, fut vainqueur des Danois et tué dans le combat. Il eut pour successeur son frère Alfred.

Ethelred II, roi des Anglo-Saxons, de 978 à 1016, acheta la retraite des pirates danois, et imposa sur ses sujets une taxe appelée *danegeld*, destinée à satisfaire les envahisseurs. Lassé de leurs exigences, il les fit massacrer le jour de la saint Brice, 15 nov. 1002. Vaincu par le roi de Danemark, Suénon, il se réfugia en Normandie, revint à la mort de son compétiteur, 1014, et lutta sans succès contre Canut, fils de Suénon.

Ethelwolf, roi des Anglo-Saxons, régna de 856 à 857. Il battit les Danois à Akley, 851, envoya son plus jeune fils Alfred visiter Rome, s'y rendit lui-même, et s'engagea à payer au pape le tribut appelé *denier de saint Pierre*. Il épousa Judith, fille de Charles le Chauve. Quatre de ses fils régnèrent après lui.

Ethicus (*Ister* ou *Hister*), c'est-à-dire Ethicus d'Istrie, géographe latin du IV^e s. ap. J. C. Il reste de lui trois extraits sans valeur sur la géographie de l'empire romain, publiés par Gronovius, Leyde, 1722, in-8^o.

Ethiopie, *Æthiopia*, nom ancien du pays qui s'étend au S. de l'Égypte, auj. Nubie, Abyssinie, Adel, Mélinde, Kordofan, Darfour. L'Éthiopie, ou pays des *hommes au visage brûlé*, comprenait un grand nombre d'États ou tribus, dont la principale habitait l'île de Méroé, entre le Nil blanc, le Nil bleu et l'Ataboras (Atbarah). À l'E. de Méroé étaient les féroces Blemmyes, au S. les Sembrites, à l'O. les Nubiens, les Troglodytes le long de la mer. La mythologie parlait aussi des Pygmées et des Macrobiens qui vivaient 150 ans. Une reine d'Éthiopie, appelée Candace, paya tribut à Auguste. La partie septentrionale du pays forma une province de l'Empire, dépendant du diocèse d'Égypte, sous le nom de *Æthiopia supra Ægyptum*.

Ethra, fille de Pitthée, roi de Trézène, mère de Thésée.

Etienne (Saint), l'un des 7 diacres, 1^{er} martyr, fut accusé d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu, se défendit avec éloquence, et fut lapidé par l'assistance qui se boucha les oreilles, 35. L'Église l'honore le 26 décembre.

Etienne I^{er} (Saint), pape de 255 à 257, soutint contre saint Cyprien, évêque de Carthage, la validité du baptême administré par les hérétiques. Il subit le martyre sous le règne de Valérien. Fête le 2 août.

Etienne II, pape de 752 à 757, successeur de Zacharie, fut attaqué par Astolphe, roi des Lombards, appela Pépin le Bref, reçut de lui l'exarchat de Ravenne et fonda ainsi le pouvoir temporel des papes et l'alliance intime de la papauté et de la dynastie carlovingienne. En 754, il vint sacrer Pépin en France.

Etienne III, pape de 768 à 772, présida à Saint-Jean de Latran un concile où il fut décidé que, pour être pape, il faudrait avoir été ordonné prêtre ou diacre.

Etienne IV, pape de 816 à 817, vint en France sacrer Louis le Débonnaire, qui s'agenouilla devant lui, au grand déplaisir des Francs.

Etienne V, pape de 885 à 891, reprocha à l'empereur de Constantinople, Basile, la protection qu'il accordait au schismatique Photius, couronna empereur Guido de Spolète, et employa ses richesses patrimoniales à nourrir les pauvres.

Etienne VI, pape de 896 à 897, fit exhumer le pape Formose pour lui faire son procès, déposa tous ceux que Formose avait ordonnés, et périt étranglé en prison.

Etienne VII, pape de 929 à 931.

Etienne VIII, pape de 939 à 942.

Etienne IX, pape de 1057 à 1058, frère de Godefroi, duc de Basse-Lorraine, avait été abbé du Mont-Cassin; il eut pour conseillers Pierre Damien et Hildebrand.

Etienne I^{er} (Saint), d'abord nommé Waïc, premier roi de Hongrie, 979-1038, succéda à son père Geysa, épousa Gisèle, sœur de Henri II, empereur d'Allemagne, peu de temps après avoir reçu le baptême, obtint le titre de roi du pape Sylvestre II (1000), qui y joignit les droits de légat apostolique. Ce titre d'*apostolique* passa à ses successeurs. Il soumit la Bulgarie et donna un code à son peuple. Il fut canonisé, et l'Église l'honore le 2 sept.

Etienne II, roi de Hongrie, 1100-1131, successeur de son père Karloman, 1114, fit, contre tous ses voisins, des guerres sans succès, accueillit les Cumans vaincus par les Byzantins, se fit haïr par sa cruauté, et échangea le trône pour le cloître. Il désigna pour lui succéder Béla l'*aveugle*.

Etienne III, roi de Hongrie, 1161-1173; et ETIENNE IV, 1270-1272.

Etienne de Blois, roi d'Angleterre, 1105-1154, fils de Henri, comte de Blois, et d'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, reçut de grands biens de son oncle Henri I^{er}, roi d'Angleterre, et épousa l'héritière de Boulogne. À la mort de Henri I^{er}, 1155, il se hâta de passer en Angleterre, fut sacré à Londres, reconnu par le pape, et acheta, par des concessions, l'assentiment de la noblesse. Mais Mathilde, fille de Henri I^{er}, trouva un défenseur dans David, roi d'Écosse, qui fut vaincu à la bataille de l'Étendard, 1158. Etienne fut battu à son tour et pris à Lincoln, 1141, par le comte de Glocester, frère naturel de Mathilde. Remis en liberté, Etienne, ayant perdu son fils aîné, adopta Henri Plantagenet, fils de Mathilde, et garda la couronne sa vie durant.

Etienne (Saint), abbé de Cîteaux, fut maître de saint Bernard. Il tint le premier chapitre général de Cîteaux en 1116, et publia les statuts intitulés: *Charte de charité*.

Etienne (CHARLES-GUILLAUME), poète comique et publiciste, né à Chamouilly, près de Saint-Dizier, 1778-1845. Il fut distingué par le Premier consul, grâce à une pièce de circonstance qu'il fit représenter au camp de Boulogne, et put faire recevoir au Théâtre-Français *Brueys et Palaprat*, 1807, comédie qui eut un grand succès. Il devint censeur du *Journal de l'Empire*, chef de la division littéraire et censeur général de la police des journaux. Sa comédie des *Deux Gendres*, 1810, lui ouvrit l'Académie française. Il fit représenter ensuite *l'Intrigante*, 1815, *Racine et Cavois*, 1815, les *Plaideurs sans procès*, 1825, et plusieurs opéras-comiques. Expulsé de l'Académie par la Restauration, le poète ingénieux devint un polémiste habile qui mit, dans le *Constitutionnel* et la *Minerve*, un style fin, délicat et de bonne compagnie au service de l'opposition libérale. Député de la Meuse en 1820, il rédigea, en 1830, la fameuse adresse des 221, et fut nommé pair de France par le gouvernement du roi Louis-Philippe. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Paris, 1846-1851, 4 vol. in-8^o.

Etienne (Saint-), ch.-l. du dép. de la Loire, par 45° 26' 9" lat. N. et 2° 5' 20" long. E., à 465 kil. S. E. de Paris, sur le chemin de fer du Bourbonnais et sur le Furens ou Furand, affl. de droite de la Loire, petite rivière dont les eaux sont très-propres à la trempe de l'acier; 96,620 hab. Chambre consultative des manufactures, école de mineurs; direction des mines. Ville très-industrielle: grande fabrication de rubans de soie et de velours, unis et façonnés, dont on évalue la production à 80 millions de francs. Passementeries, quincaillerie, faux, lames de scie, armes de guerre, de chasse et de précision, coutellerie, machines. Fonderies, forges et teintureries. Le bassin houiller de Saint-Etienne est le plus important de France, fournit le meilleur charbon et alimente de nombreuses forges et usines. Cette ville est le centre d'un district manufacturier qui comprend Assailly, Saint-Chamond, Saint-Jean-Bonnefonds; le Chambon-Feugerolles et l'erre-Noire, et où 250,000 ouvriers extraient la houille, fabriquent le fer et l'acier, les transforment en tôle, rails, outils, essieux, limes, boulons, vis, pelles, machines, etc. La ville a été fondée au X^e s., mais sa prospérité est récente.

Etienne-de-Baigorry (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. O. de Mauléon (Basses-Pyrénées); 2,521 hab. Mines de plomb.

Etienne-de-Lugdarès (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. O. de Largentière (Ardèche); 1,569 hab.

Etienne-de-Montluc (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. S. E. de Savenay (Loire-Inférieure); 4,874 hab. Terre à porcelaine.

Etienne-de-Saint-Geoirs (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. de Saint-Marcellin (Isère); 1,844 hab.

Etienne-en-Dévoluy (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 40 kil. N. O. de Gap (Hautes-Alpes); 800 hab.

Etienne-les-Orgues (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 15 kil. N. de Forcalquier (Basses-Alpes); 1,039 hab.

Étiquette, cérémonial observé dans les cours. Dioclétien et Constantin établirent, dans le palais impérial, une étiquette sévère, qui fut imitée et exagérée par les empereurs byzantins, et passa à la cour des Carlovingiens. Cet usage disparut avec la deuxième race, et les premiers Capétiens avaient si peu d'étiquette, que

Philippe-Auguste fut le premier qui s'entoura d'une garde. Elle renaquit sous François 1^{er}, qui voulut se former une cour brillante et tenir sa noblesse autour de lui pour l'empêcher de songer à l'indépendance féodale. « Je désirerois, disait Catherine de Médicis à Charles IX, que vous prissiez une heure certaine de vous lever, et, pour contenter votre noblesse, faire comme le feu roi votre père; car, quand il prenoit la chemise et que les habillements entroient, tous les princes, seigneurs, capitaines, chevaliers de l'ordre, gentilshommes de la chambre entroient lors, et il parloit à eux, et ils le voyoient; ce qui les contentoit beaucoup... et j'ai ouï dire au roi votre grand-père, qu'il falloir deux choses pour vivre en repos avec les François, et pour qu'ils aimassent leur roi, *les tenir joyeux et les occuper à quelque exercice.* » En 1584, Henri III fixa les heures où certaines personnes pourraient être admises en sa présence. Mais ce fut sous Louis XIV que les puérités de l'étiquette espagnole furent introduites à la cour. Il y eut le *petit lever*, la *petite entrée*, le *grand lever*, les *grandes entrées*, le *tabouret*, le *droit d'appartement*, le *grand coucher*, le *petit coucher*, les faveurs du *bougeoir*, des *Marlys*, du *pour* et mille autres. La noblesse quitta ses châteaux et ses hôtels pour venir s'entasser dans des soupentes du palais de Versailles, et elle passa sa vie à étudier les formules de l'étiquette en négligeant ses affaires et celles de l'Etat. Lorsque le peuple vint brutalement visiter Versailles en 1789, il fut stupéfait de voir quelle petite place tenait un grand seigneur. Dangeau admira l'étiquette, Saint-Simon la censura, Louis XV la compromit, Marie-Antoinette la transgressa, la république l'abolit, Napoléon la ressuscita. Elle existe encore, mais elle n'est plus qu'un règlement sans minuties destiné à marquer le respect dû au rang et à protéger la personne du souverain contre des empresses indiscrets. Les cours de Rome, de Madrid, de Londres et de Saint-Petersbourg sont celles qui ont conservé le plus scrupuleusement l'ancienne étiquette.

Etna ou **Gibello** (de l'arabe *djebel*, montagne), volcan de Sicile, sur le versant oriental de l'île, près de Catane. Il forme un massif qui a 160 kil. de circuit à sa base, et 3,300 mètres de hauteur. Il est isolé comme le Vésuve, et semble avoir été formé par les laves qu'il a vomies. Il se divise en trois régions : la 1^{re}, celle de la canne à sucre et du blé, porte le nom de *région fertile*; la 2^e, celle des vignes, de l'olivier, du hêtre et du châtaignier, est la *région boisée*; la 3^e, celle des plantes boréales et des neiges, est la *région stérile*. Le cratère, dominé par un rocher pyramidal, a plus de 4 kil. de circonférence et 230 mètres de profondeur. Ses éruptions connues sont au nombre de 95, dont 10 depuis 67 ans. Celle de 1850 fut particulièrement désastreuse; le 16 mai, 7 nouveaux cratères se formèrent au sommet, et la lave détruisit 8 villages. Ce qui n'empêche pas 180,000 personnes d'habiter la base fertile du volcan.

Etoile, bourg de l'arr. et à 15 kil. S. de Valence (Drôme); 1,000 hab. Louis XI y habita; Diane de Poitiers y eut un château.

Etoile (Ordre de l') ou de la *Noble Maison*, ordre de chevalerie créé par le roi de France, Jean le Bon, en 1352. Les chevaliers juraient de ne pas reculer dans les batailles plus que l'espace nécessaire pour prendre du champ. Cet ordre tomba promptement en discrédit.

Etoile polaire (Ordre de l'), ordre suédois dont l'insigne est une croix avec médaillon d'azur portant une étoile avec cette devise : *Nescit occasum*.

Etolie, *Ætolia*, pays de la Grèce ancienne, borné au N. par l'Acarnanie et la Thessalie, à l'E. par la Doride et la Locride, au S. par le golfe de Corinthe, à l'O. par l'Acarnanie. On y remarquait les monts Acanthos, Corax et Tymphreste, les fleuves Achéloüs et Evénus et un grand marais qui occupait le centre de la contrée. Ses habitants, brigands sur terre, pirates sur mer, défendirent leur indépendance contre les Athéniens, les Macédoniens et les Gaulois. Leurs principaux bourgs étaient Naupacte, Calydon, Thermus. Ils formèrent une ligue qui devint importante dans les derniers temps de la Grèce, lorsque les discordes intestines, la corruption et l'émigration eurent affaibli les Etats plus puissants. La ligue étolienne était gouvernée par un *Stratège*, une assemblée générale, des *Apoclètes* ou juges conseillers, un scribe d'Etat ou *Grammate*, et des *Ephores* ou surveillants. Le pouvoir central y était plus puissant et la liberté des cités moins garantie que dans la ligue achéenne. Vainqueurs d'Aratus et des Achéens à Caphyes

dans la *guerre des deux ligue*, 220-217, les Etoliens furent battus par les Macédoniens, s'allièrent aux Romains par dépit et aidèrent Flamininus à Cynoséphales; puis leur stratège Thoas appela Antiochus, fut défait avec lui aux Thermopyles, et l'Etolie, envahie par Fulvius Nobilior, perdit sa liberté. Elle appartient à l'empire d'Orient, fut soumise par Amurat II, délivrée par Scanderbeg, occupée par les Vénitiens et rendue aux Turcs. — Auj. la plus grande partie est comprise dans le roy. de Grèce, et forme avec l'Acarnanie une nomarchie ou département : ch.-l. *Missoloughi*; population 110,000 hab.

Eton, v. d'Angleterre, à 53 kil. O. de Londres, comté de Buckingham, sur la rive gauche de la Tamise en face de Windsor; 4,000 hab. Collège célèbre (*King's college*), fondé par Henri VI, en 1440, pour 70 écoliers. Il y a environ 400 élèves externes, ou logés chez les professeurs. C'est une école secondaire, purement littéraire, et qui prépare aux universités.

Étrangers. Dans l'antiquité l'étranger était un ennemi. Chez les Juifs, il était regardé comme un être inférieur avec lequel on ne pouvait s'allier; cependant la loi mosaïque recommande la douceur envers lui. Athènes recevait les étrangers (*météques*), mais sans leur donner de droits politiques; Sparte les rejetait absolument. L'Égypte, jusqu'à Psammétique, les sacrifiait à Typhon. L'exclusion de l'étranger, l'isolement de la cité, tel fut donc le principe sur lequel reposa la constitution des Etats grecs. Rome, au contraire, dont le berceau fut un asile, accueillit volontiers les étrangers; elle fut, selon l'expression de Denys d'Halicarnasse « la ville commune par excellence, la cité hospitalière entre toutes. » Ce furent les vaincus transportés dans Rome qui formèrent la plèbe; plus tard elle s'agrégea les peuples latins et italiens par concession de droits; plus tard encore, sous l'Empire, la loi de Caracalla accorda le droit de cité à tous les habitants du monde romain; de sorte que Sidoine Apollinaire a pu dire : « Dans cette cité, qui embrasse le monde entier, il n'y a plus d'étrangers, si ce n'est l'esclave et le barbare. » Après l'invasion des barbares, l'étranger qui venait s'établir en Gaule et déclarait vouloir vivre sous la loi des Francs, était estimé à l'égal des Francs. Mais les grands s'approprièrent le droit de le vexer et de le réduire en servitude. Sous la féodalité, il fut soumis aux droits d'aubaine et d'épave, et il fallut que Louis XI en garantît expressément les trois imprimeurs allemands qu'il établit au Louvre. Aujourd'hui l'étranger domicilié jouit des droits civils; l'étranger passager a les privilèges que lui accordent les traités passés avec son gouvernement. Tous peuvent recevoir des legs et successions. Ils obtiennent les droits politiques, lorsque le souverain leur a accordé des lettres de naturalisation, ce qui ne peut se faire qu'après 10 ans de séjour.

Être suprême (Fête de l'), fête proposée à la Convention par Robespierre et célébrée le 20 prairial an II (8 juin 1794), dans le jardin des Tuileries. Les représentants s'y trouvèrent, des bouquets à la main, et Robespierre prononça un discours emphatique dans lequel il déclara que le peuple français reconnaissait l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Étrennes, présents offerts au 1^{er} janvier. On prétend que l'origine en remonte au roi Tadius, collègue de Romulus, qui reçut des branches cueillies dans le bois sacré de la déesse *Strenua* (la Force); d'où le nom des *étrennes*. Une étymologie plus vraisemblable le fait venir de ce qu'elles n'étaient données qu'aux hommes forts (*quia viris strenuis dabantur*). Les clients de Rome présentaient des étrennes à leurs patrons; c'était une figue, une datte, une petite pièce de monnaie de cuivre. Auguste, patron de Rome, reçut les étrennes de tous les citoyens, et il avait coutume de rendre le double. Tibère rendait quatre fois la valeur reçue; puis, fatigué de tant de visites, il supprima les étrennes. Caligula les rétablit et ne rendit rien. Claude renonça de nouveau à cet usage qui reparut après lui et se conserva jusqu'à la fin de l'empire. Les Gaulois adoptèrent les étrennes d'autant plus facilement que les druides avaient coutume de solenniser le 1^{er} janvier en coupant le gui sacré. Les deux fêtes se confondirent, et les étrennes prirent le nom de *guilanes* ou *aguignettes*, qu'elles portent encore dans certaines provinces. Les conciles attaquèrent souvent cette coutume païenne, qui s'est perpétuée et est permise depuis longtemps.

Étretat, village de l'arrond. et à 26 kil. N. E. du Havre (Seine-Inférieure); 2,000 hab. Petit port pour la pêche; bains de mer très-fréquentés; beaux environs. Belle église de Notre-Dame.

Etreux, village de l'arrond. et à 56 kil. N. O. de Vervins (Aisne), sur le canal de la Sambre à l'Oise; 2,200 hab. Entrepôt de houille.

Etrurie, *Etruria*, ancienne contrée de l'Italie, aujourd'hui comprise dans le royaume d'Italie, bornée au N. par la Macra qui la séparait de la Ligurie, à l'E. par l'Apennin qui la séparait de l'Ombrie et de la Sabine, au S. par le Tibre au delà duquel était le Latium, et à l'O. par la mer Tyrrhénienne. Elle était arrosée par l'Arno (Arno), l'Umbro (Ombrone) et le Tibre, et comprenait les lacs de Clusium, Trasimène, Vadimon et de Vulsinies. On y comptait 12 cités ou *lucumonies* : Arretium, Clusium, Coëre, Cortone, Pérouse, Populonie, Rusellæ, Tarquiniés, Véies, Vétulonie, Volaterræ, Vulsinies. — D'après Micali (*Hist. des anciens peuples italiens*, trad. Raoul-Rochette), l'Etrurie fut d'abord peuplée par des Pélasges tyrrhéniens venus de Lydie, qui apportèrent dans ce pays leur religion, le culte du foyer ou de Vesta, et leur industrie qui consistait dans la fabrication des vases dits *étrusques*, dans la construction des monuments *cyclo péens* que l'on retrouve en grand nombre à Cortone, à Rusellæ, à Cosa, à Saturnia, et dans l'exploitation des mines. Au XI^e siècle avant J. C. descendirent du N. les Rhasénas, mélange de Rhétiens, de Slaves et de Gaulois, qui occupèrent quelques-unes des villes étrusques et se fondirent avec les Tyrrhéniens. Ainsi se forma le peuple des *Tusci* ou Toscans qui devint le plus puissant de l'Italie; 12 colonies furent fondées dans le bassin du Pô; 12 autres en Campanie, et les flottes toscanes disputèrent aux Phéniciens le commerce de la Méditerranée. L'invasion des Gaulois arrêta cette prospérité; des colonies de la haute Italie il ne resta que Mantoue, Melpum, Ravenne, Butrium et Ariminum, qui furent cernées et vécut sous l'épée et la menace des barbares. Les Etrusques de Toscane, amollis par la richesse et le climat, affaiblis par le relâchement du lien fédératif, ne songèrent pas à secourir leurs frères, et, même quand les Gaulois menacèrent Clusium, en 390, les autres cités renoncèrent à la protéger, « parce que, disaient-elles, on avait en tête les Gaulois, avec lesquels il n'y avait ni paix assurée ni guerre déclarée. » Mais un autre danger menaçait l'Etrurie au S. Les invasions gauloises n'étaient que des tempêtes passagères; la guerre avec Rome fut une lutte constante contre un ennemi qui s'avavançait toujours et ne lâchait jamais rien. Les Etrusques donnèrent aux Romains le roi Servius et la famille des Tarquins qui apportèrent de Tarquiniés les robes royales, les chaises curules, les cérémonies religieuses et l'art de creuser des canaux souterrains. Puis Porsenna prit Rome, 507 av. J. C.; mais, 112 ans après, Véies fut prise à son tour, 395, et les Etrusques, battus avec les Samnites dans la guerre de l'indépendance italienne, à Sutrium, à Pérouse, au lac Vadimon, furent soumis, 283. La civilisation de l'Etrurie fut ancienne; sa religion a exercé une grande influence à Rome, qui lui dut la science des augures, les aruspices, les cérémonies du culte, etc. Au temps des Tarquins, Rome emprunta à l'Etrurie les costumes, les ornements, les jeux, le luxe en un mot; plus tard les vers fescennins ou saturnins. La langue des Etrusques reste encore inconnue; ils avaient cultivé la poésie; leur architecture massive a donné naissance à l'ordre toscan; leurs poteries, probablement imitées des Grecs, sont restées célèbres. On a retrouvé, dans ces derniers temps, un grand nombre de tombeaux, renfermant beaucoup d'objets précieux ou curieux, et l'on commence à mieux connaître cette civilisation, l'une des plus anciennes de l'Italie. V. Micali et Otfried Müller, *Die Etrusker*, Breslau, 1828, 2 vol. in-8°.

Etrurie (Royaume d'), Etat éphémère donné par le Premier Consul aux Bourbons de Parme en vertu du traité de Madrid, 1801. Le roi Louis mourut en 1805, et, en 1807, sa veuve Marie-Louise accepta pour son fils, au traité secret de Fontainebleau, le futur royaume de Lusitanie, en échange de l'Etrurie, qui forma trois départements français.

Ettenheim, v. du grand-duché de Bade, à 25 kil. S. E. de Strasbourg; 3,500 hab. Le duc d'Enghien y résidait quand il fut enlevé par ordre du Premier Consul, 1804.

Etlingen, v. du grand-duché de Bade, à 7 kil. S. de Carlsruhe; 4,500 hab. Deux batailles y furent gagnées par les Français, 1754, 1796.

Etymander, nom ancien de l'*Helmend*, fleuve d'Asie qui se jetait dans le lac Arien.

Eu, ch.-l. de canton de l'arrond et à 29 kil. N. E. de Dieppe (Seine-Inférieure), sur la Bresle; 4,168 hab. Collège, tribunal de commerce. Commerce de grains

chanvre, bois du Nord. On y remarque l'église paroissiale, et surtout son château. — Cette ville était le chef-lieu d'un comté que Richard I^{er}, duc de Normandie, donna à l'un de ses fils, et qui passa tour à tour aux maisons de Brienne, d'Artois, de Clèves, de Guise. Il fut vendu à M^l^{le} de Montpensier, qui le donna au duc du Maine. Il appartenait au duc d'Orléans, lorsqu'il tomba dans le domaine national, 1793. La Restauration le rendit à la famille d'Orléans, et le roi Louis-Philippe fit faire de nombreux embellissements au château. Un décret de 1852 a réuni le château au domaine de la couronne.

Eubée, *Eubæa*, île de la Grèce, dans la mer Egée, le long des côtes de Locride, de Béotie et d'Attique, séparée de la Béotie par un canal très-étroit appelé Euripe. Villes principales Chalcis et Erétrie à l'O., Caryste au S. Elle était riche en métaux précieux et en blé. — Peuplée d'abord par la tribu des Abantes venus de Phocide, elle reçut ensuite des Ioniens. Les Athéniens la possédèrent jusqu'en 404: elle passa alors aux Spartiates, revint aux Athéniens, et leur fut disputée par les rois de Macédoine; Philippe, père de Persée, y occupait Chalcis. Tombée au pouvoir des Romains, elle fut comprise dans la province d'Achaïe. Elle s'appelle aujourd'hui *Négrepont* et forme un nome du roy. hellénique avec les petites îles de Skopelo, Skiatho, Chelidromi et Skyro.

Eubulide, philosophe grec, né à Milet, contemporain d'Aristote dont il fut l'ennemi. Il fonda la dialectique éristique et passe pour l'inventeur de plusieurs sophismes, tels que *le menteur*: « Quelqu'un ment, et en même temps il avoue qu'il ment. Dans cette situation, est-il menteur ou ne l'est-il pas? D'un côté, il ment, puisqu'il affirme une chose dont il connaît la fausseté; de l'autre, il ne ment pas, puisqu'il avoue qu'il ment. » Subtilités plus capables de fausser le jugement que de l'exercer!

Eucher (Saint), théologien gaulois mort en 450. Il était d'une famille illustre, et se retira dans l'île de Sainte-Marguerite, l'une des îles de Lérins. Là il s'acquit une telle réputation de savoir et de piété, qu'il fut élu évêque de Lyon, vers 434. Il a écrit: *De laude Eremitæ*, éloge du désert, adressé à saint Hilaire d'Arles; *Epistola ad Valerium cognatum de contemptu mundi et secularis philosophiæ*, éditée par Erasme, Bâle, 1520, traduite par Arnould d'Andilly, 1672. On lui attribue le livre des *Actes du martyre de la légion thébaine; Historia passionis S. Mauriti et sociorum martyrum legionis felicis Thebææ Agaunensium*, traduit par Dubourdieu, Amsterdam, 1705. Fête le 16 nov.

Euclide, philosophe grec, fondateur de l'école de Mégare, était disciple de Socrate, dont il accueillit les élèves après la condamnation de leur maître. Sa philosophie était une dialectique subtile et disputeuse (*ἐριστική*).

Euclide, un des plus grands géomètres de l'antiquité, vivait vers 300 av. J. C. Il avait à Alexandrie une célèbre école, rassembla dans ses *Eléments* toutes les découvertes de ses prédécesseurs depuis Thalès, et y ajouta les siennes. Cet ouvrage, chef-d'œuvre d'exposition simple et claire, se divise en 15 livres et traite à la fois de la géométrie et de l'arithmétique. Les deux derniers livres ne sont pas d'Euclide. Les livres 1, 2, 3, 4, 6, traitent de la géométrie plane; 5, des proportions; 8, 9, de l'arithmétique; 10, des grandeurs incommensurables; 11, 12, 13, 14, 15, des solides réguliers. On possède encore d'Euclide: *Δεδομένα* (*Data*, Données); *Ἐισαγωγή ἁρμογική* (*Traité de musique*); *Φαινόμενα* (*Des phénomènes célestes*); *Ὀπτικά* (*Optique*); *Κατοπτρικά* (*la Catoptrique* ou *Traité des miroirs*). Il existe une traduction latine de son *Περὶ διαίρεσεων βιβλίον* (*de la Division des Polygones*). Les *Eléments* (*Στοιχεῖα, Elementa*) ont été publiés pour la première fois à Venise par Erhart Ratdolt, 1482, in-fol. Ils ont eu d'innombrables éditions. Les œuvres complètes d'Euclide ont été données par Grégory, grec-latin, Oxford, 1703; et par F. Peyrard, grec-latin-français, Paris, 1814-1818, 3 vol. in-4°.

Eudémon-Johannes (ANDRÉ), jésuite, né à la Canée, dans l'île de Candie, mort en 1625, entra en 1581 dans la Compagnie de Jésus, devint professeur de philosophie, recteur du collège des Grecs à Rome, et accompagna comme théologien le cardinal Barberini, légat en France. On a de lui: *Apologia pro H. Garneto Anglo ejusdem societatis (Jesu) sacerdote*, Cologne, 1610, in-8°. C'est une apologie du P. Garnet, condamné à mort en Angleterre pour n'avoir pas révélé la conspiration des poudres. On lui attribue une diatribe contre Henri de

Navarre et ses droits au trône de France, Paris et Rome, 1590, in-8°; et un libelle injurieux contre Louis XIII et la France qui prenaient parti en Allemagne pour les protestants, adversaires de la maison d'Autriche; Francfort, 1625, in-4°.

Eudes ou **Eudon**, duc d'Aquitaine et de Vasconie, 665-755, peut-être fils de Boggis et petit-fils de Charibert, frère de Dagobert. Il fut le défenseur de la France méridionale contre les Arabes et les Austrasiens. Il s'empara du Nivernais et du Vivarais, soutint contre Charles-Martel le maire de Neustrie, Ragenfried, battu à Toulouse l'émir El-Samah, 721, vainquit deux fois l'émir Ambessa, mais fut vaincu lui-même à Bordeaux. Contraint d'aller implorer Charles-Martel après la défaite de Munuz, émir de Barcelone, son gendre, il contribua à la victoire de Tours, 732, et se reconnut vassal des Austrasiens.

Eudes, comte de Paris, fils de Robert le Fort, défendit Paris contre les Normands, 886, et fut reconnu pour roi par les comtes et évêques du N. de la Gaule, après la déposition de Charles le Gros, 887. Quelques historiens l'ont regardé comme le représentant d'un parti national qui combattait la famille germaine des Austrasiens. C'est à tort : il n'y avait alors ni patrie, ni nation, ni France. Eudes se reconnut vassal d'Arnulf, roi de Germanie, battu les Normands à Montlaucon, luttant contre le carolingien Charles le Simple qui obtint le pays entre Rhin et Seine, et mourut en 898.

Eudes de Montreuil, habile architecte du XIII^e siècle, un des principaux *maîtres des pierres vives*, mourut en 1289. Compagnon de saint Louis dans sa première croisade, il fortifia Jaffa, bâtit à son retour l'hospice des Quinze-Vingts, 1254, les églises des Chartreux, de l'Hôtel-Dieu, des Blancs-Manteaux, des Mathurins. Il était aussi sculpteur, mais ses œuvres de sculpture ont péri.

Eudistes, congrégation de prêtres fondée à Caen, 1645, par Eudes de Mézeray, frère de l'historien. Ils ne faisaient pas de vœux, portaient l'habit sacerdotal et se vouaient généralement à l'instruction. Il y a à Rennes une maison d'Eudistes.

Eudon, fils de Mercure et de Polymélé, compagnon d'Achille, fut chargé par lui de veiller sur Patrocle.

Eudoxe, philosophe et astronome grec, né à Cnide, vécut dans le IV^e siècle av. J. C. Il suivit d'abord les leçons de Platon, fit un voyage en Égypte, où il apprit des notions de mathématiques et d'astronomie, et revint fonder une école dans sa ville natale. Il composa en astronomie le *Miroir* et les *Phénomènes*, dont Aratus s'est servi. Plin. (*Hist. nat.* II, 47) dit qu'il apporta d'Égypte en Grèce une connaissance plus exacte de l'année, à laquelle il donna 365 jours et un quart. La plus célèbre de ses inventions est celle des sphères concentriques. Suivant lui, chaque planète avait une espèce de ciel à part, composé de sphères concentriques, dont les mouvements, se modifiant les uns les autres, formaient celui de la planète. V. Letronne, *Journal des savants*, 1840; Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I, p. 182.

Eudoxe de Cyzique, voyageur grec du II^e siècle av. J. C., fut chargé de missions dans l'Inde par Ptolémée Evergète et fit le tour de l'Afrique, de la mer Rouge à Gadès (Cadix). Il essaya sans succès de refaire ce voyage en sens inverse.

Eudoxie, fille du comte franc Bauto, épousa l'empereur d'Orient Arcadius, grâce à la dextérité de l'eunuque Eutrope, qui voulait empêcher son maître d'épouser la fille du ministre Rufin. Elle poursuivit de sa haine Rufin, puis Eutrope, et persécuta saint Jean Chrysostome. Elle mourut en 404.

Eudoxie, Athénaïs *Eudoxia*, 394-461, fille du sophiste Léontius, épousa l'empereur Théodose II. Accusée d'infidélité par son mari et coupable de violences ordonnées contre le patriarche de Constantinople pour soutenir les Eutychéens, elle fut exilée à Jérusalem. Elle avait composé plusieurs ouvrages, dont il reste un poème en 3 livres sur la vie et le martyre de saint Cyprien. On lui attribue aussi un poème sur la chute et la rédemption de l'homme, composé de vers ou de parties de vers tirés d'Homère, intitulé *Homerici Centones*.

Eudoxie, Licinia *Eudoxia*, 422-464, fille de Théodose II et d'Athénaïs Eudoxie, fut mariée à l'empereur d'Occident Valentinien III. Contrainte d'épouser le sénateur Maxime, assassin de son mari, 455, elle appela Genséric, roi des Vandales, qui prit Rome et emmena l'impératrice captive en Afrique, avec ses deux filles, Eudoxie et Placidie.

Eudoxie, *Macrembotissa* ou de *Macrembolis*, impératrice d'Orient, vivait dans la seconde moitié du

XI^e siècle. Femme de Constantin Ducas, elle monta avec lui sur le trône, et perdit bientôt son mari, qui lui légua l'empire conjointement avec leurs trois fils, Michel VII, Andronic I et Constantin XII, 1067. Menacée par les Turcs, elle épousa son meilleur général, Romain Diogène, malgré ses serments. Mais Romain fut fait prisonnier, et Michel VII relégua sa mère dans un couvent. Elle composa un dictionnaire polygraphique, *Ὀνεία collection de violettes*, publié par Villoison, *Anecdota Græca*, Venise, 1781, in-4.

Eufemia (SANTA-), bourg maritime du roy. d'Italie, sur le golfe du même nom, dans les Calabres; 1,400 hab.

Euganéens (MONTS), rameau qui se détache des Alpes Cadoriques à l'E. de Trente, court du N. au S. entre l'Adige et la Brenta, et se termine près de Vérone. Ces montagnes portent le nom d'un ancien peuple de l'Italie que les Vénètes avaient chassé des bords de l'Adriatique.

Eugène, rhéteur de Vienne en Dauphiné, fut proclamé empereur par le franc Arbogast après le meurtre de Valentinien II, 392, battu à Aquilée par Théodose, fait prisonnier et décapité, 394.

Eugène (SAINT), évêque de Carthage, mort en 505, défendit l'orthodoxie contre les Vandales ariens et fut persécuté par les rois Hunéric et Thrasimond. Exilé à Tripoli, rappelé, puis condamné de nouveau, il se réfugia à Vienne, en Gaule, où il acheva sa vie. Il avait composé une profession de foi conforme aux canons du concile de Nicée, *Professio fidei catholicorum episcoporum Hunerico regi oblata*, dans la *Bibliotheca maxima Patrum*; Lyon, 1677, t. VIII. Fête, le 15 juillet.

Eugène I^{er} (SAINT) fut pape de 654 à 658. Élu du vivant de Martin I^{er} par l'influence de l'empereur Constantin II, il combattit, comme son prédécesseur, les hérésies et les prétentions de l'Église grecque.

Eugène II fut pape de 824 à 827 et succéda à Pascal I^{er}. Il mit fin aux troubles de Rome avec l'assistance de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, assembla un synode où il insista sur la nécessité d'apprendre à lire et à écrire aux fidèles, 826, et mourut l'année suivante.

Eugène III, Pisan, pape de 1145 à 1153, fut contraint de quitter Rome aussitôt après son avènement. Il fit la guerre à Arnaud de Brescia, se retira à Tivoli, parcourut la France, obtint l'appui de Frédéric Barberousse et mourut avant d'avoir pu reprendre possession de son siège. C'est sous son pontificat que saint Bernard, dont il avait été l'élève à Clairvaux, prêcha la 2^e croisade.

Eugène IV, né à Venise, fut pape de 1431 à 1447, après Martin V. Dès son avènement, il fut menacé par les Colonna qui ne voulaient pas rendre les trésors de l'Église; d'accord avec les condottieri Braccio et Piccinino, ils chassèrent le pape, tandis que François Sforza occupait la marche d'Ancône. Eugène ne rentra dans Rome qu'en 1443. Pendant ce temps, les Hussites de Bohême rejetaient son autorité spirituelle et le concile de Bâle menaçait sa suprématie pontificale, 1431. Le concile, transféré de Bâle à Ferrare, puis à Florence, vit s'accomplir l'union éphémère de l'Église grecque avec l'Église latine. Mais un certain nombre de Pères, restés à Bâle, sommèrent le pape de comparaître devant eux et le déposèrent, en nommant à sa place le duc de Savoie Amédée VIII, sous le nom de Félix V, 1459. Le pape leur répondit en cassant leurs actes. Il envoya le cardinal Julien Cesarini auprès de Ladislas, roi de Hongrie et de Pologne, pour l'exciter contre les Turcs, refusa de consentir à une paix avantageuse, fit recommencer la lutte et amena ainsi le désastre de Varna, 1444. V. Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes*.

Eugène (FRANÇOIS-EUGÈNE DE SAVOIE-CARIGNAN, dit le Prince), général et homme d'État, fils d'Eugène-Maurice de Savoie-Carignan, comte de Soissons, et d'Olympe Mancini, nièce de Mazarin, né à Paris, 1665, mort à Vienne, 1756. Connu d'abord sous le nom d'*abbé de Savoie*, il demanda un régiment à Louis XIV, qui refusa. En 1685, il entra au service de l'empereur Léopold I^{er}, combattit contre les Turcs et les Français et fut nommé feld-maréchal, 1693. On dit que Louis XIV lui offrit alors le bâton de maréchal, le gouvernement de la Champagne et 200,000 livres de pension. En 1695, il marcha contre le sultan Mustapha II, le battit à Zentha, sur la Theiss, et lui tua 50,000 hommes; puis il conclut le traité de Carlowitz, 1699, si glorieux pour l'Autriche. Au début de la guerre de la Succession d'Espagne, il fut envoyé en Italie, fit reculer Catinat jusqu'au delà de l'Oglio, battit Villeroy à Chiari, le prit à Crémone et fut arrêté

par Vendôme à Luzzara, 1702. Devenu, en 1703, président du conseil aulique de la guerre, et désormais libre de ses mouvements, il forma avec Heinsius et Marlborough le triumvirat si désastreux pour la France. De concert avec les Anglais, il battit Tallard, Marsin et l'électeur de Bavière à Hochstædt en Bavière, 1704, et fut envoyé en Italie où Vendôme le battit à Cassano, 1706. Il prit sa revanche sur La Feuillade et Marsin en forçant leurs lignes devant Turin, et en les rejetant derrière Pignerol. En 1708, il gagna avec Marlborough la victoire d'Oudenarde sur Vendôme et le duc de Bourgogne; en 1709, sur Villars celle de Malplaquet qui fit perdre aux alliés 25,000 hommes. Deux ans après, l'Angleterre se retira de la ligue, et Eugène, battu par Villars à Denain, 1712, chassé de Landau et de Fribourg, 1713, signa le traité de Rastadt, 6 mars 1714. Aux Français succédèrent les Turcs, et le prince Eugène passa des bords du Rhin à ceux du Danube. Il battit et tua le grand vizir Ali à Peterwaradein, 1716, s'empara de Temeswar, et reçut du pape l'estoc béni. En 1717, il battit de nouveau les Turcs devant Belgrade et s'empara de cette ville. Déjà il songeait à Constantinople, lorsque la paix de Passarowitz l'arrêta, 1718. Il servit encore sur le Rhin au commencement de la guerre de la Succession de Pologne, 1733, conseilla la paix et se retira à Vienne, où il acheva sa vie dans les travaux du conseil et les plaisirs d'une société choisie. Napoléon met le prince Eugène au rang de Turenne et de Frédéric II. V. Dumont et Rousset, *Histoire militaire du prince Eugène*, la Haye, 1723-1729, 2 vol.

Eugène de Beauharnais (Le prince). V. **BEAUHARNAIS** (EUGÈNE DE).

Eugubium,auj. *Gubbio*, anc. v. d'Italie (Ombrie), où furent découvertes sept tables d'inscriptions, dont deux en latin et cinq en dialecte ombrien, dites *Tables eugubines*.

Eulalie (Sainte), née à Mérida, en Espagne, vers 292, s'échappa de la maison paternelle pour reprocher au préfet de Lusitanie ses persécutions, et fut brûlée vive à l'âge de 12 ans. L'Eglise l'honore le 12 février.

Euler (LÉONARD), célèbre mathématicien, né à Bâle, 1707-1783. Il apprit les éléments des mathématiques de la bouche de son père, pasteur protestant à Riechen, étudia à Bâle sous Jean Bernouilli, et obtint la permission de suivre désormais la carrière des sciences. A 19 ans, il obtint l'accessit d'un prix proposé par l'Académie des sciences de Paris au meilleur ouvrage sur la mâturation des vaisseaux. Bientôt il alla rejoindre à Saint-Pétersbourg les frères Bernouilli, fils de son maître, et fut nommé professeur, 1735. De 1741 à 1766, il vécut à Berlin, où l'avait attiré Frédéric II, puis retourna se fixer en Russie. « Euler, dit Condorcet, fut un des hommes les plus grands et les plus extraordinaires que la nature ait jamais produits; son génie fut également capable des plus grands efforts et du travail le plus soutenu; il multiplia ses productions au delà de ce qu'on eût osé attendre des forces humaines, et cependant fut original dans chacune. Sa tête fut toujours occupée, son âme toujours calme. Enfin, par une destinée malheureusement trop rare, il réunit et mérita de réunir un bonheur presque sans nuage à une gloire qui ne fut jamais contestée. » Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio physica de sono*; Bâle, 1727. — *Mechanica, sive motus scientia, analytice exposita*; Saint-Pétersbourg, 1756, 2 vol. — *Introduction à l'arithmétique*, en allemand; 1758, 2 vol. — *Methodus inveniendi lineas curvas, maximi minimive proprietate gaudentes, sive solutio problematis isoperimetrici, latissimo sensu accepti*; Lausanne, 1744, un de ses plus importants ouvrages. — *Introductio in analysin infinitorum*, 1748; trad. en français par Labey, Paris, 1798, 2 vol. in-4°. — *Scientia navalis seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, Saint-Pétersbourg, 1749, 2 vol. — *Institutiones calculi differentialis, cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrina serierum*; Berlin, 1755, in-4°. — *Institutiones calculi integralis*, Saint-Pétersbourg, 1792-1793, 4 vol. in-4°, 2^e édition. — *Lettres à une princesse d'Allemagne sur quelques sujets de physique et de philosophie*; Saint-Pétersbourg, 1768-1770, 3 vol. in-8°, en français, souvent réédité. — *Introduction à l'algèbre*, en allemand; 1770, trad. en français par Jean Bernouilli, Lyon, 1770, in-8°, et avec des notes de Lagrange, Paris, 1807, 2 vol. in-8°. — *Dioptrica*, Saint-Pétersbourg, 1767-1771, 3 vol. in-4°, etc., et plus de 700 *Mémoires* insérés dans divers recueils. V. Condorcet, *Eloge d'Euler*; Fuss, *Eloge de M. Léonard Euler, avec une liste complète de ses ouvrages*. — Des 15 enfants d'Euler, 3 fils lui succé-

dèrent : *Jean-Albert*, 1754-1800, professeur de physique; *Charles*, 1740-1800, professeur de médecine et mathématicien; *Christophe*, 1745-1805, ingénieur militaire.

Eulogies, dans l'Eglise grecque, mets bénits distribués aux fidèles qui ne communiaient pas.

Eumée, esclave syrien, berger de Laërte, aida Ulysse à chasser les prétendants.

Eumène de Cardie, lieutenant d'Alexandre, commanda le corps des *hétaires*, et obtint à la mort du conquérant la Cappadoce et la Paphlagonie. Il resta fidèle au régent Perdicas, battit et tua Néoptolème et Cratère, et fut attaqué à la mort de Perdicas par Antigone. Bloqué dans Nora, 319 av. J. C., il s'échappa et marcha vers l'Euphrate. Trahi par ses soldats, il fut égorgé, 315. Plutarque et Cornelius Nepos ont écrit sa vie.

Eumène I^{er}, roi de Pergame, régna de 265 à 241 av. J. C. Il battit Antiochus Soter, soumit le territoire de Pergame et mourut d'un excès de boisson.

Eumène II, roi de Pergame, fils d'Attale I^{er}, régna de 197 à 159, s'allia étroitement aux Romains, et fut leur sentinelle avancée en Asie. Pour avoir aidé Flaminius contre Nabis, et L. Scipion contre Antiochus, il reçut la Lydie, la Lycaonie, la Phrygie et la ville de Lysimachie. Il battit Prusias et Pharnace, soutint Antiochus Epiphane, dénonça Persée à Rome, faillit être assassiné à Delphes, et eut à lutter contre son frère Attale, que soutenaient les Romains.

Eumène III, fils du précédent, régna un an, sous la tutelle de son oncle Attale.

Eumène, rhéteur latin, né à Autun, vers 250, mort de 311 à 315, secrétaire de Constance Chlore, a laissé un discours, *Pro restaurandis scholis*, les *Panegyriques de Constance et de Constantin*, etc., qui ont été traduits en 1854 par les abbés Landriot et Rochet; on les trouve dans les *Panegyrici veteres*.

Euménides, c'est-à-dire *bienveillantes*, nom donné aux Furies par antiphrase.

Eumolpe, fils de Neptune et de Chione, né en Thrace, passa pour avoir institué les mystères d'Eleusis.

Eunape, *Eunapius*, rhéteur grec, né à Sardes, 347-420 après J. C., partisan du paganisme philosophique et mystique restauré par Julien, et adversaire ardent du christianisme. On a de lui : *Vies des philosophes*, Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8°. Son *Histoire des Césars* est perdue, sauf quelques fragments conservés par Suidas.

Eunome, *Eunomius*, hérésiarque du iv^e s., enseigna que le Saint-Esprit est une production du Fils, de même qu'Arius avait enseigné que le Fils était une créature du Père. Il ajoutait que la grâce était irrévocablement acquise aux vrais croyants, c'est-à-dire à ses disciples. Il fut combattu par saint Basile et saint Grégoire de Nysse. Ses disciples, les *Eunomiens*, s'appelaient aussi *Anoméens* (dissemblables) et *Troglodytes*.

Eunuques, c'est-à-dire *gardes du lit*, esclaves mutilés destinés au service domestique en Orient. L'usage des eunuques paraît remonter aux premières monarchies despotiques de l'Asie; sous la domination des Perses, la satrapie de Babylone fournissait annuellement au palais du roi 500 jeunes eunuques. — Les Grecs se servirent d'eunuques lorsqu'ils furent en rapport avec l'Asie. Les prêtres de Cybèle étaient eunuques. Après la mort d'Alexandre, les monarchies fondées par ses successeurs prirent les mœurs orientales, et certains eunuques exercèrent sur leurs maîtres et sur leur pays une grande autorité. — Rome, comme la Grèce, admit les eunuques, d'abord avec répugnance, puis avec empressement. A Constantinople, Eutrope gouverna sous Arcadius, et Narsès, sous Justinien, eut l'âme d'un grand général dans le corps efféminé et ridé d'une vieille femme. La religion chrétienne défendit la mutilation. — Il y a encore des eunuques dans les sérails orientaux.

Eunus, esclave syrien, en Syrie, chef de la première guerre servile, en 133. V. **ESCLAVES**.

Eupatoria ou *Koslow*, anc. *Pompeiopolis*, ville de Russie, gouv. de Tauride, port sur la mer Noire, au N. O. de Sébastopol. Commerce de grains, de suifs, de peaux et surtout de sel; 11,000 hab. Cette ville, colonie d'Héraclée du Pont, s'appela d'abord *Cherson*, s'accrut sous le gouvernement des Tatars, fut prise par les Russes en 1771 et leur est restée depuis.

Eupatrides, aristocratie d'Athènes.

Eupen, v. de Prusse, province du Rhin, à 16 kil. S. d'Aix-la-Chapelle; 12,000 hab. Draps, savons.

Euphémus, catapan ou gouverneur de Sicile pour l'empire grec. L'empereur Michel le Bègue l'ayant